Tome XV. N° 15 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Nov. 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

L'amitié de Mallarmé et d'Aubanel

Lettres inédites de Stéphane Mallarmé à Théodore Aubanel

On a célébré récemment le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Mallarmé. Cette manière de jubilé sert d'épreuve à une gloire. Mais lorsque celle-ci s'est montrée, comme c'est le cas, plus forte que la mort, c'est après ce délai qu'elle semble jeter la personne même du grand homme dans le domaine public. Sa vie privée, ses goûts particuliers, ses amitiés commencent d'appartenir à l'histoire.

Parmi les amitiés de Mallarmé, la plus connue n'est pas assurément celle qu'il lia et entretint avec le félibre Théodore Aubanel. Il peut, au premier abord, paraître surprenant que la destinée ait rapproché les carrières et les cœurs de deux poètes aussi différents l'un de l'autre et même aussi étrangers l'un à l'autre. L'histoire a de ces surprises ; et l'on se tromperait grandement si l'on imaginait les rapports des hommes de lettres entre eux comme les rapports

de leurs œuvres. Le hasard, et des affinités obscures les réunissent comme à plaisir, en héros de « vies parallèles ». On dirait parfois d'un propos de devoir scolaire à l'ancienne mode : « Vous supposerez la correspondance de Sénèque avec saint Paul, de Pierre Bayle avec l'Aigle de Meaux, du lieutenant Bonaparte avec le général La Fayette. » Or, très souvent ces fictions évidentes se trouvent n'avoir pas été des fictions.

Comme on le verra ci-après, les relations d'Aubanel et de Mallarmé naquirent du séjour que fit ce dernier comme professeur d'anglais, aux lycées de Tournon et d'Avignon. M. Charles Chassé prépare, avec quelque détail, une biographie universitaire du poète d'*Hérodiade*, que la plupart de ses contemporains ou compagnons d'armes connurent professeur à Paris. On sait depuis longtemps que les joies qu'il retirait de son métier furent très médiocres. Ceci se vérifiera tout à l'heure en passant. Mais nul doute, pour qui a lu les pages qui suivent, que pendant ses années provinciales, l'amitié chaude, et sans doute expansive, de Théodore Aubanel ne lui ait donné un puissant réconfort. Les deux poètes vécurent en intimité familière et même familiale. A tel point qu'il était préférable de ne pas publier les détails purement privés de cette correspondance, à moins d'une oiseuse indiscrétion.

M. le docteur E. Bonniot, gendre de Mallarmé et le meilleur serviteur de sa mémoire, nous y invite du reste, en autorisant de principe la présente publication. Mallarmé avait interdit formellement de publier ses textes extra-littéraires. « On ne demande pas, disait-il à peu près, qu'un peintre ou un musicien, sa journée terminée, vous fasse une pochade ou compose une romance. Pourquoi le même outil qui sert au littérateur serait-il employé par lui à écrire son courrier? » On reconnaît là le haut scrupule de celui qui a contribué, plus que personne, à constituer la notion de la poésie pure et de l'art absolu des contingences. Son œuvre proprement dite, il l'a restreinte par exprès à une forme anthologique, qui ne souffrît que le plus exquis. Il appartiendra donc plus tard à la *Société Mallarmé*, fondée cette année même, de constituer des archives intégrales, de les publier même, mais sans enfouir sous les œuvres documentaires le mince et mystérieux trésor de sa poésie.

Il reste à rappeler que Mallarmé était de treize ans le cadet d'Aubanel, né en 1829. Les premières dates de ces lettres nous évoquent donc l'amitié d'un homme de trente-cinq ans et d'un jeune homme de vingt-deux. La dernière nous les montre quatre lustres plus tard. Il restait au premier une seule année, au second quatorze années à vivre...

Mais ce n'est pas l'âge qui les séparait à coup sûr le plus ; a différence profonde était entre leurs goûts et leurs génies propres. Si quelqu'un apporta dans nos lettres un tempérament septentrional, c'est bien Stéphane Mallarmé. Sa sensibilité musicale autant que son imagination plastique sont aussi éloignées que possible du goût qu'on appelle communément méridional. Sans doute de tels mot sont infidèles, dangereux et triviaux ; nous ne les prenons ici que pour ce qu'ils valent. En tout cas, Mallarmé marque pour les œuvres de son ami une vive sympathie, bien qu'il fût lui-même, on le verra, en pleine possession de son esthétique. Il rend à Théodore Aubanel la justice qu'on attendait de lui, car le poète de *la Grenade entr'ouverte* a été reconnu par tous les habiles comme le pair de Roumanille et le digne émule de Mistral. On sait aussi que dans la renaissance provençale il joua un rôle aussi important que singulier. Il donna au félibrige un dramaturge ; il en est resté le plus célèbre et *le Pain du péché* d'Aubanel l'emporte presque en renom sur *la Reine Jeanne* de Mistral. Il ne nous appartient pas de rappeler ici tout au long ses titres à la gloire lyrique. *Les Filles d'Avignon*, *l'Arrière-soleil*, *la Grenade entr'ouverte*, autant de recueils qui marquent combien sa poésie a su unir des qualités françaises aux provençales, la noblesse à la familiarité. De toute façon son inspiration garde, on le sait, une jeunesse et une verdeur à demi populaires, très admissibles dans le dialecte d'Aubanel... mais enfin qui sont à cent lieues de l'idéal mallarméen. Or quels amis se proposaient à lui? des Parnassiens, ceux de la grande époque, les gens de « chez Lemerre » comme on disait, et en qui le symbolisme semble déjà couver. Dès 1864, Emmanuel des Essarts, professeur à Avignon, lui aussi, entrait dans la vie d'Aubanel. « Il cache, disait celui-ci, sous sa robe raide et noire un cœur très chaud et un immense amour de la Provence, quoique, ou parce qu'il est Parisien... Il est de l'école de Gautier, de Banville, et il a fait venir de Paris deux ou trois de ses amis, très gentils garçons (1). » Plus tard vinrent Villiers de l'Isle-Adam, Catulle Mendès, avec sa femme Judith Gautier. « Ce sont des impassibles. Leurs thèses ne sont pas du tout amusantes et leur poésie est diantrement dans les nuages », Mallarmé apporta plus de Nord encore dans le Comtat. Et si l'on excepte l'Anglais Wyse, qui devint félibre lui-même et édita à Plymouth des poèmes provençaux de sa façon, Aubanel ne pouvait connaître représentant d'une race littéraire plus étrangère à la sienne.

(1) Cité par Ludovic Legré dans sa biographie de *Théodore Aubanel* (Lecoffre, 1894), le meilleur livre qu'on ait sur ce dernier.

Il est curieux, avant de lire les lettres de Mallarmé, de savoir comment Aubanel le jugeait à l'égard de la poésie. Ces extraits de lettres à Legré le montreront :

16 août 1866. — *Stéphane Mallarmé est ici depuis quelques jours. C'est un brave cœur et une magnifique organisation de poète, mais qui se fourvoie dans des abstractions et des bizarreries inouïes. C'est dommage!*

22 novembre 1867. — *Je ne sais si je t'ai parlé, dans le temps, de Mallarmé, un ami de Des Essarts? Cet excellent garçon est au comble de ses vœux. Il a été nommé professeur d'anglais au lycée d'Avignon, de façon que nous nous voyons tous les jours... C'est un esprit distingué, quelque peu bizarre et c'est un cœur d'or.*

Plus loin il l'appelle « le fantastique professeur d'anglais et le lyrique fou ». Ceci, dit en très bonne part, eût ravi l'intéressé. Dégager le lyrisme des liens du discours et de la logique prosaïque, ne fut-ce pas sa suprême ambition? Au reste, il en écrivit et de fort bonne humeur à Ludovic Legré, qui l'atteste dans une lettre privée, lorsque fut paru le livre du biographe.

Mieux encore : on verra par les lettres ci-après qu'il confia à Aubanel ses projets poétiques, le plan même qu'il s'était tracé de sa carrière, et cela au sortir de l'adolescence, enfin des détails sur la composition et la gestation de ses œuvres. Rien ne saurait mieux marquer l'admirable unité et la continuité que présenta pour Mallarmé sa vie de poète, ni surtout la conscience claire et profonde qu'il eut toujours de ses pouvoirs et de ses limites.

*
* *

La première lettre qui permet de dater au plus juste le jour où les deux poètes firent connaissance, fait allusion à Emmanuel (des Essarts) qui dut être l'intermédiaire, entre son collègue de Tournon et Aubanel, et à Brunet, un des sept félibres de Font-Ségugne, nom connu de tous les provençalisants. On sait d'autre part que *la Vénus d'Arles* est une des plus célèbres pièces d'Aubanel. On la retrouve dans le recueil des *Filio d'Avignoun*.

25 juillet 1864.

Mon cher Aubanel,

(Et avant tout permettez-moi de ne pas vous dire *monsieur* parce que je ne le peux pas, vous ayant trop aimé en deux jours).

Je vous remercie de grand cœur de votre admirable

Vénus d'Arles, et je vous envoie quatre de mes poèmes, ceux, je crois, que vous préférez. Je vous dois encore beaucoup, et vous perdez par trop à l'échange. Mais je n'ai pas la force de vous en copier plus : la chaleur et les mouches me rendent trop malheureux, et c'est à peine si je puis passer ma journée à dormir.

. . . . . .

Je vous serre la main, plusieurs fois pour vous d'abord, puis pour Emmanuel, pour R... et pour M. Brunet. Que d'amis en vingt-quatre heures !

Tournon, lundi.

C'était la fin de l'année scolaire. Mallarmé affronta la chaleur qui lui déplaisait si fort pour revoir ce nouvel ami :

Bien loin ! mercredi soir (3 août 1864).

Mon cher Aubanel,

Je vous remercie de grand cœur de votre charmante invitation. J'y répondrai en vous serrant la main. Pour aujourd'hui permettez-moi de vous annoncer seulement mon arrivée. J'ai le cerveau trop malade pour vous en dire plus long, et, si je ne sentais en moi une grande joie à la pensée que je vais vous revoir, je croirais aussi que le soleil m'a desséché le cœur. Vous me ressusciterez tous, n'est-ce pas?

Au revoir, j'évite toute effusion parce que si je me mets à vous dire que je vous aime, j'en aurais pour bien des pages, et, vraiment, je n'ai pas la force d'aller plus loin.

Mes amitiés à tout le monde. Si vous écrivez à Mistral, dites-lui bien que c'est beaucoup pour le connaître que je viens et qu'il ne manque pas au rendez-vous.

La lettre suivante date d'un retour de voyage en Dauphiné. Mallarmé attendait alors la naissance de sa fille. N'y relevons que les formules qui affirment une amitié de plus en plus chaleureuse (1864) :

Mon cher Aubanel,

Vous êtes devenu une nécessité pour moi... je vous embrasse.

Je suis heureux comme un roi de vous revoir !

Le tutoiement s'ensuivit, dès cette nouvelle entrevue, et les confidences sur les œuvres en chantier.

Tournon, jeudi matin (1864).

MON BON AUBANEL,

Voici bien longtemps que nous ne nous sommes serré les mains. Je ne résiste pas à la tentation de te glisser un petit mot dans la lettre de ce singe profond que les poètes appellent Polichinelle, mais les hommes Emmanuel des Essarts.

...Mais me voici de retour en mon exil, moins triste d'abord parce que je revois ma femme après une longue absence, puis parce que nous attendons ce baby qui, dis-tu, va me faire renaître, aussi parce que je vais travailler à mon *Hérodiade*, enfin parce que j'ai une adorable maîtresse, toute blanche, et qui s'appelle Neige. C'est une chatte de race, jolie et que j'embrasse tout le jour sur son nez rose. Elle efface mes vers avec sa queue, se promenant sur ma table pendant que j'écris.

Joins à cela que je griffonne ceci au chant de bengalis que j'ai rapportés à ma femme, et tu comprendras combien nous devons être heureux, en famille ou en ménagerie, comme tu voudras...

J'ai donné mon volume de *la Miougrano* (1) à Catulle Mendès qui en raffolait ; serais-tu assez charmant pour ne pas m'en vouloir et m'en renvoyer un?

Il se trouva qu'Aubanel attendait aussi un fils, qui naquit le 3 mai 1865 et fut nommé Jean-de-la-Croix, étant né le jour de l'Invention de la Sainte-Croix.

27 novembre 1864.

...Mon bon ami... Je savais que notre joie serait tienne. Merci d'être heureux. A mon tour bientôt, de te serrer la main en te félicitant d'une charmante paternité...

Emmanuel m'a dit que tu lui avais lu un drame admirable (2) : quand l'entendrai-je? Comme tu devrais bien venir, au jour de l'an, la veille ou le lendemain, s'il ne fait pas trop froid, passer un jour auprès de nous !

Pour moi, je ne me suis pas encore remis au travail :

(1) *La Miougrano entreduberto*, *la Grenade entr'ouverte*, d'Aubanel.
(2) Sans doute *le Pain du péché* (Lou Pan dou Pécat).

avec ses cris, ce méchant baby a fait s'enfuir Hérodiade, aux cheveux froids comme l'or, aux lourdes robes, stérile.

Toutefois, je crois qu'il ne sera pas très bête, car, quand je prononce le nom de Legouvé, elle pleure, et rit à se tordre les côtes lorsque je lui décris avec des gestes comiques Emmanuel des Essarts, de même qu'elle sourit quand je lui parle de toi.

Cette lettre est signée pour la première fois : *Ton Stéphane.* Ils purent bientôt échanger leurs impressions paternelles.

Une des pensées qui me rendent heureux, devant ton bonheur, est de savoir que tu vas goûter tous les charmes que j'ai connus depuis quelques mois, et mieux que moi, même, car je suis trop jeune pour sentir toute la paternité, et aime l'enfant ou le chérubin détaché des fonds bleus de Murillo plus que ma fille dans Geneviève. Toi au contraire, tu sembles avoir l'orgueil du créateur et je t'en félicite, car c'est un grand sentiment que j'ignore.

Mme Aubanel nourrira-t-elle son beau fils? Oui, n'est-ce pas, si elle en a la force, car douce et charmante comme elle est, elle aura tant de séductions naïves et irrévélées, son enfant au sein.

Alors quel charmant été tu vas passer, paresseusement, car dans ces premiers mois on ne voit plus que la seule étoile arrêtée sur la crèche nouvelle.

Que tu es heureux de n'avoir pas vu souffrir ta femme, et que je t'envie cette rare faveur, non pour elle qui, à la pensée de l'enfant, se résigne à tous les sacrifices, mais pour toi qui eusses été impuissant devant ses douleurs...

Tournon, samedi matin (mai 1865).

Nous passons bien d'autres détails sur leurs joies familiales à tous deux. Leur amitié ne comportait pas moins une vraie fraternité littéraire, comme le montre ce billet du 19 juillet 1865 :

...Et ton drame, que tu me dois? Et mon intermède dont je voulais te lire quelques ébauches?

Une lettre suivante parle de l'admirable « drame » et de « l'enthousiasme » qu'il suscite chez leurs amis communs. Il faut en retenir aussi que *l'Après-midi d'un faune* fut sinon conçu, on l'a vu, du

moins terminé avant *Hérodiade* (1865) ; comment ne pas remarquer aussi les plaintes du poète sur son métier, sa servitude?

Tournon, 2, allée du Château, lundi matin.

Mon cher Théodore,

Je te remercie de ta bonne lettre, je voulais la prévenir, mais les tracas d'un déménagement se sont mis entre mon intention et moi. Maintenant, j'ai une chambre digne de toi, et j'attends impatiemment l'instant de te l'offrir. Sévère avec un bahut, des chaises Henri III en cuir de Cordoue et Louis XIII en tapisserie, une horloge à poids contemporaine, une vieille guipure jetée sur le lit et simplement, avec le *pendon* (1) d'Hugo, les portraits d'amis qui méritent de l'être, toi surtout... Mais ce que j'aime, c'est qu'en écartant le rideau de l'unique fenêtre, on aperçoit venir le Rhône, calme et fermé comme un fond de lac. Je vis ici, parmi la nature, et puis vois à la fois le lever et le couchant, et j'assiste à l'automne, non celui des feuilles, rouge et jaune, mais brumeux, des eaux mélancoliques.

Enfin je ne crois plus être à Tournon.

Cher ami, cette description n'est pas futile, car je sais qu'on aime à voir dans leur intérieur ceux auxquels on pense et je sais encore que tu penses à moi...

Tu travailles, cependant, au prochain. Je relis en vain ta lettre pour savoir si tu as décidément choisi ton sujet moyen âge? Viens donc, avant l'ébauche terminée, par un des beaux jours de l'hiver, nous en parlerons, car je voudrais, moi, aller te voir à Pâques.

Les vers de mon *Faune* ont plu infiniment, mais de Banville et Coquelin n'y ont pas rencontré l'anecdote nécessaire que demande le public, et m'ont affirmé que cela n'intéressait que les poètes. J'abandonne mon sujet pendant quelques mois dans un tiroir, pour le refaire librement plus tard, et, après le départ de la sœur de ma femme qui est venue la surprendre et de mon ami L... qui va passer quelques semaines avec moi ; je commence *Hérodiade*, non plus tragédie, mais poème (pour les mêmes raisons) et surtout parce que je gagne ainsi l'attitude, les vêtements, le décor et l'ameublement, sans parler du mystère.

(1) Terme local pour dire : portrait suspendu.

Je vais, pour cela, accoutumer mon tempérament rebelle au travail nocturne, car les misérables qui me paient au collège ont saccagé mes belles heures, et je n'ai plus de matinées, par cela même plus de veillées, puisque je dois être levé à 7 heures pour une classe. Enfin, Dieu le leur rendra dans un autre monde et me récompensera.

Voilà donc Emmanuel bien loin de nous et séparé par la distance, qui n'est rien, mais davantage par la vie, la routine et la nécessité qui nous empêchent toujours de revenir aux lieux que nous avons aimés. J'en suis triste, car il était ma seule apparition dans la solitude. Cependant vous me semblez plus près de moi, et je suis heureux de penser que c'est pour vous seuls que je descendrai le Rhône, mon voisin.

Que de pages, moi qui n'écris plus que sur des demi-feuilles, les lettres me fatiguant et me vidant parfois au point de ne plus me laisser travailler.

Emmanuel des Essarts venait de quitter pour Moulins la garnison d'Avignon. Mallarmé le revit plus tard à Paris, bien qu'il fût devenu professeur à la Faculté de Dijon, puis doyen à Clermont. La version suivante d'un poème bien connu est annexée à la lettre. Nous y soulignons les variantes primitives. Il y en a de très curieuses et que nous signalons aux exégètes de Mallarmé :

LE JOUR

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée!
Pâle, *à l'aile saignante et* noire, *déplumée,*
Par le verre enrichi *de grands parfums et d'or,*
Par les carreaux battus, *hélas! mornes encor,*
L'aurore s'acharna *sur ma lampe angélique.*
Palmes! et quand elle a délaissé sa relique
A ce père essayant *un sourire ennemi,*
La solitude bleue et stérile a gémi.

O la berceuse, avec sa fille, et l'innocence
De vos pieds froids, endors *une triste naissance.*
Et ta voix rappelant viole et clavecin,
Selon le doigt fané presseras-tu le sein
Par où *coule en blancheur sibylline la femme,*
Pour des lèvres que l'air de *vierge azur affame?*

Ici commence pour Mallarmé le calvaire poétique où l'on voit qu'Aubanel soutint son courage et ses pas. Il lui conseillait aussi des corrections, dont Mallarmé profitait singulièrement, mais non pas fidèlement...

Tournon, mercredi soir (7 décembre 1865).

Mon bon Théodore,

Pardonne-moi mon silence. Une atroce névralgie a battu à mes tempes et tordu les nerfs de mes dents pendant toutes les minutes, matinales et nocturnes, de ma semaine. Aux rares heures de répit, je me jetais en maniaque désespéré sur mon poème, et ne voulais vivre pour autre chose, malgré ma fatigue, et désolé du temps perdu.

Grâce à toi, j'ai pu le commencer, et je t'en remercie par un long serrement de mains, que tu comprendras, *comme d'un inoubliable service.*

Je ne t'écris pas aujourd'hui, parce que toute distraction, même la plus charmante, m'est odieuse, et j'ai besoin de la plus silencieuse solitude de l'âme et d'un *oubli inconnu*, pour entendre chanter en moi certaines notes mystérieuses.

Ton Stéphane.

Je te renvoie mon petit poème, plus clair, je crois. Je te charge, en remettant le billet ci-joint à Brunet, de lire à madame une *Sainte Cécile* que je lui avais promise. C'est un petit poème mélodique et fait surtout en vue de la musique.

S. M.

Amitiés à M... et à Grivolas (1).

LE POÈME NOCTURNE

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée!
Noire, *à l'aile saignant, et* pâle, *déplumée,*
Par le verre brûlé *d'aromates et d'or,*
Par les carreaux glacés, *hélas! mornes encor,*
L'aurore se jeta *sur ma lampe angélique.*
Palmes! et quand elle a délaissé sa relique

(1) Pierre Grivolas, ami intime d'Aubanel, était l'aîné du peintre de fleurs Antoine Grivolas qui fit sa carrière à Paris.

A ce père rêvant *un sourire ennemi,*
La solitude bleue et stérile a gémi,
O la berceuse, avec ta fille, et l'innocence
De vos pieds froids, accueille *une triste naissance.*
Et ta voix rappelant viole et clavecin,
Selon le doigt fané presseras-tu le sein
Par qui *coule en blancheur sibylline la femme,*
Pour des lèvres que l'air du *vierge azur affame?*

On remarquera sans doute que les variantes apportées ne sont point du tout dans le sens de la clarté telle que l'entendait Aubanel. Elles marquent au moins le goût magistral et une délicatesse impondérable.

Ceci est écrit au retour d'un voyage à Versailles, où mourut le grand-père de Mallarmé. On y devinera peut-être l'origine du culte pour la Page blanche qui s'affirmait plus tard dans les *Divagations*.

31 décembre 1865.

Mon bon Théodore,

J'ai tardé à répondre à ta lettre parce que je suis à peine de retour et que ma pensée grelotte encore avec une incohérence sénile, incapable d'unir deux mots, tant j'ai eu froid en voyage. Cependant, supplice effroyable ! il m'a fallu remplir plus de quarante enveloppes de vœux de bonne année, blotti dans la flamme de la cheminée.

Tu juges mon horreur en ce moment pour tout ce qui ressemble à une lettre et tu me pardonneras les paroles en l'air et la brièveté de ce billet, que j'écris sur petit format, moins pour te dire peu de choses, que pour user de supercherie avec moi-même et que laisser croire qu'il n'est pas un surcroît à mes missives. Il sera bien assez grand pour te laisser pressentir mes souhaits que tu connais à l'avance !

Je te remercie mon bon ami du bel et charmant accueil que tu as fait à mon cher L... (1), et je suis heureux que vous ayez de suite ressenti une réciproque sympathie, car vous êtes deux êtres que j'adore. L..., sous sa modeste timidité, cache des trésors. Je te lirai de ses vers et tu verras qu'il fut mon initiateur. Le malheur est que sa santé ne lui permette pas l'acharné travail que demande une originalité profonde dans notre poésie.

(1) Il s'agit de Lefébure, un des plus fidèles amis de Mallarmé. Il collaborait aux recueils du Parnasse.

Encore merci de tout cœur ! Le projet que tu m'écris de nous réunir, tous les trois, est un rêve délicieux que je ferai tout pour exécuter. Jusque-là je veux travailler sans repos. Malheureusement la mort de mon pauvre grand-père m'a fait perdre le riche filon de ma rêverie. Mais j'espère le retrouver. Et toi, entretiens-moi de tes nuits !

Emmanuel nous regrette bien dans son triste Moulins ! puis se morcèle pour des travaux étrangers à l'art.

Puis, c'est l'aveu des difficultés que présente la vie à l'artiste jaloux de sa liberté et de son temps. Il en est peu de plus décents et de plus touchants aussi. Quant au drame d'Aubanel, ici mentionné, c'est sans doute *le Pâtre*, qui resta à l'état de projet et dont Mistral a parlé devant l'Académie de Marseille, le 13 février 1887.

3 janvier 1866.

Hélas ! mon bon Théodore, tout concourt à nous priver de la joie de nous voir. Un motif futile, d'abord, est qu'il y a si peu d'argent à la maison que je n'oserais pas toucher à la petite sacoche qu'il va falloir fragmenter tout le mois en acomptes pour ceux de nos fournisseurs qui sont de braves gens et le méritent. De plus, je suis très fatigué de mon voyage triste et glacial, et j'ai besoin du repos au coin du feu... Enfin, ceci est pour moi la raison la plus grave. Le déplacement, si brusque ! précédent, m'avait sorti de mon rêve, et je ne pouvais plus me remettre au travail. J'ai été assez heureux la nuit dernière pour revoir mon Poème dans sa moitié, et je veux tenter l'œuvre ce soir. Il m'est si difficile de m'isoler de la vie pour sentir, sans effort, les impressions extra-terrestres et nécessairement harmonieuses, que je veux donner, que je m'étudie jusqu'à une prudence qui ressemble à de la manie.

Je suis désolé de ce contre-temps, il m'eût été si doux de vous revoir, si bon d'entendre le plan de ton drame. C'est cela qui me peine davantage, car, enfin vous voir, je vous aime assez et vous ai assez présents pour vous évoquer à ma guise ! Mais crois en toi et marche droit dans ta pensée, jusqu'à Pâques ; alors je te promets de te visiter et je risquerai moins de me méprendre sur bien des choses qui chez toi ne sont encore que de vagues et premières sensations, intelligibles merveilleusement pour le poème, trop

frêles et frissonnantes encore pour ne pas souffrir d'un regard étranger.

Les confidences semblent de plus en plus directes et poignantes, si l'on sait lire entre les lignes de ces aveux où le juste orgueil et l'excédante fatigue se mêlent et se combattent.

23 juin 1866.

Un seul mot, car je suis très fatigué de travail, et les plumes nocturnes que je m'arrache chaque matin pour écrire mes poèmes ne sont pas encore repoussées dans l'après-midi.

Du 16 juillet suivant, cette lettre qui paraît à bon droit une profession et une confession complètes du poète. Le hasard cruel a voulu qu'on lise sur les mêmes pages les plaintes du fonctionnaire et le plus bel examen de conscience que jamais un écrivain de vingt-quatre ans ait fait par avance :

Je te griffonne un petit mot au crayon, pour n'avoir pas l'air de mettre une lettre entre nous deux, et causer plus intimement.

...Pour moi, j'ai plus travaillé cet été que toute ma vie, et je puis dire que j'ai travaillé pour toute ma vie. J'ai jeté les fondements d'une œuvre magnifique. Tout homme a un secret en lui, beaucoup meurent sans l'avoir trouvé et ne le trouveront pas parce que morts, il n'existe plus, ni eux. Je suis mort et ressuscité avec la clef de pierreries de ma dernière cassette spirituelle. A moi maintenant de l'ouvrir en l'absence de toute impression empruntée, et son mystère s'émanera en un fort beau ciel. Il me faut vingt ans pour lesquels je vais me cloîtrer en moi, renonçant à toute autre publicité que la lecture de mes amis. Je travaille à tout à la fois, ou plutôt je veux dire que tout est si bien ordonné en moi, qu'à mesure, maintenant, qu'une sensation m'arrive, elle se transfigure et va d'elle-même se caser dans tel livre et tel poème. Quand un poème sera mûr, il se détachera. Tu vois que j'imite la loi naturelle.

Ne prends pas modèle de mon Rêve (*sic*), cependant, l'incohérence d'images de ces pages, je travaille trop, en moi, pour ne pas me laisser aller avec mes amis. Et puis, comme les enfants qui veulent cacher quelque chose,

bavardent pour en retarder l'aveu, j'ai une triste nouvelle à t'apprendre et je n'avais pas le courage de débuter par elle.

Voici. On ne veut plus de moi à Tournon : le proviseur veut remplacer les professeurs d'anglais et d'allemand par un maître polyglotte, et je suis sacrifié à cette économie.

Prévenu et avec la chance d'être envoyé à Rhodez-en-Alby (au hasard), j'ai dû demander la résidence de mon choix. Avignon, hélas ! est inexpugnable, car le professeur H... tient bon, je le sais. J'ai dû jeter mon dévolu sur Sens, ville qu'habite ma belle-mère, et dont le titulaire doit partir. C'était là le grand point, car le refus d'un collègue, que j'eusse désiré remplacer, pouvait me rejeter dans des Tournon inférieurs, s'il en est. Nous serons bien loin l'un de l'autre, hélas ! mais enfin, quand tu iras à Paris, je t'arrêterai une semaine au passage, et, comme je serai un peu mieux payé là (ayant du reste plus de travail encore), je te promets presque ma visite annuelle à Avignon. Quelle fête ce sera de si loin !

...Je ne te dis rien de ton *drame* pour ne pas gâter d'avance les chers entretiens que je rêve.

S. M.

Le 28 juillet, la confidence reprend, plus curieuse encore. Elle honore infiniment celui qui l'écrit et celui à qui elle fut destinée. On remarquera l'espèce de platonisme que Mallarmé a hérité des classiques et que l'on pourrait retrouver dans Paul Valéry lorsqu'il distingue dans la création poétique ce qui est dû à l'arbitraire du hasard et ce qui est dû à une forme préexistante de la beauté :

Je n'ai pu trouver encore une minute pour te dire le mot énigmatique de ma lettre, et je n'aime pas rester un logogriphe pour mes amis tels que toi, bien que j'emploie volontiers ce moyen de forcer les autres à penser à moi.

(Il paraît que j'avais oublié d'éclairer la lanterne? — celle où je me pendais autrefois !)

J'ai voulu te dire simplement que je venais de jeter le plan de mon œuvre entier, après avoir trouvé la clef de moi-même, clef de voûte ou centre, si tu veux, pour ne pas nous brouiller de métaphores, centre de moi-même, où je me tiens comme une araignée sacrée, sur les principaux fils déjà sortis de mon esprit, et à l'aide desquels je tisserai *aux points de rencontre* de merveilleuses dentelles, que je

devine, et qui existent déjà dans le sein de la Beauté.

...Que je prévois qu'il me faudra vingt ans pour les cinq livres dont se composera l'Œuvre, et que j'attendrai, ne lisant qu'à mes amis, comme toi, des fragments, me moquant de la gloire comme d'une niaiserie usée. Qu'est une immortalité relative et se passant souvent dans l'esprit d'imbéciles, à côté de la joie de contempler l'éternité et d'en jouir, vivant, en soi?

Je te parlerai de tout cela, et te montrerai quelques spécimens d'ébauches, si je puis aller à Avignon.

Cette période a dû, très évidemment, être marquée pour Mallarmé par une conscience absolue et définitive, prise de son œuvre future, hélas aussi! de son œuvre idéale. Pourquoi faut-il qu'il s'y mêle des soucis et des inquiétudes sur la vie matérielle? Tout le drame est peut-être là dedans.

8 août 1866.

Je dois aller samedi à Avignon par le bateau à vapeur, mais je ne sais si ce sera pour plus d'un jour ou deux. Mon voyage a pour but de te serrer la main en allant chez M. B... prendre une consultation pour ma poitrine. Je souffre beaucoup depuis quelque temps et d'une façon inquiétante pour ceux qui m'aiment et, surtout pour mon Œuvre, que j'esquisse entièrement en ce moment et qui peut être magnifique si je vis. Je parle de « l'ensemble de travaux littéraires qui composent l'existence poétique d'un rêveur » et qu'on appelle, enfin, son *Œuvre*. Es-tu éclairé, cette fois, cher ami? Comment ne m'as-tu pas compris récemment? Je t'en raconterai la délinéation générale, du reste, et tu seras édifié.

Peut-être ne suis-je malade que de la transition de mon âge, accompagnée d'un excès (qui cependant n'a pas été inouï cet été) de travail. Mais ce lycée, c'est ce lycée qui me tue! En cas que mon malaise soit au début, je voudrais en déraciner à jamais le germe. Je puis faire de si belles choses! rêves encore, mais rêvées en moi, et faites de moi, et qui doivent s'épanouir dans la vie ou dans la mort...

De retour à Tournon, il écrit presque aussitôt :

23 août 1866.

Je profite d'une petite commission dont ma femme me charge à l'égard de Mme B... pour te dire que je suis arrivé

et que voici quatre jours que, dans la solitude de nos chambres et la pénombre de leurs persiennes qu'assiège le soleil, mon souvenir revole vers toi avec la tyrannie d'un regret. Ton amitié me châtie, je le croirais, de notre hâtive séparation, car mon esprit obscurci se refuse à tout effort vers sa lucidité antérieure et j'en prends tristement mon parti, sur un divan, parmi des monceaux de livres que je scrute et feuillette sans courage pour le terminer. Il est vrai que ce sont des livres de science et de philosophie, et que je veux *jouir* par moi de chaque nouvelle notion et non l'apprendre.

Marie n'est pas plus gaie que moi, l'impossibilité où elle a été de m'accompagner à Avignon, l'a peinée et Tournon ne renferme que peu de séductions. A peine a-t-elle le désir de faire sa promenade quotidienne sur les routes uniformes et poudreuses qu'elle foule depuis trois ans sans interruption. Enfin nous attendons Villiers comme un rafraîchissement, une rosée extérieure, et un jet d'eau versant ses tintements dans notre appartement *usé*.

Aussi, malgré mon aversion pour ce qui ressemble à une lettre et interrompt mon far-niente, que je n'accepte que comme pis-aller, mais que je veux complet alors, je te transcris sur ce papier l'attachement infini de nos amitiés... et les baisers des mamans entre elles, des papas entre eux, et les entre-croisements des babies aux parents, enfin l'effroyable multiplicité du nombre trois (1). Que ton frère ne croie pas, malgré ma prédilection cabalistique pour ce chiffre suprême, que je l'exclus de notre échange de bons sentiments, je l'aime de tout mon cœur, et je regrette les deux années pendant lesquelles je ne l'ai pas connu. Dis-le-lui.

Es-tu content de ta chanson de noces, et l'as-tu bien chantée, funèbre ivrogne?

Aubanel a fait un grand nombre d'épithalames rustiques, on en trouvera un adressé à Mistral et trois dans son recueil posthume. Mais l'expression amicale de *funèbre ivrogne* permet de croire qu'il s'agit de la *Brinde aux époux* composée pour le mariage du félibre Alphonse Michel (*Lou Réire-Souleu*).

Un an se passe dans le silence, Mallarmé ayant été envoyé à

(1) Il veut dire que les *trois* groupes : les mères, les pères, les bébés, s'entrelacent pour échanger leurs amitiés.

Besançon ; c'était cet exil qu'il redoutait, on l'a vu. Mais le caprice des mutations, qui avait disjoint les amis, les rapproche de nouveau. On voit le plaisir que lui donne l'idée de revoir la Provence :

Besançon, lundi 7 octobre 1867.

Mon bon Théodore,

Qu'as-tu dû penser de mon silence? Je me console en devinant que ton cœur ne m'a pas accusé. Non, mon ami, je ne t'ai pas oublié un jour, et t'oublierai d'autant moins que, le remords commençant à se mêler à ton cher souvenir, chaque jour j'augmentais ma lettre idéale de quelques lignes, et, dans les tristes circonstances où je me trouvais, elle devenait plus effrayante. J'ai failli, lors de votre douleur de famille à laquelle j'ai pris une part bien naturelle, t'écrire enfin, mais je devins à ce moment plus souffrant. J'ai passé jes plus tristes années de ma vie, miné par un mal auquel le ne comprends rien, et me raidissant sur les poèmes commencés avec un stérile désespoir : et, de guerre lasse, quand je les quittais, tu juges si j'avais le courage de reprendre cette plume parjure pour une lettre (surtout quand on porte, comme moi, ses rares amis dans le dernier sanctuaire de son cœur).

Enfin, le sort abrège mon supplice en me rapprochant de toi, j'ai reçu hier la nouvelle que j'étais envoyé à Avignon, comme si l'on avait surpris le secret intime et ancien de mon rêve.

Cela me vivifie. Si vous et le soleil pouviez faire le reste par votre pareille chaleur amicale, vous sauveriez du néant de bien divines œuvres, navrées d'être à moitié plongées dans le futur.

Enfin nous aurons tout le temps de parler de cela, pendant une vie entière que je rêve passer à Avignon. Où serais-je d'une façon plus exquise?...

...Ton vieil ami,

S. Mallarmé.

A partir de ce moment, l'intimité des deux poètes devenus citadins de la même ville, se resserre, mais n'offre plus, on le comprend, de témoignages écrits. On sait que Mallarmé obtint, en 1873, sa mutation pour Paris où il professa, dès lors, au lycée Condorcet. On peut trouver ici la fin de la première phase de sa vie, encore que,

comme on l'a vu plus haut, son talent et le plan de son œuvre aient été arrêtés bien avant son départ de la province.

Son amitié pour Aubanel sans se refroidir, connut les effets de l'absence ; et la vie sépara ceux qu'elle avait réunis. Il y a quelque mélancolie à lire ce dernier billet, daté du 24 juillet 1884, et qui est un mot de circonstance. Aubanel venait d'être décoré.

Mon cher théodore,

Il faut être à Paris pour tout ignorer ; et cependant je vis de mille souvenirs autour de l'église Saint-Pierre... Croirais-tu que je ne sais que d'hier ta décoration? Je me hâte de réparer le temps perdu en me réjouissant extraordinairement.

Ta main et les compliments de chez moi à ta femme et à ton fils, sache bien que nous sommes de votre fête.

Le propre des histoires vraies est d'avoir, ce que les romans peuvent éluder, le dénouement commun et fatal des séparations et des morts. Aubanel mourut l'année suivante, sans avoir atteint la vieillesse ; Mallarmé ne devait pas jouir d'un plus long destin. L'histoire de leur amitié aurait pu rester dans la pénombre sans l'extrême obligeance de Mme M. Aubanel, petite-fille du célèbre félibre ; elle a bien voulu nous communiquer le texte complet de ces lettres, elle s'est acquis ainsi des droits à la gratitude des amis de Mallarmé et des amateurs d'histoire littéraire. Qu'elle en soit ici remerciée par eux, comme le fut souvent son aïeul par l'auteur d'*Hérodiade*.

André Thérive.

Les deux duchesses de Devonshire

Les grands portraitistes anglais de la fin du dix-huitième siècle et du début du dix-neuvième nous ont conservé l'image des deux amies, qui, l'une après l'autre, portèrent le titre de duchesse de Devonshire. On connaissait surtout l'influence étonnante qu'elles avaient exercée sur la société de leur temps, leur vie intime restait assez mystérieuse ; les mémoires et les correspondances publiés jusqu'à présent ne nous laissaient qu'entrevoir une énigme sans nous donner les moyens de la résoudre. Même aujourd'hui que diverses publications récentes (1) sont venues éclairer quelques points de leur histoire, il s'en faut de beaucoup que tout y soit clair. Le problème, du moins, est passionnant, l'un des plus attirants qui puissent s'offrir à la curiosité d'un amateur d'âmes.

Par leur naissance, par leur mariage, par leurs relations, Georgina Spencer et Élisabeth Hervey appartenaient à la société la plus élégante de Londres. Elles faisaient partie de la coterie du Régent, alors Prince de Galles, dont le nom évoque le souvenir d'une époque de plaisir, de fièvre et

(1) Hugh Stokes : *The Devonshire House circle*, Londres, Herbert Jenkins, 1917. — Lord Granville Leveson Gore : *Private Correspondence* (1781-1821), Londres, John Murray, 1916. — *The correspondence of Sarah Spencer Lady Littleton*, Londres, John Murray, 1912. — Vere Foster : *The two Duchesses*, Blakie and son, Londres, 1898.

de licence, illustrée de grands hommes d'État. Période brillante entre toutes de l'histoire d'Angleterre : jamais les lettres et la politique ne s'étaient autant mêlées ; jamais non plus le désordre des passions ne s'était dévoilé avec autant d'impudence.

Sans faire une révolution, l'Angleterre avait été brusquement pénétrée par les idées nouvelles, qui avaient jeté le désarroi dans les consciences. Les plus étranges situations morales étaient acceptées comme naturelles. Personne n'avait peur de montrer ce qu'il éprouvait. Les hommes pleuraient sans honte, les femmes juraient (1). On était à la fois raffiné et brutal : raffinement de l'esprit, mais non délicatesse de l'âme ; qui se sentait assez fort pour saisir une proie convoitée s'en emparait sans scrupules.

Pendant la Révolution, la présence des émigrés français en Angleterre exerça une influence du même ordre, particulièrement sur les femmes. A leur contact, l'esprit des Anglaises s'assouplit. Elles apprirent l'art de tenir un salon, mieux encore, d'y disputer des plus hauts intérêts. De tout temps, les sujettes des Tudor, des Stuart et des Hanovre s'étaient occupées de politique ; vers la fin du dix-huitième siècle, elles y prirent une part de plus en plus considérable. Derrière chaque homme d'État anglais, il y avait ostensiblement une ou plusieurs femmes, qui intriguaient pour lui. Au moment des élections, les plus belles se jetaient dans la lutte. Elles mêlaient la politique au jeu et à l'amour, sans que leur vie sentimentale parût gênée du partage.

Il n'y a qu'à lire les correspondances féminines de ce temps pour s'en convaincre. Qu'on ouvre les lettres adressées à lord Granville Leveson Gore par sa mère, lady Stafford, et son amie, lady Bessborough. Les lettres de la première, débordantes d'une tendre et admirative affection maternelle, sont remplies de conseils éclairés (cette mère veut que son fils devienne un maître de la vie), elles offrent aussi une chronique politique des plus complètes. Que dire de celles de lady Bessborough? Vives, ardentes, sentimentales, la politique en reste cependant le centre. L'attachement que cette charmante sœur de la duchesse de Devonshire éprouve pour

(1) Leur répertoire était des plus vifs. « Ce n'est pas l'endroit d'être indécent, disait une dame de la cour, et, par conséquent, je vous dirai seulement que vous êtes une canaille et un vilain, et que si jamais vous osez vous montrer dans ma maison, je vous jetterai moi-même au bas de l'escalier ! »

son correspondant, les récits amusants qu'elle lui fait sur la société de Londres et les péripéties de son existence personnelle finissent toujours par revenir aux événements publics et aux luttes des partis.

Nous citons cette correspondance parce qu'elle dépeint à merveille le milieu où vécurent les deux duchesses de Devonshire. Si l'on veut tracer leur portrait sans trop d'injustice, si l'on se propose de résoudre le problème assez complexe de leur amitié, il faut commencer par se représenter cette société passionnée, intrigante et folle des dernières années du dix-huitième siècle et des premières du dix-neuvième.

I

Georgina Spencer avait dix-sept ans quand elle épousa, en 1774, William Cavendish, cinquième duc de Devonshire, âgé de vingt-six ans. Ce ne fut pas un mariage d'amour, mais de convenance (1), bien que le duc fût fort beau, si l'on en croit le portrait de Reynolds, joignant au plus grand air des yeux langoureux et rêveurs. Il possédait, en outre, tout le prestige attaché au nom de Cavendish et à la situation politique de sa famille (2). S'il n'en profita pas personnellement, c'est qu'il était de tempérament apathique et sans ambition. Il préférait la culture de l'esprit aux responsabilités et à l'activité de l'homme d'État.

Quelques auteurs de mémoires prétendent que Georgina Spencer aurait eu, avant son mariage, une inclination, les uns disent pour le duc de Hamilton, les autres pour lord Polwarth, et qu'elle aurait épousé William Cavendish à contre-cœur. On ne sait que penser, les avis des contemporains étant contradictoires. Mme Delany, une amie intime de la famille Spencer, écrit à ce sujet : « Dimanche matin on lui apprit sa *destinée,* et de bonne heure elle alla à Wimbledon, où ils furent mariés à l'église... Personne n'assistait à la noce, que la duchesse de Portland et lady Cowper (3). »

(1) On n'en comprend d'ailleurs pas très bien les motifs, car la fille du comte Spencer, pour bien née qu'elle fût, n'apportait au duc de Devonshire aucun avantage, ni de fortune, ni d'influences politiques.

(2) Son père, le quatrième duc de Devonshire, avait été le chef incontesté du parti whig.

(3) La première était sœur du duc de Devonshire. La seconde était mère de lord Spencer, et, par conséquent, grand'mère de la mariée.

D'autre part, les journaux de l'époque parlent des grandes fêtes qui furent données par les Spencer à l'occasion du mariage de leur fille. Dès le commencement, les contradictions abondent dans l'existence de la jeune duchesse. Au fond, son histoire sentimentale n'a jamais été complètement connue.

Quant au duc de Devonshire, qu'apporta-t-il de son cœur dans ce mariage? A cette époque, la préoccupation de marier ses filles était peut-être plus intense qu'aujourd'hui. On avait une hâte singulière de s'en débarrasser. A peine entré dans le monde, le duc de Devonshire était devenu le point de mire de toutes les filles disponibles, de leurs mères et de leurs chaperons. Son apathie innée le sauva des embûches. Cependant, quelque temps avant ses fiançailles avec Georgina Spencer, le jeune duc s'était montré fort assidu près de lady Élisabeth Hamilton, fille de cette célèbre duchesse de Hamilton (plus tard duchesse d'Argyll), qui avait été la fondatrice d'Aimack et l'une des beautés les plus fameuses de Londres (1). Sa coquetterie fit échouer le mariage projeté, et ce fut Georgina Spencer qui entra à Devonshire House. Elle devait enlever pour toujours la suprématie mondaine à la duchesse d'Hamilton et d'Argyll.

On ne saurait dire quelle fut d'abord la vie sentimentale du jeune ménage. Aucun document ne nous éclaire sur les sentiments du duc de Devonshire pour sa jeune femme au moment où il l'épousa. Georgina était la grâce et la fraîcheur même. Comment le duc fit-il pour n'en pas devenir amoureux? On remarqua très vite à Londres qu'il ne semblait éprouver aucun intérêt pour sa nouvelle compagne. Néanmoins, pendant quelque temps, Georgina, parut heureuse. Était-elle éprise de son mari, avait-elle l'illusion d'être aimée, ou bien subissait-elle l'enchantement de sa situation exceptionnelle, du luxe qui l'entourait, de sa subite popularité, de tout le bruit qui se faisait autour de sa beauté? Un cœur de dix-sept ans peut se satisfaire de ces avantages secondaires. Le luxe, l'admiration, l'amusement produisent

(1) Cette duchesse de Hamilton avait été choisie avec la duchesse d'Ancaster (une beauté elle aussi) pour aller chercher en Allemagne la princesse Charlotte de Mecklembourg Strélitz, future femme de George III. Quand la pauvre et laide princesse allemande se trouva en face de ces rayonnantes beautés, elle éclata en pleurs et leur demanda avec angoisse : « Toutes les femmes en Angleterre sont-elles aussi belles que vous? »

une ivresse qui ressemble au bonheur. Dans ce magnifique Chattleworth, l'une des propriétés du duc de Devonshire (dont la position est « glorieuse », disait sir Horace Walpole), et où la mariée passa son premier été, emportée dans une ronde frénétique de plaisirs, il est assez naturel qu'elle ait donné aux observateurs superficiels une impression de félicité. Les esprits perspicaces ne s'y trompaient pas. « Elle semblait être une nature joyeuse pleine d'entrain, écrivait miss Burney qui l'avait rencontrée à Bath, pourtant elle paraît oppressée, pas heureuse. »

Descendante de Sarah Jennings, duchesse de Malborough, Georgina en avait hérité les traits, l'esprit prompt, le désir du pouvoir, mais tout cela fondu, adouci, embelli par une expression de beauté, des façons irrésistibles, un désir de consoler, d'aider, d'encourager qui ne rappelait en rien l'altière duchesse. Il y avait en elle toutes les qualités des êtres simples, ingénus et bons.

A cette époque si riche en grandes dames belles et intelligentes, — Burke disait que le dix-huitième siècle avait produit des femmes extraordinaires, — si la duchesse de Devonshire les dépassa toutes comme influence, ce fut justement par des qualités non mondaines, par sa fraîcheur, son élan, sa générosité immodérée. Aux lettres, aux arts, à la politique, elle portait un intérêt passionné ; c'était un foyer qui irradiait des flammes. L'amour seul semble lui avoir été étranger. Si elle fut parfois calomniée, car son genre de vie la désignait à la curiosité, tous ses ennemis, d'ailleurs peu nombreux, étaient unanimes à reconnaître sa *chilling chastity*.

De la chaleur de son cœur, pourtant, personne ne pouvait douter. « Elle était ardemment affectionnée à sa mère, à sa sœur, à ses enfants, écrivait plus tard Weaxall... Son cœur pouvait être considéré comme le siège des émotions qui adoucissent la vie humaine, enrichissent notre nature et répandent un charme individuel sur l'existence. » Et Mrs Montagu : « Sa grâce est innocente, enjouée et belle. » Forte de sa pureté, on la vit tout oser pour servir ses amis.

Il est probable que le duc fut flatté de l'importance que prenait Devonshire-House sous le règne de sa jeune femme. Sa reconnaissance toutefois n'alla pas jusqu'à le ramener à elle. De génération en génération tous les Cavendish étaient taciturnes ; quant à lui, son flegme était proverbial. Il négli

geait étrangement Georgina. Cependant, il n'était pas insensible au charme féminin. On lui connaît de nombreuses liaisons, on prétend même qu'il fut un des amants de Mme du Barry pendant son règne de favorite. Sa femme seule ne pouvait toucher son cœur.

L'admirable, dans un milieu aussi libre, malgré les tentations et les exemples, malgré les adulations d'une société qui la traitait en déesse et l'indifférence de son mari, c'est que la duchesse de Devonshire lui soit restée fidèle. Sans doute le dut-elle à la pureté instinctive de sa nature, à la variété des intérêts qui remplissaient son cerveau ; peut-être aussi à la passion dévorante qui allait dominer sa vie au risque d'en ternir le rayonnement.

II

Elle s'occupait de tout en effet, et régnait vraiment, de Devonshire House, sur la société la plus élégante de Londres. Amie de Fox, de Barbe, de Sheridan, du prince de Galles, sa maison fut pendant trente ans le grand centre politique et mondain du parti whig.

La fameuse Mrs Crewes, que l'on surnommait *Amoret* — c'était l'époque des surnoms — et l'une des plus grandes beautés de l'Angleterre, en était une des intimes. C'est cette femme que Fox disait préférer à toutes les femmes vivantes. Quant à Sheridan, il en était follement amoureux. Avec cela, simple et bonne, spirituelle, lettrée. « Elle n'a jamais perdu une once de sa réputation, écrivait d'elle Mme Piozzi (1), je veux dire de son honneur de femme. »

Une autre beauté de Devonshire-House, était Mrs Bouverie, femme poète, whig passionnée et ardente foxiste. Mais comment passer en revue toutes les figures qui évoluaient autour de lady Georgina? Signalons pourtant à côté de la duchesse une image charmante, celle de sa sœur, la vicomtesse Ducannon (plus tard, lady Bessborough), l'amie de lord Granville, l'une des plus curieuses personnalités de l'époque. Lady Esther Stanhope déclarait volontiers qu'elle était deux fois plus intelligente que sa sœur, la duchesse. Peut-être aurait-on pu cependant lui reprocher d'être un

(1) Premièrement Mrs Thrale, l'amie de Johnson.

peu exaltée. En tout cas, à la fois raisonnable et frivole, elle se jugeait elle-même avec modestie et sévérité, sans s'attribuer jamais l'importance que ses succès lui assuraient.

Aucune des branches de l'activité humaine n'était étrangère à ces femmes du dix-huitième siècle anglais. Comme elles s'accordaient personnellement bien des douceurs, elles étaient indulgentes aux autres et leur permettaient de jouir de la vie et de la jeunesse. Toutes, du reste, le faisaient avec une fièvre que nulle autre génération n'avait connue encore.

A côté de Fox et de Sheridan, on rencontrait là Burke, Horace Walpole, George Selwyn, le prince de Galles. Fox était adoré par les femmes, et Sheridan les adorait ! Les grands peintres de l'époque fréquentaient Devonshire-House et tous firent le portrait de la duchesse. Il existe une composition de James Sherving, *Moïse sauvé des eaux*, où la fille de Pharaon et quinze de ses suivantes sont représentées sous les traits de Georgina Spencer.

L'aurore d'un nouvel esprit de liberté colorait alors la vie sociale : c'est à ce moment-là que les jeunes femmes se jetèrent avec ardeur dans la politique. Dans son ensemble l'aristocratie anglaise était libérale ; seul le roi George III et son épouse allemande étaient réactionnaires, mais ils n'avaient aucune prise sur l'opinion publique. Évidemment il y avait les extrémistes de tous les partis. Johnson, tory enragé, déclarait que tout whig était une canaille. On entendait d'autre part la fille d'un fameux whig demander à sa mère si tous les tories naissaient méchants ou le devenaient. A quoi celle-ci répondit : « Ils naissent mauvais et deviennent pires ! » De telles opinions restaient exceptionnelles. Les hautes classes surtout leur étaient étrangères. Quelle que fût l'étiquette des partis, elles s'entendaient pour occuper les plus hautes charges.

On exagérerait difficilement la somme d'énergie que chacune dépensait. Les voyages étaient fréquents. Quand on était à Londres, l'habitude était de déjeuner vers les dix heures, et de dîner à six. Dans l'intervalle on faisait des visites, des emplettes. Après dîner, il y avait le théâtre, les réceptions, les bals, les mascarades, les soupers. Il est vrai que la duchesse Georgina avait un horaire spécial. Elle dînait à sept heures, se couchait à trois après minuit et se levait vers quatre heures de l'après-midi. La santé de la duchesse était médiocre,

elle abusait de sa force nerveuse. « Elle se baigne, monte à cheval et danse pendant dix jours, écrivait lady Suzanna Napier, et ensuite reste dix autres jours couchée. »

Les hommes politiques passaient la nuit à la Chambre des Communes. En sortant, vers le matin, ils allaient souper au club, puis ils rentraient chez eux. Mais c'est à Devonshire-House que les whigs tenaient leurs conciliabules politiques. Souvent aussi la grande maison grise servait de lieu de rencontre pour les combinaisons et coalitions partielles entre les membres des deux grands partis qui divisaient l'Angleterre.

Appartenant par sa naissance et son mariage à des familles qui se mêlaient volontiers des affaires de l'État, la duchesse prit une part très vive aux célèbres élections de 1784 en faveur de Fox, entraînant à sa suite toutes les belles habituées de Devonshire-House qui se jetèrent passionnément, elles aussi, dans la lutte, car Fox exerçait sur les esprits une irrésistible fascination. Comme le disait Burke, « Fox était un homme fait pour être aimé. » Si le roi George lui était contraire, le prince de Galles lui était favorable ; outre Devonshire-House, toute la bande joyeuse de Carlton-House se mit au service du grand chef whig. Quand il fut élu, sa victoire fut un nouveau fleuron ajouté à la couronne ducale de Devonshire-House.

C'est cette année-là que pénétra dans le cercle intime de Devonshire-House une personnalité inconnue jusqu'alors qui devait apporter au cœur affectueux de Georgina Spencer un élément nouveau d'intérêt et de tendresse. Jusqu'à sa mort, elle ne se sépara pas de lady Élisabeth Hervey.

III

Lord Chesterfield disait qu'au commencement du monde Dieu avait créé trois différentes espèces d'êtres : les hommes, les femmes et les Hervey ! Cette famille était célèbre par la bravoure de ses hommes, la beauté de ses femmes et l'excentricité de tous deux. A travers leur folie, un grain de génie se révélait souvent. Ils avaient l'habitude de *se faire des lois à eux-mêmes* et ne reconnaissaient pas celles qui gouvernent les autres hommes. Il faut tenir compte de ce trait de caractère héréditaire pour juger équitablement lady Élisabeth, les erreurs de sa vie et de son cœur.

Fille de l'évêque Hervey, plus tard comte de Bristol, auprès de qui le bon sens ne pouvait s'apprendre, car il avait des ambitions démesurées, un égoïsme implacable et des dettes qu'il augmentait sans nécessité et sans scrupules, lady Élisabeth avait à peine dix-huit ans quand elle fut mariée à un membre du parlement irlandais, M. J.-T. Foster. Rien n'indique que la jeune femme ait été éprise de son mari. En revanche lady Hervey semblait enchantée de son gendre qu'elle appelle *Monsieur le Sage*. « Je vous aime trop bien, écrivait-elle à sa fille, pour que je ne sente pas pour lui une sincère et bien fondée estime. » Dans une autre lettre, elle lui dit qu'elle elle n'oubliera jamais la bonté et les égards de son gendre pour sa fille. L'opinion publique n'était pas aussi indulgente à l'égard de Foster. Un contemporain l'a appelé un *clownish sot*.

On ignore pour quelle raison cette belle-mère si satisfaite changea soudain d'opinion sur son gendre. Tout à coup, le ton de ses lettres devient sévère : « Il a été plus absent et plus inconsistant qu'il n'est possible de l'exprimer. Un vaisseau sans gouvernail, emporté par chaque courant de passion. C'est un très fatigant compagnon et un mari insuffisant qui ne donne aucune satisfaction... Comment ai-je pu me tromper si complètement sur lui? »

Il serait curieux de connaître les sentiments et les impressions de lady Élisabeth Foster par le récit qu'elle doit faire à sa mère de ses infortunes conjugales ; malheureusement aucun document direct ne vient nous éclairer. Les rares informations que nous ont laissées les contemporains ne sont pas à l'éloge du mari. « Il n'y a jamais eu d'histoire mieux faite pour un roman mélancolique que celle de la pauvre lady Élisabeth Foster, écrivait Mrs Dillon. Elle est séparée de son mari ; les cruautés que ce monstre de Foster lui fait endurer sont incroyables. » Toutefois, certaines impressions des lettres de sa mère permettent de supposer qu'Élisabeth aussi, peut-être, eut quelques torts dans la rupture de sa vie conjugale.

Elle restait seule, à vingt-deux ans, à peu près sans ressources, éloignée de ses deux fils, Frédéric et Augustus, dont le père a obtenu de garder la charge. Lady Hervey lui avait conseillé d'accepter cette dure condition, vu les difficultés de sa propre existence que les libéralités de son père l'évêque n'amélioraient guère, le comte de Bristol étant à la fois prodigue et avare.

C'est à ce moment de désarroi moral que se place la rencontre d'Élisabeth avec la duchesse de Devonshire, son aînée de deux ans. La bonté de Georgina s'émut aussitôt. Le sort de la pauvre jeune femme présentait quelque analogie avec le sien : elle non plus, après un mariage sans amour, l'existence conjugale ne l'avait pas satisfaite. Pour lui venir en aide, elle imagina de confier à lady Élisabeth l'éducation de miss W..., fille naturelle du duc de Devonshire, née d'une ancienne liaison qu'il avait continuée après son mariage.

Fatiguée de n'avoir pas de chez elle, d'errer d'ici et de là chez ses parents et des amis, lady Élisabeth accepta la situation qu'on lui offrait et partit pour Nice avec miss W... Plus tard, elles se rendirent à Rome. Nous ne savons pas comment la jeune femme éleva l'enfant confiée à ses soins. Les détails de son séjour en Italie ne nous sont connus que par les lettres de lady Hervey. Celle-ci parle constamment à sa fille de la chère et bonne duchesse de Devonshire qui s'intéresse à son sort avec tant de fidélité et d'amitié. En même temps, elle met sa fille en garde contre les dangers qu'une jeune femme sans mari peut courir dans le monde. Elle lui parle comme à la « brebis perdue et qui a été trouvée de nouveau », ce qui semble bien indiquer que Mr Foster pouvait aussi avoir quelques griefs personnels contre sa femme. Elle lui conseille de renoncer à la coquetterie et, sans devenir prude, d'éviter l'imprudence et l'insouciance. « Quand je vous vois, ajoute-t-elle, emportée par les défauts de votre caractère, ou *aveuglée par votre propre approbation*, agir de façon à provoquer la censure du monde, je suis obligée de vous le dire. » Ne semble-t-il pas qu'elle pressentait quelque folie?

Nous ne savons pas ce qu'Élisabeth répondait aux conseils de sa mère. Mais le portrait que Bartolozzi dessine d'elle à cette époque, d'après Reynolds, ne laisse pas d'être assez inquiétant. Avec son visage de jeune chatte, ses cheveux bouclés autour de sa tête, sa chaste collerette blanche serrée autour du cou, elle a dans les yeux un je ne sais quoi d'obstiné qui fait penser que cette âme de femme n'écoutera jamais les conseils de personne. Plus tard, sa beauté devait prendre plus d'ampleur ; rien ne fit jamais céder l'obstination de son regard.

Après dix-huit mois d'absence, Élisabeth rentra en Angleterre et il ne fut plus question de miss W... La duchesse

Georgina ouvrit alors à son amie malheureuse les portes de Devonshire-House et la pria de s'y installer définitivement. Une nouvelle période de l'existence d'Élisabeth Foster commençait. Elle accepta la somptueuse hospitalité qui lui était offerte et franchit le seuil de la demeure où, durant vingt-deux ans, les deux jeunes femmes vécurent en sœurs, professant l'une pour l'autre la plus tendre et confiante amitié.

Lady Élisabeth Foster, *Bess*, comme l'appelaient ses intimes, appartenait aussi à la race des charmeuses. Forcée, malgré sa beauté, de se contenter d'un rôle de second ordre, elle ne pouvait régner ouvertement comme la duchesse, mais elle était adroite, subtile, rusée, et peut-être sa coquetterie savante exerçait-elle sur les cœurs une emprise plus forte. Gibbon, qui fut l'ami de l'une et de l'autre, « parlait de la bonne duchesse » et de « la méchante lady Élisabeth ». Mais l'on sent, sous l'éloge et le blâme, que la seconde avait plus de prise sur son imagination et qu'il était plus près de l'amour avec elle qu'avec la créature expansive et bonne que tout Londres idolâtrait. Il est vrai que Gibbon avait un faible pour Bess ; il songea même quelque temps à l'épouser. Il disait volontiers que si elle avait voulu faire un signe, en face du monde, au Lord Chancelier, assis sur son Woolsack, celui-ci aurait répondu à son appel.

La duchesse décrit son amie, au commencement de leur liaison, comme une « pauvre petite âme », la plus tranquille *little thing* du monde qui restait dans un coin de la chambre ou se retirait chez elle, prête à tout ce que voulaient les autres. Ses allures durent changer avec le temps, car on la voit faire avec la duchesse les honneurs de Devonshire-House, participer à tous les plaisirs, être traitée comme l'une des maîtresses de l'hospitalière maison. Il devait pourtant y avoir dans sa situation je ne sais quoi de singulier, faute de cette indépendance personnelle, même modeste, qui est indispensable à la dignité extérieure d'une vie de femme. On croit percevoir chez les intimes de la maison un peu de défiance à son endroit. S'en rendait-elle compte? en souffrait-elle? On ne peut ni l'affirmer ni le nier. Du reste, tant que les femmes plaisent et se sentent aimées, certains détails secondaires leur échappent. Or, elle était aimée, quelques-uns le soupçonnaient, d'autres en étaient sûrs ; toutefois par égard pour la duchesse on se faisait une règle du silence.

Avec son cœur généreux, la duchesse avait cru trouver, en Élisabeth l'amie de ses rêves. A Londres, à la campagne, en voyage, elles ne se quittaient pas, partageant les mêmes plaisirs, les mêmes admirations, les mêmes lectures. A Chiswick, elles lisaient ensemble les *Provinciales* de Pascal, les *Mémoires* de Mme de Maintenon. La duchesse écrivait à sa mère qu'elle était sur le point de tourner au jansénisme. Durant cette période de recueillement, le duc tint compagnie aux deux jeunes femmes. Il lisait Cicéron et Plutarque, et tous trois discutaient ensemble des subtilités religieuses de Port-Royal et de la grande histoire. Le duc avait trente-huit ans, la duchesse vingt-neuf, lady Élisabeth vingt-sept ! Sous l'égide des grands penseurs et des héros de l'antiquité, les cœurs de William Cavendish et de l'amie de sa femme se rapprochèrent. La *wicked Bess* usa-t-elle de coquetterie ou le flegmatique duc s'enflamma-t-il spontanément? On ne saurait le dire, et sans doute ne connaîtrons-nous jamais comment naquit cet amour qui ne devait être soupçonné que plus tard par les intimes et qui resta pour le public contemporain à l'état de demi-mystère.

Tant que vécut la duchesse, il y eut de la part de sa famille et de ses amis intimes un pacte tacite de silence ; aucune des lettres de lady Bessborough ne contient la plus légère allusion à l'anormale situation de sa sœur, amie intime de la maîtresse de son mari. Vingt-cinq ans après, au moment du mariage du duc avec lady Élisabeth Foster, en 1809, le voile se souleva à demi, quelques langues se délièrent. Mais nous sommes en 1784, le double règne venait de commencer.

Jamais Devonshire-House n'avait été plus brillant. Il est vrai que l'opinion publique ajoutait que c'était « la cour de Circé, où les consciences se démoralisent sans s'en apercevoir ». Et certes, la duchesse ne suggérait, ni ne permettait à son entourage aucune licence dans les façons et les propos. En sa présence, toutes les apparences étaient gardées. On comprend cependant qu'un cercle présidé par des hommes aussi dissolus que le prince de Galles, Sheridan et Fox n'ait pu inspirer une grande confiance à l'esprit public. Les excès de boisson et de jeu, auxquels les premiers hommes du royaume se livraient sans scrupules, jetaient une ombre sur cette société spirituelle et raffinée, à la fois sentimentale et brutale. Le grand Fox, le plus admirable orateur du parlement anglais, qui ne connaissait qu'un rival, William Pitt,

avait osé ouvrir une maison de jeu, une *farobank* qui, patronnée par des amis de la duchesse, eut une vogue énorme ; fréquentée par les plus illustres personnages de l'Angleterre et les plus célèbres beautés de Londres, les gains et les pertes y étaient énormes. Suivant cet exemple, des femmes du monde ouvrirent à leur tour des maisons de jeu. Bientôt, sous l'influence de Fox, le jeu devint la passion dominante de la duchesse de Devonshire et nous aurons à examiner le rôle singulier qui revient à cette passion effrénée dans le mystère de sa vie sentimentale.

IV

Une question se pose tout d'abord : la duchesse de Devonshire connut-elle l'amour de son mari pour lady Élisabeth ou bien demeura-t-elle aveugle jusqu'à la fin de sa vie? La seconde hypothèse paraît presque inadmissible. Si Georgina Spencer était bonne, enthousiaste, de cœur généreux, d'imagination ardente, prête à compatir au malheur des autres et à supposer chez ceux qu'elle aimait des sentiments aussi nobles que les siens, elle était en même temps prompte d'esprit, vive d'intelligence et se trouvait dans un cercle d'une clairvoyance avertie où l'ingénuité ne pouvait subsister longtemps. Comment aurait-elle pu vivre vingt-deux ans dans l'intimité d'une femme, son amie de toutes les heures, et ne pas deviner que celle-ci avait un secret d'amour, et que le héros de cette passion était son propre mari? Cela semble incroyable, surtout si l'on pense que deux enfants naquirent de cette liaison.

M. Hugh Stokes, au livre de qui je dois une bonne partie des données de mon étude, a posé le problème sans essayer de le résoudre. Il cite une lettre de Christin (1) qui était, avant la publication des lettres de lady Bessborough à lord Granville (2), le seul document précis et authentique que l'on possédât sur la liaison du duc et d'Élisabeth. Ce document portant la date de 1817, on pourrait craindre quelque lapsus de mémoire, si une lettre de lady Bessborough, datée de 1811 et écrite après la mort du duc, ne venait confirmer

(1) *Lettres de Ferdinand Christin à la princesse Tourkestanov.*

(2) Cette publication des lettres à lord Granville n'a eu lieu qu'en 1916.

ce qui a trait aux enfants du duc et d'Élisabeth. « La duchesse (Élisabeth Hervey, épousée en 1809), écrit-elle, m'a pour la première fois fait et avec circonstances à l'appui, le récit de la naissance de Caroline et d'Augustus. Et, chose étrange, elle est absolument inconsciente de l'effet que cela peut faire sur le monde ! » Aucun doute ne peut donc subsister sur la naissance des enfants illégitimes du duc et de lady Élisabeth. Dès lors est-il possible que vivant sous le même toit, la duchesse n'ait pas été au courant de ces événements. Fut-elle trompée, les attribua-t-elle à une liaison secrète de lady Élisabeth? Et, comme elle était indulgente, compatit-elle aux faiblesses de son amie et même en profita-t-elle pour l'entourer de plus de soins encore, car leur amitié sembla toujours suivre une marche ascendante? Les deux enfants, il est vrai, ne furent pas élevés dans la *nursery* de Devonshire-House : dès leur naissance, Caroline Saint Jules et Augustus Clifford (1) avaient été confiés aux soins du docteur Farquhar, le plus célèbre médecin de Londres. Mais plus tard, le marquis de Hartington, fils légitime du duc, et son frère illégitime, Augustus Clifford, furent envoyés ensemble à Harrow, où ils se lièrent d'une amitié qui dura toute la vie. Il y avait entre eux une différence d'âge de deux ans. Quant à Caroline Saint Jules, on la voit faire partie plus tard du cercle familial de la grande maison de Piccadilly, et son nom est souvent cité dans la correspondance intime de la famille.

Arrivons à la lettre de Christin, écrite lors de l'arrivée en Russie du sixième duc de Devonshire (2), dont il avait autrefois beaucoup connu la mère, du temps où Devonshire-House était ouvert à tous les étrangers de distinction qui passaient par Londres. A ce propos, Christin décrit à sa correspondante, la princesse Tourkestanow, le charme et la beauté de la duchesse Georgina, et, tout de suite, il aborde le point délicat de sa situation conjugale. Forcée par ses parents, raconte-t-il, d'épouser le duc de Devonshire qu'elle n'aimait point, elle consentit à tenir sa maison, mais refusa de devenir sa femme. « C'était le plus froid et le plus triste

(1) Encore une étrangeté : pourquoi lady Élisabeth appela-t-elle son fils illégitime Augustus, lui donnant le même nom qu'à son fils légitime Augustus Foster?

(2) Le marquis de Hartington, devenu duc de Devonshire à la mort de son père, survenue en 1811.

des mortels en société, mais on assure que c'était aussi le plus ardent des hommes en amour. Ne pouvant vaincre le caprice de sa femme, il prit chez lui une amie, lady Élisabeth Foster... » Ici Christin se trompe. Les témoignages du temps prouvent que c'est l'amitié de la duchesse Georgina qui fit entrer sa future rivale à Devonshire-House. « La duchesse le savait, ajoute Christin, et le trouvait fort bon. Elle était la meilleure amie de lady Élisabeth et l'on n'allait point dans la maison de Piccadilly sans rencontrer les deux amies. »

Tout cela pourrait s'expliquer à la rigueur s'il n'y avait pas eu, en 1782, rapprochement entre les deux époux, à la suite de quoi la duchesse avait donné naissance (1783) à sa première fille Georgina (qui devait ensuite épouser lord Morpeth) et en 1785, à sa seconde fille Harriet (plus tard lady Granville), ce qui causa un grand désappointement à la famille Cavendish, privée d'un héritier mâle.

Christin raconte à sa correspondante l'histoire de ce rapprochement. La duchesse avait été saisie par la passion du jeu ; en outre, elle donnait sans compter. Bref ses dettes atteignaient cent mille livres sterling, deux millions et demi de francs. Poursuivie par ses créanciers, et n'osant pas s'adresser au duc, elle recourut à sa mère et à son frère, les suppliant de lui venir en aide. Ceux-ci ne parvenant à réunir que la moitié de la somme, il fallut bien faire appel au mari. Lady Spencer s'en chargea : « Le duc, très flegmatiquement, demanda à quoi se montait la somme totale. — A cent mille livres, lui dit-on. — C'est beaucoup, reprit-il, mais je veux la payer seul à condition de devenir enfin le mari de ma femme !... » On se hâta d'en écrire à la duchesse, qui, pendant cette négociation, était allée faire un tour à Spa pour éviter la colère du duc... Le duc fort galant voulut être le porteur de la lettre, il paya tout, parut à Spa chez sa femme, lui remit d'une main la quittance de ses dettes et de l'autre les lettres de sa famille. Vous dire si ce fut avec répugnance ou bonne grâce qu'elle accéda au traité, c'est ce que je ne pourrais faire. » On était en 1782.

Christin prétend tenir ces détails de la duchesse elle-même, de sa mère, lady Spencer, de sa sœur, lady Bessborough. Il raconte ensuite que la duchesse retomba bientôt dans les mêmes rigueurs et dans les mêmes embarras d'argent, car, malgré ses promesses, la passion du pharaon l'avait ressaisie et il fallut recourir au duc une fois encore,

et aux mêmes conditions. Après quoi le fils si ardemment souhaité par les Cavendish vint au monde au mois de mai 1790 à Paris. « Voyez à quoi a tenu l'existence du jeune duc, ajoute Christin, il ne se doute peut-être pas qu'il est le fils d'un pharaon ! »

Ici finissent les révélations de Christin. Sur plusieurs points la mémoire lui fait défaut. Ainsi il ignore la naissance d'Harriet, seconde fille de la duchesse (1785). Il ignore aussi que lorsque Georgina Spencer eut contracté de nouvelles dettes, ce n'est plus à sa famille, mais à lady Élisabety Foster qu'elle a recours, pour amadouer le duc et l'amener à composition (1).

En 1786, un an après la naissance de leur seconde fille, de sérieux dissentiments éclatèrent, disent les lettres et les mémoires du temps, entre le duc et la duchesse de Devonshire. Leurs rapports étaient excessivement tendus, et Sheridan dut intervenir pour rétablir l'accord entre eux. Comme cette date coïncide avec celle de la naissance de Caroline Saint Jules, la fille de lady Élisabeth Foster, on pourrait supposer que ce fait entra pour quelque chose dans la querelle conjugale et qu'une découverte, au sujet de la naissance de cette enfant, en fut la cause. L'hypothèse paraît logique, mais n'est pas exacte, car les rapports entre les deux amies ne furent jamais plus intimes. En cette année 1786, M. Foster mourut, et Élisabeth put revoir ses enfants que la duchesse invita cordialement à Devonshire-House. Aucun nuage, on le voit, n'avait obscurci l'horizon de leur amitié. Il faut donc chercher ailleurs. Et c'est très probablement au fait que la duchesse, manquant à sa parole, continuait à fréquenter les tables du pharaon, qu'on doit attribuer la mauvaise humeur du duc à son égard.

« Nous allons à Hardwicke, écrivait alors Georgina à une amie, et Bess et moi espérons être seules avec lui pour le persuader de se décider à commencer (2)... Jusque-là, je le confesse, je n'aurai pas de paix. » De son côté, dans une lettre à son fils Augustus Foster, lady Élisabeth raconte qu'elle est nerveuse et troublée à propos des arrangements à prendre pour payer les dettes de la duchesse. « Rien n'est

(1) Du reste, avant la publication des lettres de lady Bessborough en 1916, rien n'avait confirmé positivement les affirmations de Christin.

(2) C'est-à-dire à commencer le règlement de ses dettes.

plus angélique que la conduite du duc de Devonshire, et les conversations que j'ai eues avec lui à ce sujet, quoiqu'elles m'aient rendue un moment très nerveuse, me rendent plus heureuse maintenant et ont, pour ainsi dire, augmenté mon attachement et mon admiration pour lui. »

Dès lors, que penser? Les uns ont conclu à la tolérance, ainsi M. Paul Lacroix, se fondant à la fois sur la lettre de Christin, et sur celles de Mlle de Coigny, qu'il publiait, écrit : « Lady Élisabeth Foster fut en même temps la maîtresse du duc de Devonshire et la plus fidèle amie de la femme de son amant, sans que cette situation équivoque ait jamais altéré leur affection mutuelle. Elles vivaient côte à côte, dans la même maison, comme deux inséparables. La célèbre et belle duchesse de Devonshire, loin d'être jalouse de sa rivale, lui savait gré de la délivrer ainsi de ses devoirs de femme mariée. Rien ne troublait donc la bonne intelligence des trois intéressés dans cette étrange association. » Et il ajoute, d'après les lettres de la marquise de Coigny, que le monde aristocratique de Londres s'était accoutumé à tolérer ce qu'il y avait d'immoral dans cette situation et que l'on ne plaignait ni ne blâmait la duchesse Georgina de « l'autoriser et de l'approuver ».

Ces derniers mots choquent les plus élémentaires notions de délicatesse morale, puisqu'il y avait partage, et que la naissance de l'héritier légitime de Devonshire, en 1790, suivit de deux ans seulement celle d'Auguste Clifford. On voudrait croire que l'âme noble et généreuse de Georgina Spencer poussa l'ingénuité jusqu'à l'aveuglement. Encore est-il impossible d'admettre que le cercle de Devonshire-House, non suspect de candeur, n'ait pas flairé la réalité de la situation. Sans doute est-ce par égard pour la duchesse qu'une atmosphère de mystère entoura de son vivant la liaison du duc et d'Élisabeth.

Quant à la famille Spencer, mue sans doute par le même sentiment, elle couvrit la situation ambiguë, en ne semblant pas la soupçonner! Toutefois, les lettres de lady Bessborough et celles de lady Sarah Lyttleton, récemment publiées, montrent que la chose leur était connue et combien lady Spencer en avait souffert pour sa fille. C'est un nouvel argument en faveur de la thèse de l'aveuglement. D'autre part quand Georgina Spencer se retrouva dans de cruels embarras d'argent, comment admettre qu'elle ait eu recours à son

amie pour engager le duc à payer ses dettes? Aurait-ce été possible, si elle avait tout su?

Après la naissance de son fils Hartington, né à Paris, le 21 mai 1790, la duchesse de Devonshire parut plus heureuse, plus sereine... Sa *nursery* l'occupa beaucoup ; elle nourrit son fils elle-même et, dans tous les détails de l'éducation de ses enfants, elle suivit les préceptes d'*Emile*. Un ravissant portrait de Reynolds nous la montre à cette heure de sa vie avec son fils dans ses bras, le lutinant avec amour. L'expression de son visage est douce, badine et tendre. C'est une créature exquise de corps et d'âme... Le bruit courut, à sa naissance, que le nouveau-né était le fils de Fox ou du prince de Galles (1). Ces calomnies s'évaporèrent en fumée. Hartington était, physiquement et de caractère, un véritable Cavendish.

A peine fut-il né qu'elle se retira du monde et se consacra à sa famille et à un cercle restreint d'amis (2). » Jamais cependant elle n'avait été aussi attrayante. La joie rayonnait sur son visage, ses yeux, son sourire. Malgré ses dettes de jeu, malgré l'ombre que lady Élisabeth jetait sur l'honneur de Devonshire-House, le prestige de la bonne duchesse continuait à s'exercer sur les cœurs de tous ceux qui rencontraient son regard.

En ce qui concerne lady Élisabeth, l'énigme est plus facile à suivre. C'est l'histoire éternelle : une parente ou une amie jeune, belle, pauvre est introduite dans l'intimité d'un ménage, elle séduit le mari ou est séduite par lui, et essaye de conserver en même temps la confiance de la femme. Ce qui toutefois rend à Devonshire-House la situation plus grave, c'est que ce ne sont pas seulement les circonstances qui ont réuni les deux femmes. Elles n'étaient pas parentes ; l'une n'était pas subordonnée à l'autre : c'est uniquement à un élan du cœur, à un enthousiasme d'amitié qu'Élisabeth Foster dut son entrée dans le ménage du duc. Il ne semble pas qu'elle en ait conçu le moindre scrupule.

(1) Un autre faux bruit courut également, c'est-à-dire que la duchesse ayant eu une troisième fille et lady Élisabeth étant accouchée en même temps d'un garçon, une substitution avait eu lieu, pour assurer au duché de Devonshire un héritier.

(2) Plus tard, elle retourna dans le monde pour y conduire ses nièces et ses filles.

Intelligente et rusée, elle ne fut pas longue à voir que l'entente ne régnait pas entre les deux époux. Le duc devint amoureux d'elle, Élisabeth lui rendit son amour ; l'époque n'était pas aux préjugés. D'ailleurs, elle était née Hervey ; les lois établies pour les autres ne la regardaient pas ; sa propre approbation lui suffisait. Mais comment n'eut-elle pas la dignité de s'éloigner de la maison, même en ne renonçant pas à son amour?

Voulut-elle partir, fut-elle retenue par la duchesse qui ne pouvait consentir à se séparer d'une amie si parfaite? On l'ignore. Resta-t-elle par lâcheté, par amour du luxe et de la considération? Quitter Devonshire-House, où elle régnait de moitié avec la maîtresse de maison et vivait dans le monde le plus élégant de Londres, pour retomber dans la situation médiocre d'une femme séparée de son mari, sans fortune, sans enfants, sans domicile, c'était un sacrifice au-dessus des forces d'une personnalité comme la sienne. Elle ne l'accomplit pas et resta vingt-deux ans à Devonshire-House du vivant de la duchesse Georgina, en jouant le rôle de l'amie la plus dévouée. L'était-elle en réalité? Avec ces natures complexes, sait-on jamais où finit le mensonge et commence la vérité?

Tant que lady Georgina vécut, lady Bessborough observa un rigoureux silence sur les mystères du ménage de sa sœur et la personnalité de sa rivale. Mais, quand le duc épousa lady Élisabeth Foster, elle ne dissimula plus sa pensée, en conservant, toutefois, un esprit de justice et de clémence vis-à-vis de la coupable. « J'aime réellement Bess, et je crois qu'elle a beaucoup plus de bonnes et généreuses qualités qu'on ne lui en attribue, mais je pense qu'elle manque absolument de jugement ; je commence aussi à voir qu'elle a plus de calcul et de puissance de concentration pour satisfaire ses désirs que je ne l'avais cru autrefois... »

Lady Bessborough avait un grand cœur sincère, et la duplicité devait lui être odieuse. Son indulgence, qui n'est pas de l'aveuglement, prouve assez que lady Élisabeth possédait des qualités qui la mettaient au-dessus des intrigantes vulgaires, des femmes dont les passions ambitieuses ont étouffé le cœur, obscurcissant en elles toutes notions de beauté morale.

Du reste, en lisant les lettres d'Élisabeth, celles surtout qu'elle adresse à son fils Augustus Foster, on croit entendre

parler une femme de haute valeur, ayant une conception très élevée de la vie et de ses devoirs. Elle moralise volontiers... « Tout comprendre, c'est tout pardonner », disait Mme de Staël. La duchesse Georgina, dans son indulgente charité, avait adopté cette devise, lady Élisabeth aussi, mais c'est elle-même qu'elle comprenait la première, pour se pardonner tout.

En parlant à son fils des passions qu'il faut apprendre à contrôler, elle a des paroles nobles et fortes, et lui cite avec complaisance la phrase où William Lamb déclarant que s'il ressentait une passion naissante pour la femme de l'un de ses amis, il s'enfuirait au bout du monde pour éviter le danger... Le fait d'avoir péché soi-même n'empêche certes pas d'admirer ceux qui ont résisté à la tentation ni de donner de bons conseils aux autres : mais on aimerait à découvrir parfois sous la plume de lady Élisabeth quelques-uns de ces humbles retours sur elle-même qui se retrouvent si fréquemment dans les lettres de lady Bessborough, simplement parce qu'elle se rappelle d'avoir aimé Granville. Bess ne semble se souvenir de rien. Les mensonges qu'elle dut prononcer et vivre durant les épisodes de son existence mouvementée, et les humiliations qui en furent les conséquences inévitables, ne semblent pas l'avoir courbée ; elle a plus de fierté et de désinvolture que jamais.

Et toujours, jusqu'à la fin de la vie de la duchesse Georgina, leurs rapports se resserrent, deviennent plus intimes, plus confiants. Nous verrons le désespoir qu'Élisabeth manifesta à sa mort. Était-ce le devoir de l'hypocrisie qu'elle accomplissait jusqu'au bout, ou pleura-t-elle vraiment « l'angélique et céleste créature », comme elle l'appela toujours, qui lui avait ouvert si généreusement ses bras, sa maison et son cœur?

V

Après la perte des colonies anglaises d'Amérique et la mort sur l'échafaud de la famille royale de France, une ère de tristesse et de trouble commença pour l'Angleterre, bien qu'apparemment la vie y conservât ses formes extérieures habituelles. Une ombre s'était étendue sur la nation. Des pressentiments agitaient tous les cœurs. Tout le monde con-

naît le mot de Talleyrand sur la douceur de vivre au dix-huitième siècle. Édouard Burke écrivait de son côté, en 1797 : « Si je vis encore longtemps, je verrai la fin de tout ce qui vaut la peine de vivre en ce monde. »

Cependant la santé de la duchesse Georgina s'était sérieusement altérée : la situation politique, les embarras d'argent où elle retombait toujours, l'excitation continuelle où elle vivait depuis tant d'années, sa sensibilité qui lui faisait sentir ardemment toutes choses, avaient peu à peu affaibli son corps et diminué ses forces. Elle était cependant toujours d'une compagnie charmante. Les lettres de ses filles et les souvenirs de ses contemporains en témoignent. Chateaubriand écrit dans ses *Mémoires d'outre-tombe* que dans la société anglaise de l'époque, la plus remarquable personne était la duchesse de Devonshire. « Entre quarante-cinq et cinquante ans, disait-il, elle était encore à la mode, quoiqu'elle eût perdu un œil ; elle dissimulait cet accident sous une boucle de cheveux... » La première fois que Mme Récamier apparut à l'Opéra de Londres, ce fut en sa compagnie.

Lady Harriet Cavendish, la seconde fille de la duchesse déclarait qu'elle ne se sentait pas digne de lui appartenir. Elle l'aime, l'admire, non seulement comme la plus indulgente des mères, mais comme supérieure à tous les êtres humains qu'elle a connus... Durant une absence, elle lui écrit : « Quand je pense au bonheur de revoir votre cher sourire, je suis presque folle de joie... » Et ce n'était pas du lyrisme. Il n'y eut jamais d'être plus droit, plus sincère que lady Harriet, surnommée la *Perle*, et qui, plus tard, devait épouser lord Granville. Lady Élisabeth, de son côté, disait : « Sa société a un attrait que je n'ai jamais trouvé en aucune autre. » Malgré l'âge, la lumière intérieure qui brillait en elle lui assurait un incontestable prestige sur la société de Londres.

Au milieu de sa vie dissipée, la duchesse de Devonshire avait toujours cultivé les lettres. Elle écrivit un roman, *le Sylphe*, qui fut attribué à miss Burney. Mais les vers lui réussissaient encore plus facilement que la prose. Elle publia ses poèmes sous le voile de l'anonyme. L'un d'eux, *le Passage du Saint-Gothard*, écrit en 1793, était dédié à ses enfants, et fut édité avec luxe. On en parla beaucoup. L'abbé Delille en fit une traduction française. Des traductions allemandes et italiennes parurent ensuite. En 1806, lady Élisabeth, en sou-

venir de l'amie dont elle avait pris la place, en publia une somptueuse édition. La duchesse de Devonshire écrivit aussi une série de pièces de moindre envergure et des odes sur les grands événements publics. On a prétendu qu'elle était le véritable auteur de la tragédie de *Wernor*, publiée après sa mort par lord Byron. C'était une tradition de famille chez les Devonshire. La duchesse aurait communiqué son manuscrit au poète de *Childe-Harold*. Celui-ci, le retrouvant plus tard dans ses papiers, — au moment où il avait besoin d'argent pour la Grèce et faisait flèche de tout bois, — l'aurait publié sans scrupule sous son propre nom.

Au début de 1806, le 23 janvier, le grand Pitt mourait à l'âge de quarante-sept ans. Ce fut un deuil général pour l'Angleterre. Avec de courts intervalles, il avait été ministre pendant vingt-quatre ans et son nom était attaché à tous les événements de la fin et du commencement de deux siècles. Depuis la mort de Nelson et les dernières victoires napoléoniennes, sa santé était beaucoup altérée. Le *regard d'Austerlitz*, comme disait Wilberforce, ne quittait plus ses yeux ; il agonisa quelques jours et mourut. Ce grand esprit n'était plus. Fox devait le suivre quelques mois après.

La mort de la duchesse de Devonshire se place entre celle des deux plus grands orateurs de l'Angleterre. Depuis assez longtemps, sa santé s'était affaiblie ; soudain elle s'alita ; on crut d'abord à une simple indisposition, mais son état s'aggrava d'une façon inattendue..

Dans les derniers temps de sa vie, elle s'était trouvée de nouveau dans de grands embarras d'argent. Son mari avait refusé de lui venir en aide davantage. Durant les premiers temps de sa maladie, le duc opposa qu'elle en exagérait la gravité pour l'attendrir, mais quand son état empira, il lui fit dire « qu'elle ne devait s'alarmer de rien, qu'il pourvoirait à tout, qu'elle pensât seulement à guérir... » L'assurance arrivait trop tard : Georgina Spencer mourut le 30 mars 1816. Elle évitait ainsi le grand chagrin que lui aurait causé la mort de Fox, qui la suivit de très près dans la tombe. L'Angleterre perdait dans la même année ses deux plus grands orateurs et sa personnalité féminine la plus radieuse. Le duc se montra très affecté de la perte de sa femme. C'était le rayon de soleil de Devonshire-House qui s'éteignait.

Dora Melegari.

André Gide et Dostoïevsky

Depuis de longues années, M. André Gide a fait de Dostoïevsky son étude. Il a publié, en 1908, un essai sur la correspondance du grand écrivain russe, et quelque temps avant la guerre, il préparait pour les *Cahiers* de Charles Péguy une *Vie de Dostoïevsky*. Il nous livre aujourd'hui son dossier et le texte des conférences qu'il tira, l'an dernier, de sa liasse de notes. Aucune figure n'a pareillement obsédé André Gide et, dans la mesure où il sait que l'auteur des *Frères Karamazov* exerce sur maints jeunes gens « une domination indiscrète », il cherche à s'en saisir pour étendre encore son influence, faire reconnaître son intonation concertée à travers les voix déconcertantes du puissant romancier.

Et d'abord, pourquoi Dostoïevsky? Sans doute pour y découvrir un enseignement conforme à son secret, pour lire plus avant dans son cœur, y retrouver ce qui s'apparente à ses propres pensées. Car Gide ne sait rien tenter qui lui soit inutile et nul n'est moins gratuit en ses démarches ; jamais il n'arrive à *se dépasser*. En fait, il est peu d'œuvre aussi dépourvue d'étonnement et d'accueil que celle de cet écrivain qui a cherché « son miel » dans toutes les littératures du monde. Sans doute a-t-il su, à force de soins, tirer de sa monotone indigence un subtil parti, d'artificieuses réussites, mais il n'aboutit qu'à une incessante évaluation de lui-même. D'où l'ennui, l'indicible morosité qui s'en dégage, quelque

délectation qu'on puisse prendre aux savantes flatteries de son art. Si avide qu'il se montre d'aller au-devant de toutes les rencontres, de profiter de toutes les influences, rien ne lui a donné un surplus qui le vivifiât.

Quoi de plus significatif que le mystérieux attrait exercé sur Gide par les œuvres puissantes où le génie créateur semble vivre dans une atmosphère de multiplication, d'exagération et de débordement. Et si l'on cherche la raison qui, chez Gide, a conduit l'écrivain à la rencontre de Dostoïevsky, devant que l'homme ne l'inclinât vers ses propres secrets, c'est, à coup sûr, parce que les livres du grand Russe sont « les plus pantelants de vie qu'il connaisse », qu'il y goûte le plaisir d'être au milieu d'événements, au milieu d'hommes à qui il arrive quelque chose, lui à qui il n'arrive rien. Gide, romancier, ou s'efforçant à l'être, a d'abord été ébloui par la force, le pullulement de ces « colossales figures », encore qu'il n'ait su retenir que les plus bizarres et les plus perverses d'entre elles. Une œuvre où vit tout un peuple de personnages et qui n'est composé que d'actions, voilà ce que cet esprit critique, chétif, indigent de nature et sans générosité créatrice, voudrait réaliser. Ce qui le fascine chez un Daniel de Foë, un Dickens, un Fielding, comme chez un Dostoïevsky, il semble que ce soit cette sorte de « stupidité » qui ne fait qu'un avec leur pouvoir créateur, cette intimité aveugle où ils vivent avec leurs imaginations. Il aime ces œuvres longues, jusque pour leurs longueurs ; il les aime à ce point qu'il a tenté de les égaler et nous eûmes *les Caves du Vatican*, ce roman d'aventures qui a tourné en « sotie ».

Cet avatar de Gide mérite qu'on s'y arrête, d'autant qu'il offre dans l'ordre de la création, l'exemple d'un échec comparable à celui que sa critique éprouve devant l'humanité de Dostoïevsky. Ici comme là, il est pareillement entravé par lui-même. Reste que déjà conquis à l'œuvre du grand Russe, comme à celle de ces romanciers anglais dont il envie l'abondance, André Gide se fit un jour, du roman « une idée si touffue que ses dernières œuvres (et notamment *la Porte étroite)* lui parurent trop simples, trop unilinéaires pour y satisfaire ». Et ses confidents ajoutaient : « On peut mesurer à cette modestie l'étendue de son ambition et l'importance de sa promesse. » Désormais, disait-on, Gide allait toucher des objets, animer des êtres différents de lui, les peindre « avec leurs passions et leurs cœurs séparés », bref représenter

des choses humaines. Et cela ne présageait point seulement le renouvellement de son esthétique, mais aussi de sa conception du monde. Gide devrait accueillir tout le réel, recevoir du dehors, ne plus s'enfermer dans le mépris de tout ce qui n'était pas lui-même, briser les cadres de l'autobiographie volontaire ou factice. Et Jacques Rivière, théoricien empressé des tentatives gidiennes, annonçait l'œuvre future en ces termes : « Il faut s'y résigner : le roman que nous attendons n'aura pas cette belle composition rectiligne, cet harmonieux enchaînement, cette simplicité du récit qui ont été jusqu'ici les vertus du roman français. N'avons-nous pas déjà une provision suffisante de ces œuvres sveltes et claires, aux pages étroites et hautaines comme celles d'un livre de prières?... Il n'est pas vrai, ou tout au moins il n'est plus vrai, qu'un roman puisse être à la fois court et bon. Pour être bon, il faut qu'il soit abondant, car c'est son abondance qui fait sa réalité... Le livre que nous souhaitons de pouvoir bientôt ouvrir contiendra tout un peuple de personnages qui vivront tout seuls enfin et qui n'auront pour se présenter à nous que leurs noms propres... Il nous faut, concluait Rivière, enfin un roman gros comme *Monte-Cristo*, imprimé sur mauvais papier. » Et Gide, quelques mois plus tard, publiait les deux tomes des *Caves du Vatican*, imprimés, il est vrai, sur du « papier à chandelle », mal composé, sans doute, mais non pas par multiplication, débordement de sève, mais par impuissance d'inventer des événements, de les organiser, de créer des personnages vivants d'une vie propre et distincte.

L'excellence d'une œuvre se manifeste en ce qu'elle réalise pleinement sa définition. M. Gide avait voulu écrire un roman d'aventures, raconter une histoire, représenter des actions où tous les éléments travaillent, où tous les personnages jouent pour leur compte et selon leur individualité ; cela exige de l'artiste qu'il soit possédé, hanté par ces événements et ces personnages, et qu'il les jette dans la vie pour s'en délivrer, tant leur étrangeté lui est devenue insupportable. Dans *les Caves du Vatican*, nous ne trouvons qu'un froid calcul et qui aboutit à un grand effort inutile.

Gide avait, d'abord et volontairement, choisi une aventure aussi extraordinaire que possible : une bande d'escrocs, pour exploiter la crédulité du monde catholique, répand le bruit que le pape a été enlevé du Saint-Siège par l'opération

du Quirinal allié de la Loge : ainsi la chrétienté se trouve dépossédée de son chef spirituel. Afin de délivrer le pape, enfermé dans les caves du Vatican, ces aventuriers feignent d'organiser une croisade secrète et volent l'argent des fidèles. Telle était l'étrange fable élue par M. Gide : peu importe les sottes dérisions qu'il en a tirées contre le catholicisme. Mais si l'on cherche les ressources qu'il a demandées à une telle fable pour organiser les événements, la conduite du drame, bref pour imprimer son mouvement à l'œuvre elle-même, on s'étonne de la trouver toute accessoire, sans lien avec les épisodes qui l'entourent, presque sans action sur la conduite des personnages. Des éléments divers qui s'ajoutent, mais que rien n'attire ni n'absorbe, voilà ce roman d'aventures où *il n'arrive rien;* pas d'œuvre plus immobile. Aussi bien, M. Gide n'a-t-il pu achever son livre, car les événements et les personnages ne le conduisaient nulle part.

Impuissance significative, échec d'un art qui méconnaît les conditions mêmes de toute création. Si M. Gide, en effet, ne s'est point tiré des aventures qu'il avait construites avec une minutieuse application, c'est qu'il n'avait commencé par *s'en tirer* lui-même. Leur bouillonnement en lui n'était pas si impérieux qu'il lui fallût les chasser de son être ; mais pouvait-il rendre au monde, à la réalité ce qu'il n'en a jamais reçu? André Gide ne peut concevoir d'autre personnage que le sien et n'aboutit qu'à confesser ses propres émotions. Rien n'arrive jusqu'à lui. Tant de romans, empruntés à toutes les littératures du monde, lus, traduits, disséqués, pour un si piètre résultat ! Et c'est ainsi que de la foule des personnages de Dostoïevsky il n'avait su retenir que les traits du seul Raskolnikoff, mais détournés vers ses propres traits, réduits à ceux de Lafcadio, créature gidienne, née comme son Ménalque, sur les confins de lui-même.

Une telle faillite nous rend sensible le sentiment qui pousse Gide vers des créateurs de la génialité d'un Dostoïevsky. Ce sentiment, cette réaction immédiate, profonde, c'est d'abord une sorte d'*envie*, — envie d'une nature critique à l'endroit de ce qu'elle n'est pas, désir de se poser en égale en s'efforçant à la forme, aux proportions, à l'abondance, à la multiplicité de l'œuvre qu'elle est impuissante à réaliser ; puis, consciente et humiliée de sa défaite, trop

perspicace pour ne pas sentir bientôt ses limites, elle ramène l'œuvre inaccessible à sa propre mesure, elle la dépouille de son activité vivante, pour la démonter, l'immobiliser, la réduire à des idées, à *ses idées*, aux problèmes d'ordre psychologique et moral qui lui sont familiers, aux « questions » sur lesquelles son intelligence a prise. « Les idées de Dostoïevsky, ce sont elles qui m'importent », dit-il et il ajoute non sans quelque ironie : « d'autant que ces idées, je les fais *miennes*. »

* * *

D'autres rechercheront si Gide n'a pas ainsi déformé l'idée morale et métaphysique, la conception de la vie dont la fiction de Dostoïevsky est empreinte. Mais, dussions-nous risquer de l'avoir trop compris, nous ne nous attacherons qu'à l'interprétation qu'il en donne pour l'attirer à lui, s'y appuyer, s'exprimer lui-même, formuler ce qui lui tient à cœur ; et cela sans sollicitation indiscrète puisque aussi bien André Gide, dès l'abord, nous déclare à plusieurs reprises : « Dostoïevsky ne m'est qu'un prétexte pour exprimer mes propres pensées... Comme les abeilles dont parle Montaigne, j'ai cherché dans son œuvre de préférence ce qui convenait à mon miel... Si ressemblant que soit un portrait, il tient toujours du peintre et presque autant que du modèle. »

Et le fait est que, si j'excepte les *Nourritures terrestres*, il n'est pas un de ses livres où Gide se soit davantage livré, spécifié, découvert — et cela sans ménagement, presque sans feinte. Il semble qu'il ait été pressé de se justifier, de légitimer jusqu'en ses dernières conséquences esthétiques, morales, métaphysiques même, le caractère *démoniaque* de son œuvre, répondant à l'imputation qui lui en avait été faite et non pas pour l'éluder, la contredire, mais pour la renforcer, s'en prévaloir, comme si c'était sa mission de vivre parmi les choses terribles, d'être celui qui est sous toutes ces choses, de se définir tel et d'y découvrir une nouvelle loi. Maints passages où sa pensée nous restait mystérieuse et close, encore protégée d'ironie, se précisent d'un sens dont on demeure, dès l'abord, effrayé.

C'est, en effet, une sorte d'effroi qui prend le lecteur devant ce Dostoïevsky d'André Gide, — et j'entends le lecteur qui ne cherche pas tant à savoir ce que peut être Dostoïevsky que le dessein de celui qui l'a pris pour modèle, — effroi

de ce qu'il avoue sur lui-même, par le choix des personnages et des propos qui donnent prise à ses pensées ; effroi du sens de ces pensées qui ne tendent à rien de moins qu'à renverser tous nos codes de vie ; effroi de ce climat de néant, découvert comme le mystère dernier et satanique, où, retranché dans le silence d'un refus intégral, dont il fait une jouissance suprême, André Gide nous convie à étreindre Dieu, et à consommer, dès ici-bas, notre bonheur. Car il y a tout cela, dans ce livre où, à la suite de William Blake, Gide s'attache à lire la Bible, les livres saints, « dans leur sens infernal et diabolique », et le « christianisme » de Dostoïevsky ne lui est encore qu'un prétexte à une traduction démoniaque de l'Évangile, « celle-là même qu'y découvrira le monde s'il se conduit bien ». Ce que Gide y esquisse, comme en une sorte de prélude où il se couvre, pour en composer son concert, des voix de Nietzsche, de Dostoïevsky, de Browning et de Blake, c'est la nouvelle loi, « la nouvelle table de valeurs » qu'il désire proposer au monde — non pas au monde d'aujourd'hui, le nôtre, mais à cette postérité qu'il se prépare, par ce don singulier qu'il lui fait de lui-même, et qui, grâce à lui, pourra vivre, un jour, des affreuses « vérités » qu'il libère.

Gide, en effet, secrètement se range dans la lignée de ces « vrais nourrisseurs, seuls dignes de la haine des hommes et des dieux, qui peuvent se passer du public, l'ignorer, tout au moins, l'attendre ». « *Ceux qui me comprendront*, dit-il, *ne sont pas encore nés.* » A vingt endroits, il affirme qu'il n'écrit que « pour les générations à venir », que cela même qu'il a à dire ne peut être tout livré, que le mot de l'énigme ne sera donné que plus tard. Le réformateur qu'il veut être se dérobe sous l'artiste et « l'œuvre d'art est d'abord une flatterie ». Mais qui donc M. Gide veut-il flatter ; quelle société mentale, intérieure, à défaut d'une société réelle, veut-il griser, exalter de son vin? Sur quoi, sur qui sa flatterie veut-elle prendre, car « il est bon pour l'artiste, dit-il, de savoir à qui il s'adresse »?

Si, pour Gide, en effet, l'art doit demeurer « gratuit », se désintéresser des « conséquences », il entend bien qu'il peut avoir « les retentissements les plus prolongés, les plus intéressants pour tous, les plus graves » : et l'œuvre d'art, à ses yeux, est « comme un fruit, et d'où doit sortir le futur ». Mais s'il n'écrit pas pour les conséquences, — car incliner

pour elles sa pensée, c'est, d'après lui, « le grand péché contre l'Esprit », celui qui ne sera jamais pardonné, — si, en un mot, l'artiste ne se reconnaît point de motivation extérieure, sociale, s'il est tout gratuit, il n'est pourtant pas *immotivé* ; il pressent et entrevoit même à quelle sorte d'apostolat il est prédestiné par la nature de son esprit, de son être et, en son fond, il ne tend à rien d'autre. C'est pour atteindre un tel secret qu'il se cherche des filiations, des parentés, des ressemblances, toute une antériorité spirituelle qui le justifiera. Et ceux-là mêmes à qui Gide s'adresse, — et qu'il appelle les *vrais*, parce que « rien ne les retient, ni le respect d'autrui, ni la crainte, ni la pitié, ni la pudeur, ni la haine », — ceux qu'il admire, qu'il aime, qu'il trouve « grands », c'est un Nietzsche, un Dostoïevsky, les plus timides des penseurs, je veux dire les plus *épouvantés*. Car Chestov a raison, quand il dit de ces hommes qu'ils appellent le lecteur en témoignage : ce qu'ils veulent, c'est que certains leur accordent le droit de penser comme ils l'entendent, le droit d'espérer, le droit d'exister, contre ceux qui brutalement leur déclarent : « Vous êtes des fous, des êtres immoraux, condamnés, perdus » ; et ils vont en appel, avec l'espoir que ce verdict sera revisé. Ils se cherchent l'absolution en se cherchant des complices.

Ainsi de Gide. Son immoralisme, c'est sa prédication, chose de surface, bonne pour les disciples, « les singes, les valets » ; mais sous l'ironie dont il la recouvre, on discerne la parole profonde, cette parole qui est une question et non pas une réponse, et cette question, c'est : « Y a-t-il des hommes tels que moi? Vous qui vous sentez pareils à moi, dites-moi par votre ressemblance que l'on peut être ce que je suis » ; alors que l'artiste, le « flatteur » secrètement murmure : « Rendez-moi grâce d'exprimer ce que vous êtes et que sans moi, vous n'eussiez jamais avoué » — et que le « réformateur » enfin, pensant en lui-même à cette postérité qu'il se veut, songe avec orgueil : « Grâce à ce mal qui fut en moi et dont j'ai fait, en mon œuvre, présent pour *m'en sauver*, mes idées vivront désormais dans le monde ; d'autres pourront librement les avoir, les vivre, sans être malades, sans souffrir de la même anomalie... »

Un homme, un homme effrayé de ce que sa nature morbide lui découvre et qui, par là même, éprouve la nécessité de reculer les limites de la psychologie normale et de la

morale reçue ; puis, un artiste, grâce auquel l'homme peut vivre, se décharger de l'obsession de sa psycholâtrie, n'en être pas empoisonné, connaître un autre objet que soi, créer, c'est-à-dire trouver tout ensemble un alibi, un remède, un exercice et une sorte de règle ; un réformateur enfin, un apôtre et proprement le fondateur d'une religion nouvelle, qui s'invente pour l'avenir une justification métaphysique, et, en face des codes établis, par delà les règles, les principes de morale ou de logique qu'il a transgressés, nous découvre comment il a cru trouver Dieu, comment il a atteint la béatitude en consentant à la possession, à l'abandon total de soi, par l'exaltation de la sensation, par l'inhibition de la pensée : et c'est là, pour cet hérétique, le sens de l'Évangile.

Telles sont les trois « postulations » d'André Gide, les trois couches, les trois régions de cette personnalité : tel est aussi le triple sens que chacune de ses phrases décèle à l'esprit attentif, la triple transposition tour à tour psychologique ou morale, esthétique, mystique, qu'il donne à cette phrase de l'Évangile, inlassablement citée : « *Celui qui veut sauver sa vie la perdra; mais celui qui veut la perdre la rendra vraiment vivante...* ».

Celui qui *veut sauver sa vie*, c'est d'abord, pour Gide, celui qui accepte une règle, une morale, une logique, qu'il n'a pas faite et qui, du même coup, consent à se contrefaire, à agir non pas d'après la dictée de son être, mais d'après un ordre arbitraire et factice, d'après une règle extérieure à lui, applicable à tous, si différents fussent-ils de lui-même. Celui qui consent à *perdre sa vie*, au contraire, c'est l'individu qui ne renonce rien, qui vit d'après ce qu'il a en soi de plus neuf, de plus particulier, qui veut le monde et lui-même tel qu'il est, qui rend sa vie vraiment vivante dans la mesure où ses émotions s'ouvrent à lui « comme une religion ». C'est le premier temps de la réforme « gidienne », réforme tout ensemble psychologique et morale : *psychologique* en ce qu'elle appelle à l'être toutes ces passions étranges, innommées, anormales, qui sont dans l'homme, et que la psychologie classique lui semble négliger à ce point qu'il l'accuse de les méconnaître ; *morale*, en ce qu'elle fait précisément consister la moralité à vivre d'après sa propre règle, celle-là même que dictent à l'homme ses désirs, à n'en rien négliger, — de sorte que jamais Gide ne s'apparaît si moral

qu'en décidant de ne pas l'être, c'est-à-dire « de ne plus l'être qu'à sa façon » ; car ce puritain met l'acharnement de la morale dans les œuvres qui la contrarient le plus exactement.

La justification de sa concupiscence, Gide la trouve dans l'esthétique et dans une esthétique *classique*, — et c'est le second temps de sa réforme, le plus ironique, le plus « hypocrite », celui où il se dissimule le mieux, où il satisfait son goût du clandestin, du mensonge, son besoin de *se cacher;* c'est aussi le second sens qu'il donne au précepte évangélique, pris cette fois dans une acception d'apparence orthodoxe et intellectualiste. Alors que l'homme, pour sauver sa vie, doit la perdre, céder à l'émotion, à la sensation, à l'instinct, ne rien incliner de lui-même selon un ordre préétabli, l'artiste, au contraire, doit réduire à composition tous ces éléments individuels, bizarres, singuliers, n'avoir pour eux aucune complaisance, négliger leur particularité, s' « écarter de la vie », pour les amener à l'ordre, à la normale, à la banalité ; et voilà ce que M. Gide appelle *classicisme.* C'est pour avoir opéré cette intégration des plus troubles émotions individuelles dans une forme en quelque sorte désindividualisée, que M. Gide nous déclare : « Je me considère aujourd'hui comme le meilleur représentant du classicisme. » Mais ce terme, Gide en limite la signification à l'ordre esthétique ; il refuse la conception humaine qu'il recouvre, et il nie que les qualités classiques soient comme le reflet intelligible des vertus que nous cherchons dans l'homme (1). L'art classique, mais non point l'*homme* classique. Contre cet homme-là, contre la conception tout ensemble latine, catholique et française d'où il est né, l'œuvre de Gide, nous le verrons est en secrète révolte. Toute l'intelligence, ordonnatrice, hiérarchisée, différenciée, est *esthétiquement* utilisée par Gide pour donner droit de cité aux puissances réfractaires ; non point pour se les soumettre, les subordonner, les réduire, mais pour les formuler, les définir, revêtir l'émotif, l'innommé, d'une sorte de « plasma intelligible ». Ainsi la psychologie, la morale même apparaissent à Gide comme « une dépendance de l'esthétique » : elles lui fournissent ses éléments, la matière qu'il prétend ordonner. Dans le même temps que Gide s'attache à ruiner

(1) Plus exactement, Gide n'admet les valeurs morales que dans l'ordre esthétique.

la notion de l'homme classique et de l'Homme-Dieu qui en est proprement l'objet et la loi, et tandis qu'il ne songe qu'à rompre nos perspectives, à pervertir nos valeurs, il se sert de ces valeurs mêmes, de la perfection, de la mesure, qu'en art elles réalisent, pour perpétrer contre notre culture un secret attentat. Et c'est ici qu'est la grande subversion de la critique gidienne ; car, en cela, tous les livres de Gide — si j'excepte les *Nourritures terrestres* — sont des livres de *critique*, de dissociation. Mais bien peu savent discerner ce caractère essentiellement *ironique* de l'œuvre d'un écrivain qui se cache dans la lumière (« la clarté m'est une plus spécieuse ceinture ») pour que sa profanation soit davantage à l'abri des curiosités vulgaires.

N'oublions pas qu'à ses yeux, le « grand homme », celui qui opère ces transmutations de valeur, qui confère à nos plus bas désirs leur « haute dignité de crime », est « un grand coupable », un « vrai criminel » et il n'entend pas le disculper ; mais il cherche à l'individu une protection qui ne le fasse pas, dès l'abord, tout livré, et c'est pour avoir voulu s'en passer que les romantiques lui semblent des « saboteurs ». Pour Gide, le classicisme est précisément ce bouclier : « Le triomphe du classicisme, dit-il, est le triomphe de l'individualisme », — ce qui signifie qu'il est tout ensemble l'exaltation de l'individu, de toutes ses puissances et le renoncement à l'individualité, sa soumission aux fins qui sont le propre de l'art. Notre langue, notre génie, notre canon classique de la beauté, cet art qui sait ne pas tout dire, sa modestie, sa pudeur, ses qualités morales, il entend bien ne pas s'en passer, mais il ne les exalte que pour détruire la conception de la vie, de la raison, de la sagesse, de la grandeur d'âme, de la sainteté, dont ils sont l'émanation sensible.

C'est, en quelque sorte, à maintenir l'unité de la personne humaine, en lui apprenant à connaître un objet extérieur, à l'aider, la soutenir dans son effort permanent contre les forces obscures qui la divisent, et tendent à la dissocier que s'applique l'idéal classique et chrétien. Il n'ignore point, comme M. Gide l'en accuse, ces mouvements troubles de notre être, mais il veut nous en sauver, en nous donnant les moyens de les diriger, de les réduire. Gide, au contraire, ne se propose que de les produire, de les protéger ; il s'agit pour lui de se convaincre que la perversité humaine n'est que l'état naturel et nécessaire d'un fond mobile et sensible.

Est-ce à dire qu'il ne veuille pas, lui aussi, *s'en sauver?* Mais ce n'est pas à la morale établie qu'il demande son précepte, c'est à l'*art*, à un art intellectualiste qui fait croître les passions en dignité, dans la mesure même où il se les subordonne et les transcende. Pour Gide, c'est l'artiste qui rend à l'homme sa vie possible, c'est proprement l'acte artistique qui est la délivrance et le salut : « Je n'aï jamais rien su renoncer, dit-il, et protégeant en moi à la fois le meilleur et le pire, c'est en écartelé que j'ai vécu. Mais comment expliquer que cette cohabitation en moi des extrêmes n'amenât point tant d'inquiétude et de souffrance qu'une intensification pathétique du sentiment de l'existence, de la vie. Les tendances les plus opposées n'ont jamais réussi à faire de moi un être tourmenté, mais perplexe ; car le tourment accompagne un état dont on souhaite de sortir, et je ne souhaitais point d'échapper à ce qui mettait en vigueur toutes les virtualités de mon être ; cet état de dialogue qui, pour tant d'autres, est à peu près intolérable, devenait pour moi nécessaire. C'est aussi bien parce que pour ces autres, il ne peut que nuire à l'action, tandis que pour moi, loin d'aboutir à la stérilité, il m'invitait au contraire à l'*œuvre d'art* et précédait immédiatement la création, aboutissant à l'équilibre, à l'harmonie. » L'art est ici conçu comme une sorte de vautour se nourrissant des entrailles de l'homme ; et l'artiste, nouveau Prométhée, trouve son affreuse joie dans ce qui le ronge et dévore sa vie. L'homme de désir, sacrifié sur l'autel de l'art pour répondre à son interrogation angoissée : « Que peut un homme? », telle fut longtemps la religion de Gide, cette idolâtrie esthétique où se reconnaissaient ses disciples.

Mais Gide veut désormais aller plus avant, se délester de tout le poids de son passé, se délivrer de toute logique et de celle-là même qui lui faisait *nommer* les puissances qui dialoguent à l'intérieur de son être, pour atteindre la Béatitude :

Table rase, dit-il, j'ai tout balayé. C'en est fait ! Je me dresse nu sur la terre vierge, devant le ciel à repeupler... Ah ! j'ai vécu trop prudemment jusqu'à ce jour. Il faut être sans lois pour découvrir la loi nouvelle. O délivrance ! O liberté ! Jusqu'où mon désir peut s'étendre là j'irai... Je ne trouve pas précisément de défenses et de prohibitions dans la lettre de l'Évangile. Mais il s'agit de contempler

Dieu du regard le plus clair possible et j'éprouve que chaque objet de cette terre que je convoite se fait opaque, par cela même que je le convoite et que, dans cet instant que je le convoite, le monde entier perd sa transparence ou que mon regard perd sa clarté, de sorte que Dieu cesse d'être sensible à mon âme et qu'abandonnant le Créateur pour la créature, mon âme cesse de vivre dans l'éternité et perd possession du royaume de Dieu.

Ces fragments des *Nouvelles nourritures terrestres*, prématurément livrés et dont le sens nous restait mystérieux, s'éclairent à son commentaire de Dostoïevsky et nous découvrent sa volonté de réformateur religieux, la troisième et dernière paraphrase qu'il fait de la parole évangélique : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra... » Et c'est ici que se consomme son hérésie, qu'on discerne le dernier mot de sa révolte, révolte essentiellement religieuse, car le dernier cri de ce nietzschéen « écœuré du Dieu réduit à une règle, à un principe moral ou logique », c'est encore : « Il faut chercher Dieu. » Et comme Nietzsche, c'est vers l'Orient qu'il se tourne, vers le pays du nirvana, vers le Dieu de Manès et des soufis persans.

Le dialogue nécessaire à l'artiste, ce combat qui se livre dans le cœur de l'homme, lui apparaît désormais comme « la lutte du Diable et de Dieu » ; son œuvre comme « l'anneau du mariage du Ciel et de l'Enfer », le présent qu'il fait de sa souffrance en consentant ce douloureux hymen, et peut-être comme un moyen de parvenir à la félicité, mais en allant par delà, jusqu'à cet immense monde de délices où l'individu se défait dans le sentiment confus de la vie universelle, qui est proprement la « participation immédiate à la vie éternelle, à cet état de joie promis par le Christ *dès maintenant* à ses véritables disciples. » Nous aurons à revenir là-dessus, à montrer ce que Gide entend par la participation du démon à l'œuvre d'art, par la dépréciation évangélique de l'intelligence. Mais, d'ores et déjà, nous pouvons voir qu'il se sert de l'Évangile contre l'Évangile, comme il se sert de notre génie classique contre ce génie même. Sans doute, en cela, se croit-il plus français qu'un « nationaliste français », plus chrétien qu'un fidèle de l'Église romaine ; et nous verrons avec quel secret mépris il parle de l'honneur français, de notre logique latine, de nos codes méditerranéens, de Rome et du catholicisme. C'est qu'il s'agit ici de l'entre-

prise la plus captieuse de l'hérésie protestante, nietzschéenne, pour nous désoccidentaliser, nous décatholiciser.

Ce que veut atteindre Gide, non pas en s'y attaquant de face, mais de biais et comme en l'épousant, c'est « la grande foi, la grande doctrine, la grande école d'énergie qui a fait l'Europe ce qu'elle est, qui fait que nous sommes des Européens et non pas des Asiatiques, des Chinois ou des Hindous ». Il se sert « du dessin français », de l'ordre latin, de la lettre de l'Écriture contre l'esprit qu'ils manifestent ; il invertit toutes les valeurs et, dans le même temps qu'il feint de les défendre, il ne cherche que la divergence, le détour, l'écart qui en détruit l'équilibre. Psychologie, morale, éthique, tout est atteint, perverti. Tout est ramené à la confusion, au « vivant désordre », goûté comme la suprême félicité, comme l'entrée même dans le royaume de Dieu, cette « joie éparse » qui baigne la « terre désasservie ».

Cette introduction nous a semblé utile pour entendre le commentaire que Gide nous offre de Dostoïevsky. Nous tenons désormais les trois clés qui nous permettront de transcrire en clair ce qu'il a de confus, de mal lié, de discerner les préoccupations autour de quoi il rôde, les motifs qui le font, sans cesse, revenir aux mêmes points, à des points fixes comme une hantise. Rien, en effet, de moins composé, de moins équilibré que ce livre où Gide a rassemblé ses entretiens sur Dostoïevsky ; mais l'inspiration est comme préservée par ce désordre que plus d'artifice eût sans doute fait disparaître : elle a quelque chose de fiévreux, d'obsédé et par endroits de visionnaire qui, dès l'abord, contraste avec cet esprit si fuyant ; ses silences eux-mêmes ont une brusquerie maladroite. Pour la connaissance de Gide, c'est tout gagné ; rien de plus révélateur qu'un tel colloque.

HENRI MASSIS.

(A suivre.)

L'histoire qu'on ne sait plus

Émile Combes et le Combisme[1]

III

Le 10 juin 1904, M. Millerand interpelle sur les retraites ouvrières. Il reproche au président du conseil de ne penser qu'à l'anticléricalisme et de n'avoir pas de politique sociale. Sa politique laïque elle-même n'est que fumée et tromperie. Le gouvernement est aussi impuissant à administrer qu'à réaliser.

Combes, qui est arrivé au Palais-Bourbon avec son visage contracté des jours de bataille, escalade les degrés de la tribune. Il donne tout de suite à sa réponse le tour le plus agressif. En phrases saccadées, volontairement violentes, il prend l'offensive : « La faute du gouvernement est d'avoir trop duré... Il devait être un cabinet de transition... M. Millerand me reproche d'être hanté, obsédé par les congrégations. Oui, je m'occupe avec ardeur de supprimer les congrégations, mais en même temps, je laisse à d'autres le soin de les poursuivre devant les tribunaux... Si je les supprime, c'est uniquement dans l'intérêt de la République et je ne songe pas à m'enrichir de leurs dépouilles. »

Il y a de la stupéfaction dans l'auditoire qui ne s'attendait pas à voir ce sourd frapper aussi fort. « Et le million

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 octobre 1923.

des Chartreux? » lui crie quelqu'un. — « Ce mot, se hâte-t-il de répliquer, me rappelle un des sacrifices les plus douloureux de ma vie. J'ai dû faire à un intérêt supérieur le sacrifice de *la preuve certaine* que la légende du million des Chartreux constituait pour moi et les miens une odieuse calomnie. »

Cette « preuve certaine », l'enquête, qui fut séance tenante ordonnée par la Chambre, démontra qu'elle était soit le produit de son imagination, soit un simple calcul politique. Mais n'anticipons pas et tenons-nous-en aux faits.

Combes est encore à la tribune. Il poursuit :

Je m'expliquerai en deux mots, sans manquer à mon devoir de chef de gouvernement, et je dirai que le témoignage en question établissait que, trois mois avant qu'on m'accusât d'avoir demandé un million pour épargner la congrégation des Chartreux, on était venu me proposer deux millions si je déposais un projet de loi qui leur fût favorable. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle indignation j'ai refusé.

J'ai rendu compte de cette démarche au conseil des ministres. Le conseil des ministres m'a approuvé d'avoir fait à l'intérêt supérieur politique le sacrifice du témoignage dont je parle. C'est pour cela que j'ai gardé le silence. M. Millerand le sait...

Au commencement du mois de décembre 1902... le secrétaire général du ministère de l'Intérieur me fit connaître qu'il avait reçu la visite d'une personne, laquelle était chargée de m'offrir, au cas où je proposerais un projet de loi favorable aux Chartreux, la somme de deux millions. Le secrétaire général lui avait déconseillé vivement de passer la porte de mon cabinet parce qu'elle aurait à craindre de passer ensuite par la fenêtre.

La Chambre, émue par cette révélation, décidait, à mains levées, la nomination d'une commission d'enquête, composée de trente-trois membres, chargée « de faire toute la lumière sur la tentative de corruption faite auprès de M. le président du conseil ». Cette commission se mettait aussitôt à l'ouvrage, elle entendait un grand nombre de témoins. Et voici ce qu'elle découvrait :

Dans la seconde quinzaine de décembre 1922, M. Michel Lagrave, directeur au ministère du Commerce et commissaire général à l'Exposition de Saint-Louis, se rendait chez Edgar Combes et lui faisait part d'une conversation qu'il avait eue vers le 15 décembre, avec un industriel nommé Chabert. A en croire ce dernier, il ne pouvait être question

de voir dans cette conversation l'ébauche, même imparfaite, d'une tentative de corruption. Il s'agissait d'un simple propos, intercalé dans une conversation ayant un tout autre objet. C'était un propos en l'air. Chabert avait dit quelque chose dans ce goût : « Les Chartreux agiraient avec adresse s'ils donnaient deux millions à une œuvre philanthropique, afin de s'attirer la faveur du gouvernement. Moi j'ai bien donné cent mille francs à Mascuraud sans demander de reçu. »

M. Michel Lagrave déposa comme suit : « Sans que, évidemment, M. Chabert ait exprimé devant moi des faits très précis, *je crus comprendre* que M. Chabert pouvait obtenir deux millions des Chartreux... J'eus la pensée qu'il était de mon devoir de porter ce renseignement à la connaissance du gouvernement. » Il informa de ce qui s'était passé son ancien chef, M. Millerand qui déposa en ces termes : « M. Lagrave, en me rapportant ce propos auquel il ne paraissait pas attacher une grande importance, me dit toutefois qu'il croyait de son devoir d'en faire part à M. Edgar Combes avec lequel... il était lié par des relations de camaraderie. » Trouillot, le chef actuel de M. Lagrave, n'a jamais vu, dans l'acte de son subordonné, « que le fait d'un fonctionnaire obligé par un devoir de conscience, de faire connaître au gouvernement une information qu'il a recueillie ». Quant au procureur général Bulot, il ne lui est pas apparu « du tout qu'il y ait eu la moindre tentative de corruption ».

Lorsque M. Lagrave se présenta dans le cabinet d'Edgar Combes, celui-ci fut-il indigné? En aucune façon. Il accueillit la communication de son ami par un sourire et ils se séparèrent en se promettant de déjeuner prochainement ensemble. Devant la commission, la confrontation du visiteur et du visité fut orageuse. M. Lagrave alla jusqu'à traiter son contradicteur de menteur.

Cette affaire serait tombée dans l'oubli le plus profond si, quelques mois plus tard, la famille Combes n'avait songé à demander à M. Lagrave un témoignage de moralité contre M. Besson, directeur du *Petit Dauphinois*, qui accusait Edgar Combes d'avoir essayé de soutirer des Chartreux un million en échange duquel il se serait fait fort d'obtenir qu'ils fussent autorisés. Il était évident que si on révélait à la justice que le fils Combes avait déjà refusé une offre de deux millions, du coup tomberait l'accusation d'en avoir

sollicité un. Mais M. Lagrave ne se souciait pas de mettre en cause M. Chabert, dont les propos étaient loin d'avoir la précision qu'Edgar Combes et lui-même leur attribuaient. Il avait donc, en échange d'une déposition de complaisance, exigé et obtenu que le nom de son interlocuteur ne fût pas prononcé.

Voilà donc à quoi se réduisait la « preuve certaine » dont, le 10 juin 1904, le président du conseil avait cru devoir faire état devant la Chambre en vue de détourner l'orage que M. Millerand venait de déchaîner. C'était, dans toute sa beauté, une de ces diversions dont il reprochait tant l'emploi à ses adversaires politiques.

Mais sur l'affaire Chabert-Lagrave s'était greffée une affaire Millerand. Combes, qui n'était pas fâché de compromettre ce redoutable adversaire, laissa entendre que c'était sur les instances de l'ancien ministre du Commerce que le nom de Chabert avait été tu. Il alla plus loin : il chargea la magistrature de découvrir un fait, un document dont il pût faire état contre l'ancien membre du cabinet Waldeck. Une saisie fut pratiquée au domicile de M. Chabert. On s'empara de deux lettres où il était question de lui. Et voici un extrait du rapport que le procureur de la République Cottignies adressa au procureur général Bulot, sur la demande du garde des sceaux :

« En résumé, les perquisitions n'ont produit que cette seule preuve que MM. Chabert, Bonnet, Laurans, Lagrave et Millerand étaient en relations à propos de grandes affaires industrielles, que M. Millerand a connues soit comme avocat, soit comme ministre du Commerce. » « Rien, dans le contexte même de la lettre visée, assure M. Maurice Colin dans son rapport rédigé au nom de la commission d'enquête, ne justifiait une semblable conclusion. » Mais tout, dans cette intervention de la justice, avait été irrégulier et le procureur général, interrogé par la commission, avait dû invoquer « le fait du prince », c'est-à-dire avouer l'intervention abusive du gouvernement. M. Millerand monta, le 1er juillet, à la tribune de la Chambre, pour accuser le ministre de la Justice d'avoir commis, « sans paraître même s'en apercevoir, sous des formes légales, le plus scandaleux des abus de pouvoir ». Il ajouta qu'il ne rendait pas responsable de cette « infamie » son auteur apparent, et il termina par cette phrase cinglante : « N'est-il pas évident que, sous un régime

où la justice est devenue l'instrument docile du pouvoir, il n'y a plus de sécurité pour personne? » Le président du conseil crut devoir jeter du lest. Il reconnut que le procureur de la République avait eu « une phrase aussi maladroite que malheureuse ». La majorité s'en contenta.

Il restait à donner une conclusion parlementaire à l'enquête sur l'affaire de corruption. La Chambre écarta les conclusions de la commission qui contenaient un léger blâme contre Combes. Elle leur préféra, par 333 voix contre 154, un ordre du jour présenté par le blocard Simonet. En voici le texte : « La Chambre, considérant qu'il résulte de l'enquête que l'honneur du président du conseil et du gouvernement demeure au-dessus de toute suspicion, flétrit les calomnies anonymes... » Mais le rapport Colin et le discours Millerand subsistent. L'histoire dira qui a mérité la flétrissure.

L'opposition essaya d'obtenir quelques éclaircissements sur l'étrange comité Mascuraud où l'on ne demande ni ne donne jamais, de l'aveu de son président, le moindre reçu. « Il s'agit de savoir, demanda Aynard, ce qu'est ce personnage original qui tient une admirable comptabilité de ses banquets et de ses allées et venues, et qui ne tient aucune comptabilité de l'argent. » Il ne reçut naturellement aucune réponse ; mais un publiciste radical nommé Bonnet, très au courant de la cuisine électorale dans les départements, écrivait vers cette époque dans *l'Auvergnat de Paris :*

> Il fallait de l'argent pour combattre la presse et les candidats soutenus par les fonds de la congrégation. Le comité en a trouvé. Un service vaut d'être reconnu ; la réciprocité des gracieusetés s'impose entre gens bien nés.

C'était l'aveu explicite du trafic des décorations et autres faveurs gouvernementales. On s'explique pourquoi M. Mascuraud s'abstenait de tenir la moindre comptabilité.

Pour n'avoir plus à revenir sur l'affaire des Chartreux, disons tout de suite quelles démarches furent faites en réalité auprès de ces religieux, et ce qu'il advint de M. Michel Lagrave. Il résulte de deux lettres écrites par le père prieur Michel qu'un personnage, se disant d'accord avec un autre, s'était rendu auprès de lui pour lui proposer le marché suivant : l'autorisation serait accordée contre versement immédiat de 300 000 francs (pour acheter le vote d'une partie

de la Chambre, afin d' « arroser notre meute », disait l'intermédiaire) et versement de deux millions après le vote de l'autorisation. Le prieur repoussa avec indignation cet essai de chantage. L'X... mystérieux qui serait allé proposer ce marché aux Chartreux serait, d'après les bruits qui coururent à l'époque, un journaliste mort aujourd'hui, très lié, malgré les divergences d'opinions politiques, avec Edgar Combes dont il avait été le condisciple.

Le 3 décembre 1904, le nom de M. Michel Lagrave fut prononcé à la Chambre au cours de la discussion du budget du commerce. Quelqu'un demanda s'il était vrai qu'il eût été révoqué. « Il ne l'a pas été, rectifia Trouillot. Il a été relevé de sa fonction de commissaire général à Saint-Louis avant expiration. Sa situation, après les incidents que l'on sait, n'était pas restée intacte ; il n'avait plus l'autorité suffisante. » Astier — un radical dissident — tira la morale de l'histoire en ces termes : « Il est frappé, parce qu'il s'est trouvé en opposition avec Combes dans l'affaire des Chartreux devant la commission d'enquête. »

*
* *

Le président du conseil fait volontiers ses « coups » en temps de vacances. Lorsque le Parlement rentre, en octobre 1904, il se trouve en présence d'un fait accompli : l'ambassade auprès du Saint-Siège est supprimée. Au mois de mai précédent, le président du conseil et le ministre des Affaires étrangères avaient expliqué à la Chambre qu'il ne pouvait être question de la suppression de l'ambassade aussi longtemps que le Parlement ne se serait pas prononcé par un vote formel sur la dénonciation du Concordat. Tant que ce contrat subsisterait, il serait nécessaire d'entretenir à Rome un fondé de pouvoirs pour l'expédition des affaires. Ils s'étaient donc bornés au rappel de l'ambassadeur.

A la réflexion, le président du conseil a jugé que ce scrupule de légalité était excessif et qu'il ne courait aucun risque à « s'asseoir », comme disait Pelletan, sur les prérogatives du Parlement.

Mais il fallait un prétexte pour donner à la rupture, exigée par les loges et par Jaurès, le semblant de justification dont avaient besoin les députés vis-à-vis de leurs électeurs. Les affaires Le Nordez et Geay le fournirent. Le pape venait

précisément d'inviter l'évêque de Laval à résigner ses fonctions et celui de Dijon à suspendre les ordinations jusqu'à nouvel ordre. En outre, tous les deux avaient été mandés à Rome sous peine de suspension. Emile Combes et Delcassé estimèrent que l'assentiment du gouvernement français n'ayant été ni demandé ni obtenu pour instruire contre ces prélats, il y avait violation du pacte concordataire. Sans autre forme de procès, ils mirent fin « à des relations officielles qui, par la volonté du Saint-Siège, se trouvaient être sans objet ».

C'était donc le pape, à les en croire, qui avait violé le Concordat et qui était responsable de la rupture. La dernière étape était franchie. Il ne restait plus qu'à voter le projet préparé par M. Briand. Toutefois, celui-ci dira plus tard que cette procédure n'avait pas eu son assentiment et qu'il aurait préféré que la dénonciation eût été précédée de conversations avec le Vatican et faite d'accord avec lui.

Au cours du grand débat qui s'institue le 21 octobre au Palais-Bourbon, Émile Combes a le cynisme de déclarer : « J'ai défendu le Concordat jusqu'à la fin contre Rome. » C'est peut-être Rome qui a commencé? Deschanel prononce un grand discours : « Ce sont, affirme-t-il, des lois de colère où l'on trouve comme un écho de nos guerres religieuses, comme une tentative de représailles contre la révocation de l'Édit de Nantes et contre le procès d'hier. »

La réponse de Combes aux interpellateurs est un véritable monument : « Deux fois bravé dans l'usage le plus régulier de ses droits les plus légitimes, explique-t-il sans souci de la vérité la plus élémentaire, le gouvernement ne pouvait hésiter. Il mit le Vatican en demeure de retirer purement et simplement, dans les vingt-quatre heures, les lettres écrites aux évêques de Laval et de Dijon sous peine d'une rupture immédiate de ses relations diplomatiques avec la France. N'ayant pas obtenu satisfaction dans le délai indiqué, il mit à exécution son ultimatum en rappelant de Rome ce qui restait de l'ambassade. » L'orateur reproche à « la papauté d'en user maintenant avec la France comme avec un pays conquis » ; puis il se lance dans ce que l'abbé Gayraud, en une interruption, appelle « des âneries théologiques ». Il reproche au pape de se mettre au-dessus des synodes et des conciles, et il soutient qu'aucune entente n'est possible avec

Rome depuis la proclamation de l'infaillibilité. Et péremptoirement il déclare : « On ne négocie pas avec un pouvoir ainsi constitué. » Il oublie qu'hier encore il était concordataire et que la proclamation de l'infaillibilité remonte à l'année 1870. Sa conclusion est la suivante : « Ira à Canossa qui voudra. C'est un voyage que ni mon âge ni mes goûts ne me permettent d'entreprendre. »

C'est Ribot qui lui réplique. Il le qualifie de « théologien égaré dans la politique ». Le président du conseil, piqué au vif, se fâche et traite son contradicteur d'insolent. Ribot, en présence d'une agression que Brisson, remonté au fauteuil présidentiel après la démission de Léon Bourgeois, se garde de blâmer, descend de la tribune. L'émotion est intense. Combes, à qui ses confidents ont murmuré à l'oreille quelques paroles de modération, va s'entretenir avec le président et celui-ci apprend à la Chambre que le chef du gouvernement retire absolument ce qu'il a dit. Ribot reparaît à la tribune.

Il commence par faire son *mea culpa*. Ses amis et lui ont eu la faiblesse, au mois de mai, de s'associer au vote qui a approuvé le rappel de notre ambassadeur. Ce rappel, résultat d'une « indiscrétion voulue », a aujourd'hui les conséquences escomptées par les auteurs de la « machination ». Il considère, avec Paul Deschanel, que l'État français ne peut pas se résigner « à la suppression totale et définitive de nos rapports avec la papauté », et que la France ne peut pas abandonner sa clientèle catholique. Le président du conseil reproche aux évêques leur hostilité contre la République. Mais le directeur des cultes Dumay lui a donné un démenti formel lorsqu'il a dit : « *Mes* évêques valent mieux que les préfets. »

Et Ribot continue : « Il y a eu des incrédules qui ont été ministres ; cela s'est produit même avant l'époque actuelle ; mais des incrédules qui avaient ce vernis de politesse de l'ancien régime pour la religion, qui ne cherchaient pas à l'humilier, qui allaient à l'église pour assister à une cérémonie funèbre, quand le pape mourait par exemple... » Cette allusion discrète au refus ostentatoire des dirigeants du régime d'assister au service funèbre célébré à Notre-Dame à la mort de Léon XIII est souligné par des sourires. L'orateur constate que la précipitation avec laquelle le gouvernement a agi prouve qu'il voulait la séparation des Églises et de l'État. « C'était une nouvelle politique qui avait pris

naissance il y avait quelques jours à peine, et il vous fallait comme prétexte une rupture publique avec Rome. Vous porterez devant le pays et devant l'histoire la responsabilité des conséquences de votre conduite... Vous êtes sur le chemin d'une aventure. » Bienvenu-Martin, qu'un portefeuille récompensera bientôt de son zèle officieux, dépose un ordre du jour de confiance qui recueille 318 voix contre 230.

Quelques jours après ce débat, le bruit courait que Combes rencontrait des résistances au conseil des ministres, que certains de ses collègues, notamment Rouvier, s'opposaient au dépôt du projet sur la séparation des Églises et de l'État dont la rédaction était achevée et que le président Loubet lui-même hésitait à le revêtir de sa signature présidentielle. On ajoutait qu'il avait informé de cet état de choses ses amis de la Chambre et qu'il était résolu à porter le conflit à la tribune, si les résistances persistaient. Rabier s'était empressé de rédiger une demande d'interpellation et de la déposer. Le 10 novembre, coup de théâtre : Combes déposait inopinément le projet de séparation aux acclamations de ses fidèles. L'opposition dans le sein du cabinet avait donc mis bas les armes. Rabier s'empressait de retirer son interpellation.

Le 24 novembre, la Chambre discute le budget des cultes. Allard en propose la suppression. Combes déclare qu'il laisse l'assemblée libre de repousser les crédits. Il tirera de ce vote les conséquences qu'il comporte. L'amendement Allard n'est repoussé que par 232 voix contre 225. Le cabinet tombera avant que son projet soit voté. Ses successeurs le reprendront.

*
* *

Les derniers jours du ministère furent marqués par de lamentables discussions. La révélation, portée à la tribune par Guyot de Villeneuve, des fiches du Grand-Orient, acheva de déconsidérer les hommes au pouvoir. Ce fut d'abord la démission du général André après le retentissant incident des gifles de Syveton, puis la retraite collective du gouvernement tout entier, au grand soulagement de l'opinion publique. Les deux séances du 28 octobre et du 4 novembre 1904 comptent parmi les plus bruyantes dont le régime parlementaire ait donné le spectacle. En voici sinon

le récit complet, du moins la physionomie aussi exacte que possible.

Le lieutenant-colonel Rousset ouvre le feu, le 28 octobre, en parlant de la délation qui sévit aux écoles de Saint-Cyr et de Saint-Maixent. Simple hors-d'œuvre au regard du plat de résistance que Guyot de Villeneuve apporte bientôt sous les espèces d'un formidable dossier qu'il étale à la tribune. Il prévient ses auditeurs que les documents écrasants qu'il apporte émanent de « sources sûres » dont personne ne pourra contester l'authenticité. Et, très crâne, sans se laisser émouvoir par l'attitude tout de suite hostile de la gauche, il entreprend sa lecture, qui sera bientôt hachée d'interruptions passionnées.

Il ne peut être question ici de reproduire tout ce qui, à cette époque, fut soit publié par les journaux, soit lu à la tribune des papiers dérobés rue Cadet. L'analyse des débats parlementaires en apprendra assez à ceux qui ne connaissent « l'affaire des fiches » que par ouï-dire.

Les papiers avaient été négociés par un employé du Grand-Orient nommé Bidegain qui agit soit par vengeance, soit par remords de la besogne à laquelle il participait. Le grand maître de la franc-maçonnerie était alors M. Lafferre, député de l'Hérault et ancien professeur de collège, et le secrétaire général Vadécard.

La première interruption qui ponctue la lecture de Guyot de Villeneuve est de M. Violette qui crie : « Très bien ! » L'interpellateur cite le nom du capitaine Mollin, officier d'ordonnance du général André, qui a été l'agent de liaison entre la rue Saint-Dominique et la rue Cadet, et que son chef va être contraint de désavouer. Un radical obscur nommé Albert Le Roy se dresse pour le couvrir : « C'est un parfait honnête homme. » Marcel Sembat croit devoir poser cette question maladroite : « Qu'est ce qui établit l'authenticité de cette correspondance? »

« Nous sommes donc, constate Guyot de Villeneuve, en présence d'une organisation faite de concert entre le ministre de la Guerre et le Grand-Orient pour obtenir les délations... Ce sont les fiches de l'armée française... » A l'extrême gauche on rectifie : « Non, des renseignements. » L'interpellateur donne lecture des lettres échangées entre le capitaine Mollin et Vadécard.

Combes, André, les autres ministres restent silencieux à

leur banc. Syveton crie à André : « Vous ne répondez rien, monsieur le ministre de la Guerre? » André esquisse un geste vague, puis se décide à prononcer ces paroles : « J'ignore absolument l'existence de ces lettres. Il serait de bonne foi qu'elles me soient communiquées. » « Mais je les lis, » riposte Guyot de Villeneuve.

« Qu'est-ce qui prouve qu'elles ne sont pas apocryphes? » hasarde un membre de la gauche. J.-L. Breton, qui a jadis refusé de lever son chapeau devant le drapeau, ajoute : « Comment avez-vous ces lettres? » François Fournier s'écrie : « Si ces documents sont authentiques, ils ont été volés. »

Cette séance ressemble assez à celle du temps du Panama où Jules Delahaye lutta contre une assemblée résolue à couvrir sa voix sous les clameurs. Cette tactique, l'extrême gauche essaie de la renouveler contre Guyot de Villeneuve. Mais l'interpellateur tient bon, et il est soutenu par ses amis. « Il faut, déclare-t-il, que le pays soit éclairé sur ce vaste brigandage. » — « Brigandage que vous avez exercé pendant cinquante ans », crie Chenavaz. « Cela ne le justifie pas », rétorque Mirman. Et Guyot de Villeneuve poursuit sans se laisser démonter : « Il faut que toutes les consciences soient éclairées sur les bassesses de certains procédés qui sont d'abord répugnants et ensuite dangereux pour le pays, parce qu'ils compromettent un des éléments les plus nécessaires de notre défense nationale : le corps des officiers de l'armée. »

Le président du conseil a fini par se rendre compte que la situation devenait inquiétante pour lui. Il se décide à intervenir. Il parle à sa place. Il est question, dans ses explications, d'une circulaire qu'il a adressée à tous ses collègues pour leur demander de se renseigner, afin de n'admettre dans les fonctions publiques que des hommes dévoués à nos institutions. Il se félicite d'avoir pu, grâce aux instructions qu'il a données, commencer l'épuration. « Rien n'est plus légal et logique que de s'adresser aux préfets. » On lui crie, sur les bancs de l'opposition : « C'est une diversion ! » En effet. On lui parle de fiches provenant du Grand-Orient, et il répond qu'il a demandé des renseignements aux préfets. Mais les préfets eux-mêmes se documentent dans les loges. « Et Vadécard? » crie Charles Benoist. Combes reproche à Guyot de Villeneuve d'avoir établi une confusion entre la conduite personnelle du ministre de la Guerre et les actes ignorés de lui d'un de ses officiers d'ordonnance.

L'interpellateur prend acte de ce commencement d'aveu. Mais le président du conseil poursuit son difficile plaidoyer : « Il ne résulte d'aucun des documents que vous avez lus que le ministre de la Guerre soit responsable. On s'indigne à droite de voir arriver certains renseignements jusqu'au cabinet du ministre de la Guerre. *Je n'approuve pas le procédé*, croyez-le bien, mais je dis qu'à droite, pendant vingt ans au moins, on s'est montré impassible devant une délation bien plus puissante que celle qu'on signale aujourd'hui. Oui, *l'officier d'ordonnance du ministre de la Guerre a eu tort de faire appel à la personne dont il a été si souvent parlé.* Mais vos amis, monsieur Guyot de Villeneuve, ne se sont pas montrés aussi susceptibles quand les portes du ministère de la Guerre étaient toutes grandes ouvertes à la congrégation. »

L'aveu est enveloppé dans une savante diversion, mais enfin il est formel, bien qu'il soit insoutenable de prétendre que le ministre a pu ignorer ce que faisait son officier d'ordonnance et que celui-ci a pu agir sans ordres formels dans une pareille affaire.

« Voulez-vous, je vous prie, dit à son tour le général André, s'adressant à l'interpellateur, me communiquer ces noms? Je vous promets que j'en ferai bon usage. » Et les interruptions de s'entre-croiser : « Dutreil : Vous les aurez au *Journal officiel*. — Simonet (*à Guyot de Villeneuve*) : Videz votre hotte ! — Beauquier : Ce sont des insinuations. — *Gérault-Richard* : Je me demande si la Chambre est transformée en cabinet noir. »

La fiche d'un officier porte ceci : « A assisté à la messe de première communion de son fils. » On crie sur les bancs de l'opposition : « Et Loubet ! et Rouvier ! et Jaurès ! » Comme l'interpellateur dénonce la collusion des préfets avec la franc-maçonnerie : « Ce sont vos préfets ! » crie quelqu'un à M. Barthou. Celui-ci se hâte de saisir l'occasion qui lui est offerte de racheter son précédent discours : « Laissez-moi m'étonner, s'écrie-t-il, qu'il n'y ait pas dans la Chambre un mouvement d'indignation unanime devant les faits abominables qui nous sont dénoncés... Je déplore hautement que, sous prétexte de favoriser l'avancement des officiers républicains, on ait recours à des procédés honteux qui ne peuvent avoir pour résultats que de perdre l'armée et de discréditer la République. » Cette apostrophe achève d'ébranler le centre ministériel.

Mais Guyot de Villeneuve n'abandonne pas le ministre de la Guerre : « Vous avez compromis notre défense nationale, lui dit-il. Vous ne pouvez plus rester sur ces bancs. L'armée est trahie, l'armée n'a plus de chef, l'armée en appelle au Parlement ! » C'est sa conclusion et elle est très applaudie.

André lui succède à la tribune. Tout de suite, il se dégage :

Messieurs, je blâme énergiquement les agissements qui viennent d'être déroulés devant vous. J'ai le droit de dire que je n'admets en aucune manière, dans aucune mesure, les procédés *qui semblent résulter* des lectures qui viennent de vous être faites. Mais, pour prendre une résolution ferme, je demande à examiner la publication de tous ces papiers au *Journal officiel*. Il me semble qu'il y en a qui peuvent être considérés comme ayant été rédigés pour les besoins de la cause. Je demande simplement à vérifier. Je ne condamne personne avant de l'avoir entendu. Si je constate que les choses se sont passées comme nous le pensons, je commencerai par prendre les mesures que je jugerai nécessaires.

Gérault-Richard, dont l'esprit est assez lourd, prétend que le vrai délateur, c'est Guyot de Villeneuve. Il affirme sur un ton de défi que ses amis et lui emploieront *tous* les moyens pour « défendre la République ». Et l'ex-capitaine Maujan dépose un ordre du jour de confiance où il est dit : « La Chambre, blâmant, *s'ils sont reconnus exacts*, les procédés *inadmissibles* dénoncés à la tribune, et convaincue que le ministre de la Guerre donnera dans ce cas les sanctions nécessaires... »

M. Paul Doumer intervient alors pour réprouver les « procédés de basse police » dont la preuve vient d'être apportée et pour faire remarquer qu'il n'est pas possible « au ministre de la Guerre de rejeter sur un subordonné une responsabilité qui lui incombe, alors surtout que les actes incriminés durent depuis trois ans. » Mais voici Jaurès, debout dès que le ministère qu'il protège est en danger, et cette fois le péril est extrême. Il débute par une phrase sonore qu'il lance de sa voix de cuivre : « Sera dupe qui voudra, sera complice qui voudra... » On entend bien qu'il n'est lui ni dupe ni complice. Malgré tout, il demeure fidèle à Combes. Les arguments de ceux qui pensent que les procédés de délation affaiblissent l'armée ne sont pas pour le toucher, puisqu'il ne veut pas d'armée et qu'il est pour la suppression des fron-

tières. Il exhorte la majorité à ne se prononcer que lorsqu'elle aura « retrouvé son sang-froid ». Ce qu'on impute à grief au général André, il l'en félicite. Il lui sait gré « de reconstituer dans l'armée l'esprit républicain ». Il répéterait volontiers le mot le Jules Simon qui, sous l'Empire, reprochait à l'armée d'avoir l'esprit militaire.

Mirman constate que parmi ceux qui vont réprouver la délation, il y en a qui ne vont le faire que parce qu'elle vient d'être révélée. L'ordre du jour Maujan, accepté par André n'obtient la priorité que par *quatre voix* de majorité (282 contre 278). Il est ensuite adopté au fond par 278 voix contre 274.

*
* *

On croyait qu'après un vote aussi disputé où la majorité n'avait été péniblement obtenue que grâce aux bulletins des 7 ou 8 ministres députés qui n'avaient pas hésité à s'instituer juges et parties dans leur propre cause, le cabinet n'oserait pas demeurer en fonctions. Il resta à son poste. Cependant il fut convenu qu'on accorderait quelques satisfactions à l'opinion publique et que, pour commencer, on sacrifierait le capitaine Mollin.

Le 3 novembre, Guyot de Villeneuve revenait à la charge. Il demandait à interpeller « sur les suites que le ministre de la Guerre avait données à l'ordre du jour voté par la Chambre », le 28 octobre. Le lendemain, le débat s'engage dès 2 heures de l'après-midi devant une salle tout de suite houleuse. Guyot de Villeneuve rappelle qu'il a révélé des faits « qui ont prouvé l'existence d'une organisation de délation et d'espionnage contre l'armée par le ministre de la Guerre. » Un député radical d'Oran, César Trouin, s'écrie : « Une organisation de sécurité républicaine. »

Le général André a prétendu ne rien savoir. Or l'interpellateur montre une pièce officielle où se trouvent des annotations et un paraphe de la main du ministre. Guyot de Villeneuve cite l'opinion de Waldeck-Rousseau qui, recevant le général Percin, directeur du cabinet d'André, lui a conseillé de refuser catégoriquement de se prêter « à des pratiques aussi extraordinaires, aussi blâmables et aussi inadmissibles » que celles qu'il lui signalait. Waldeck a, en effet, réprouvé, avant de mourir, le système des fiches. Mais on ne peut pas oublier que c'est lui qui avait appelé André

rue Saint-Dominique et que l'ère des fiches avait commencé sous son ministère, à son insu, sans doute. Mais un chef de gouvernement a-t-il le droit d'arguer de son ignorance pour s'excuser de ce qui se passait autour de lui?

La conclusion de l'interpellateur c'est qu'il est impossible que le général André reste plus longtemps à la tête de l'armée. Le ministre de la Guerre répond. Il raconte que lorsque Waldeck lui a confié le portefeuille qu'il détient encore, ils se sont fait part réciproquement des appréhensions que leur causaient les difficultés de la situation, laquelle donnait des insomnies au président du conseil d'alors. L'armée n'était pas sûre. Un travail souterrain se poursuivait pour la dresser contre le pouvoir politique. Pendant l'affaire Dreyfus, on essayait de conduire des régiments à l'Élysée. Le président Loubet était hué à son retour de Versailles, insulté et même frappé aux courses d'Auteuil.

L'ancien ministre de la Guerre, Camille Krantz, intervient à ce dernier trait pour faire remarquer que ce n'est pas l'armée qui a fait l'affaire d'Auteuil. André poursuit. Il mentionne la tentative d'immixtion du général de Négrier dans la politique. En somme, il ressortait de sa conversation avec Waldeck que la situation était alarmante. Le président du conseil lui dit en le reconduisant : « Agissez avec prudence et résolution. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! » André continue, s'efforçant visiblement de justifier, ou tout au moins d'excuser, ce qu'il est contraint de condamner. Il parle, pour essayer de prouver combien l'armée était anti-républicaine, d'un colonel qui aurait fait mettre au fourreau le drapeau tricolore et l'aurait remplacé par un drapeau blanc. Le général Jacquey lui crie qu'il en a menti. Le colonel ainsi mis en cause s'appelle Quinemont. Il n'est nullement hostile à la République et le prétendu drapeau n'était qu'un fanion qui remplaçait un autre fanion envoyé à la réparation. Le radical Chautemps lui-même prend la défense de ce colonel. Il ne s'agit là que d'une pauvre diversion venant après tant d'autres. André n'est pas moins applaudi bruyamment par l'extrême gauche, ce qui fait dire : « Le chef de l'armée est applaudi par les adversaires de l'armée. »

Pour les notes et pour l'avancement des officiers, le ministre prétend qu'il ne peut pas se fier à leurs chefs naturels. Il se plaint de l'inertie du commandement. Il est donc forcé de « s'entourer de tous les moyens susceptibles de l'éclairer ».

Il a trouvé juste « qu'on pût d'abord donner satisfaction aux officiers républicains ». Voici ce qu'il fait enseigner dans les écoles militaires : « Aimer nos institutions républicaines, affirmer dans sa conduite des principes républicains, ce n'est pas faire de la politique. »

Ribot interrompt : « Et être le correspondant du Grand-Orient, est-ce faire de la politique? » Fabien Cesbron pose cette autre question : « Et assister à la première communion de ses enfants, est-ce faire de la politique? » André dédaigne de répondre. Il reprend : « J'ajoute que toute manifestation contraire à la République, dans les actes extérieurs de la vie de l'officier, est opposée à son devoir, car alors il fait de la politique. » Pour atteindre le but qu'il poursuivait, certains renseignements lui étaient nécessaires. Il est « incomplètement renseigné par la voie hiérarchique ». Des renseignements lui ont été fournis par le ministère de l'Intérieur. Des recommandations nombreuses lui sont adressées par des hommes politiques « et il y a fait appel ». Il poursuit ses explications embarrassées :

A mon entrée au ministère, j'ai prié très ouvertement tous les parlementaires républicains qui, par leurs relations directes, pouvaient connaître des officiers, non pas au point de vue militaire, mais qui pouvaient avoir sur ces officiers, connus directement par eux, des renseignements utiles à me faire connaître, je les ai priés de me les fournir... J'ai dit « homme politique ». Il ne s'agit pas seulement de parlementaires.

Le général André passe aux préfets auxquels il a aussi demandé des renseignements. Et puis, c'est le suprême aveu : « J'ai pensé que je pouvais sans inconvénient accepter, quitte à les contrôler, ceux venant *d'associations républicaines*, et les fiches ainsi constituées se sont ajoutées à celles que je viens d'énumérer. Je me suis efforcé, dit encore le ministre, à égalité de titres, de porter mes préférences sur les officiers républicains. » Mais tout de suite voici venir la victime expiatoire :

Le capitaine Mollin était autorisé à demander des renseignements et à en recevoir...

Charles Benoist. — Vous avez dit le contraire l'autre jour.

Le général André. — ...Mais il n'était autorisé à donner à personne des renseignements de la nature de ceux contenus dans les lettres lues à la tribune. Le capitaine Mollin n'a pas soumis ces lettres à ses

chefs. Les affirmations qu'elles contiennent sont inexactes. Je désavoue ces lettres et je blâme ces agissements.

Le capitaine Mollin a manqué ici gravement à son devoir professionnel. Il l'a reconnu. J'ai décidé qu'il quitterait mon cabinet et rejoindrait son régiment. Il m'a remis sa démission.

Indigné, le radical-socialiste Guicysse lui lance cette apostrophe : « Vous vous cachez derrière un subordonné pour essayer de vous dérober à vos responsabilités. » Avant de descendre de la tribune, André prend sous sa protection les officiers qui se sont rendus coupables de délation. « Ce sont d'excellents républicains qui ont souffert pour leurs convictions. » « Je reste à mon poste, conclut-il, pour y défendre la République, pour y défendre et rassurer les officiers républicains et aussi les officiers qui viennent à la République. » L'*Officiel* croit devoir mentionner qu'en revenant au banc du gouvernement, André reçoit des félicitations. Il est vrai que quelques députés du Bloc s'empressent autour de lui, mais, somme toute, en petit nombre. On a l'impression que c'est un homme fini, et c'est à celui qui le remplace à la tribune que vont les applaudissements des politiciens prompts à se tourner vers le soleil levant.

Cet homme n'est autre que Berteaux, financier démagogue à qui la succession de l'agonisant est destinée. Le thème de son discours est que les « cléricaux » en faisaient autant lorsqu'ils étaient au pouvoir. Berteaux dit bien du bout des lèvres qu'il est hostile au système des fiches, mais il ajoute qu'il a tremblé pour la République et qu'il ne veut plus trembler.

Il n'y a pas de grande séance sans Jaurès. Le chef socialiste intervient de nouveau, ce qui fournit à Pugliesi-Conti l'occasion de lui rappeler la première communion de sa fille, célébrée en grande pompe non loin du domaine de Bessoulet. « Ne méprise pas qui veut ! » lance-t-il d'un ton furieux à son interrupteur. Jaurès ne désavoue pas le général André, il lui demeure fidèle. Il entend que les « associations républicaines » puissent continuer à signaler « les violations du droit », comme les syndicats ouvriers dénoncent aux inspecteurs du travail les violations de la loi. Un sophisme de plus. Thierry en fait la remarque. Il ne s'agit aucunement, en effet, de violations de la loi, mais de dénonciations calomnieuses souvent, haineuses toujours, destinées à interdire

tout avancement à des officiers ou à des fonctionnaires civils sous prétexte, parfois, que les membres de leur famille vont à la messe. Georges Leygues proteste contre les étranges théories de Jaurès. « La délation est partout, constate-t-il. Elle infeste l'armée. Avec le système des fiches, il n'y a plus de gouvernement. Les comités occultes usurpent la souveraineté nationale. »

La flétrissure que Ribot apporte à la tribune est plus amère encore. Le langage qui vient d'être tenu, il l'a entendu avec une « suprême douleur ». L'armée a été admirable de discipline et de silence.

Il s'agit de savoir si un officier a assisté à la première communion de son enfant. Voilà où nous en sommes ! Vous dites qu'il faut chasser de la République tous ceux qui ne sont pas prêts à signer je ne sais quel nouveau *Syllabus!* Eh bien ! vous n'oubliez qu'une chose, c'est que l'armée de la République est aussi l'armée de la France et qu'elle doit comprendre tous les Français.

Après avoir nié, on avoue, constate Ribot en terminant. Alors Combes se résout à l'inévitable : il « blâme les moyens adoptés au ministère de la Guerre ». Mais aussitôt il plaide les circonstances atténuantes en faveur d'André « qui n'a pas connu la correspondance dont on a parlé ».

La Chambre sent que l'heure est venue de voter. Auparavant, les ténors de l'opposition interviennent à tour de rôle. M. Millerand s'exprime ainsi :

Vous avez la folie de croire, lance-t-il aux ministres, que c'est par de pareils procédés que vous constituerez une armée républicaine? Ne voyez-vous pas que vous ne faites ainsi que donner une prime à l'hypocrisie ! Ceux qui hier allaient à l'église pour obtenir de l'avancement iront demain dans le même but à la loge.

Comme disait le principal agent de ce système : « Au moins ils feront semblant d'être républicains ! »

Vous avez ressuscité, en le rapetissant à votre taille, le régime des suspects.

L'opposition propose, comme sanction au débat, l'ordre du jour pur et simple. Il est repoussé seulement par *deux* voix de majorité : 279 contre 277. Il y a six ministres qui ont voté. Par 286 voix contre 276, la priorité est accordée à l'ordre du jour Bienvenu-Martin.

Lasies mentionne un propos tenu à Poitiers par un général ami du ministre de la Guerre : « Vous direz à vos officiers (il s'adressait à des généraux) que je les rends responsables non seulement de leurs actes et de leur attitude, mais encore des actes et de l'attitude de leurs pères, de leurs mères, de leurs femmes et de leurs enfants. » Ce général a été nommé membre du conseil supérieur de la Guerre. André répond... qu'il ne répondra pas. « Je sais, dit-il, qu'un certain nombre de mes ennemis ont juré d'avoir ma peau. Je résisterai à toutes les attaques et je resterai à mon poste jusqu'au moment où un vote manifeste de la Chambre m'en aura exclu. » « Toujours vous fuyez ! » lui crie Lasies.

Le général André, qui vient de descendre de la tribune du côté de la droite, se dirige vers le banc des ministres. A ce moment, Gabriel Syveton, député de Paris et l'un des chefs de la Patrie française, se dresse de sa place, s'approche vivement du ministre et lui lance deux soufflets. Il y a, dans la salle, quelques secondes de stupeur silencieuse. Puis c'est un sursaut général suivi de clameurs. En un clin d'œil, le centre de l'hémicycle est envahi. On s'injurie, on se menace du poing. C'est un désordre inexprimable. Le président fait l'aveu de son impuissance en se couvrant et en abandonnant la place. Il est exactement 10 heures un quart du soir.

Lorsque la séance est reprise, Syveton, qui n'a pas quitté la salle, est assis à son banc les bras croisés. La Chambre prononce contre lui la censure et l'exclusion temporaire. Le président le prie de quitter la salle. Il s'y refuse. La séance est à nouveau suspendue. Pendant la suspension, la force armée est requise. Alors Syveton quitte la salle et le Palais. Sur le moment, cet incident a fait regagner du terrain au gouvernement L'ordre du jour de confiance recueille, au fond, 297 voix contre 221. Le centre s'est en partie abstenu.

Le 7 novembre, la Chambre a levé, par 415 voix contre 141, l'immunité parlementaire de Syveton, qui mourait tragiquement quelques jours après.

*
* *

Le général André n'avait pas osé reparaître au Palais-Bourbon. Il était devenu un poids mort dont il fallait se débarrasser si l'on voulait empêcher le ministère de couler à pic. Combes l'a prestement débarqué et remplacé par

Berteaux. On se flatte que la présence de ce dernier dans le cabinet servira d'étai à l'édifice branlant. Cet espoir ne se réalisera pas.

A la Chambre, l'opposition ne laisse aucun répit au « Petit Père ». Le 15 novembre, c'est Grosjean qui interpelle sur un professeur nommé Gaumont, du collège de Gap, qui s'est rendu tristement célèbre par ses fiches. Le ministre Chaumié annonce, au grand désespoir de la gauche, qu'il l'a réprimandé et déplacé. Le 17, c'est Flayelle qui ouvre un débat sur le cas d'un autre délateur, Bernardin, juge de paix à Pont-à-Mousson. Mais Combes est moins correct que Chaumié : il refuse de sévir. Il ne livrera pas « aux vengeances nationalistes les fonctionnaires républicains dont les noms figurent dans les papiers qui ont été lus à la tribune ».

Et quels papiers ! Le produit de la trahison, du vol ou de la corruption ! Il est déjà anormal qu'une Assemblée ait consenti à laisser échafauder sur des papiers ... (*Applaudissements a gauche. —Interruption à droite et au centre.*)

Laniel. — Pourquoi avez-vous fait démissionner le ministre de la Guerre?

Combes. — Je dis qu'il est anormal qu'on ait échafaudé sur des papiers dont on ne peut même pas garantir l'authenticité... tout un ensemble d'attaques qui visaient moins à réprouver un système que nous avons blâmé...

Dujardin-Beaumetz. — Vous blâmez le système, mais vous vous refusez à sévir.

Combes. — ...qu'à englober dans cette réprobation tout le parti républicain. Non, messieurs, nous ne voulons pas perdre en une semaine le travail de propagande républicaine de cinq années. Nous savons faire la part des fautes, des excès de zèle, des écarts de langage et nous le ferons encore ; mais nous ne céderons ni aux injonctions, ni aux sommations du parti nationaliste.

Eh quoi ! parce qu'un officier d'ordonnance a inventé, a imaginé un système de renseignements détestable, éminemment répréhensible, faudra-t-il en faire rejaillir la responsabilité sur ceux qui ont pu se tromper en le suivant de très bonne foi !

F. Buisson. — Non, mais il faut au moins déclarer qu'on ne continuera plus.

G. Leygues. — Ce sont des mœurs césariennes les plus abominables !

Combes soutient que le gouvernement a le droit de se

renseigner non seulement auprès des subalternes directs, mais auprès des personnes auxquelles il a confiance : conseillers généraux, d'arrondissement, « délégués ». Il entend veiller à ce que les candidats aux fonctions publiques offrent toutes les garanties désirables. Sans se laisser intimider, il accomplira jusqu'au bout son œuvre de contrôle et de justice.

« Si la conscience publique, réplique Ribot, n'est pas justement émue, pourquoi le ministre de la Guerre est-il parti et pourquoi êtes-vous sur ces bancs? Vous deviez ou ne pas le laisser partir ou partir avec lui. Il n'a pas osé reparaître ici. M. Chaumié a blâmé, lui. M. Vallé a annoncé qu'il frappait les fonctionnaires de son ministère coupables de délation. Quelles visites ont été faites hier chez le président du conseil et chez le garde des sceaux? Quels conciliabules ont eu lieu? »

Il s'est passé ceci que la délégation des gauches a fait aux ministres des visites comminatoires : on ne veut pas qu'il soit touché aux fonctionnaires délateurs. Chaumié et Vallé ont déjà donné trop de gages à la « réaction nationaliste ». Non seulement il ne faut pas frapper les fonctionnaires « fichards », mais il faut les protéger.

Combes refusant de répondre à Ribot, celui-ci constate qu'il n'y a plus ni gouvernement ni régime parlementaire. Une faible majorité ajourne les interpellations. Le 19 novembre, à propos du budget, Gauthier (de Clagny) se livre à certaines constatations, celle-ci entre autres que le garde des sceaux frappe un juge d'instruction qui occupait ses loisirs à rédiger des fiches, mais que la franc-maçonnerie lui a interdit de toucher au juge de paix Bernardin. Comment le gouvernement entend-il établir le code de la délation? Qu'est-ce que c'est que ces délégués dont a parlé le président du conseil?

— Ce sont des mouchards communaux, lance un interrupteur. Combes se hâte, de son pas menu, vers la tribune. Il fait l'éloge des délégués administratifs, qui sont « de précieux auxiliaires ». Il définit ainsi le délégué : « C'est un notable de la commune investi de la confiance des républicains, qui les représente auprès du gouvernement quand le maire est réactionnaire. Le gouvernement n'entend pas se démunir. Il entend voir clair dans les communes réactionnaires comme dans les autres. » Aucun candidat ne peut être nommé, aucun fonctionnaire ne peut avancer avant

qu'on se soit assuré qu'ils en sont dignes par leur attitude politique.

Le 1er décembre, Grosjean institue un débat sur les membres de l'enseignement délateurs. Gérault-Richard crie à l'opposition : « Le parti des mouchards, c'est vous. Nous avons failli un instant. Vous êtes en train de nous faire payer bien cher ce moment de défaillance. » Lafferre prononce enfin son grand discours-programme. Voici son exorde :

Si nous avions quelques douzaines de citoyens aussi énergiques que Vadécard, vous seriez moins nombreux sur ces bancs, messieurs de la droite.

On a acheté à prix d'or un employé infidèle du Grand-Orient. On a fait dérober au Grand-Orient une correspondance privée. On est venu à la tribune, sous le couvert de l'immunité parlementaire, sans aucun contrôle... On a livré les noms d'un certain nombre de personnes... qui avaient écrit au parlementaire qui vous parle ou à ses prédécesseurs par l'organe d'un secrétaire général qui, en somme, n'est que notre employé.

Le système que les autres appellent « délation », Lafferre l'appelle simplement « renseignements ». On essaie à l'heure actuelle, poursuit-il, « d'arracher à la pusillanimité de certains membres du cabinet... des mesures disciplinaires contre un certain nombre de fonctionnaires dont on a volé la correspondance privée... On vient demander au gouvernement de faire état de ces documents volés. On vient lui demander de punir les auteurs qui, en somme, avaient comme hommes privés, comme citoyens, le droit d'écrire ces lettres. » Assez timidement soutenu par ses amis, à qui son intervention apparaît assez maladroite, il poursuit :

Je dis que ceux qui viennent ici demander de pareilles sanctions abusent véritablement de la longanimité de la majorité républicaine et de celle du gouvernement. Je dis que c'est déjà trop que dans une heure d'affolement, le ministre de la Guerre... ait cru devoir sacrifier aux rancunes nationalistes le loyal officier qu'est le capitaine Mollin... C'est déjà trop que M. le ministre de l'Instruction publique... ait cru devoir sacrifier spontanément le professeur Gaumont aux haines et aux colères de la réaction.

Les renseignements que vous publiez, si vous ne les aviez pas tirés par le vol et la trahison de l'endroit où ils gisaient, nous les aurions négligés, nous les aurions laissés tomber ou en tout cas élagués.

Les militants de notre parti demandent au ministre de la Guerre si la publication de ces documents ne finit pas par révéler au pays qu'il est gardé par une armée de coup d'État. (*Tumulte prolongé.*)

Lafferre est invité à retirer ce mot déplacé. Il s'exécute, et il conclut : « Qu'on le veuille ou non, l'œuvre d'épuration commencée continuera. »

Berteaux annonce que les fiches ont été brûlées par son prédécesseur et qu'il ne reste plus rien au ministère de la Guerre qui provienne de cette source. Il constate que, malgré tout, le corps des officiers a un mérite particulier puisque, pendant trente-trois années consécutives, on n'a pas eu dans son ensemble, même aux périodes les plus troublées, un reproche grave à lui adresser. Cette fois, presque toute la Chambre applaudit. Guyot de Villeneuve indique que des officiers ont été sollicités, encouragés à la délation contre leurs camarades par les vénérables des loges. Il faut que la délation soit réprimée.

*
* *

Grosjean revient à la charge, le 8 décembre, cette fois contre les magistrats délateurs. Il dénonce un procureur de la République d'une ville de l'Est qui a présidé une réunion des comités de défense et d'action républicaine, réunion annoncée comme devant être une réunion générale des forces combistes de la circonscription. Voici comment s'est exprimé ce magistrat : « Qu'il me soit permis d'ajouter que dans l'avenir comme par le passé, tous les républicains de l'arrondissement, tous les vrais républicains pourront toujours s'adresser à moi en toute confiance, à condition bien entendu, — car nous ne voulons pas être des dupes — que leur républicanisme nous soit attesté par quelques-uns de nos amis politiques. » Un citoyen à qui le procureur donne la parole dit : « Seuls les sincères démocrates peuvent faire appel à notre aide pour obtenir quelque avantage, quelque appui auprès des pouvoirs publics. La meilleure référence à nous présenter sous ce rapport, c'est la quittance prouvant que le solliciteur fait partie de nos comités. »

Ce magistrat qui se vante publiquement d'une forfaiture, Grosjean a la preuve qu'il fait acquitter ses amis. Combes se plaint d'être la victime d'une coalition, droite, centre,

dissidents. Il trouve que le moment n'est pas venu pour lui de répondre à ses interpellateurs. « Nous vivons, constate Grosjean, sous le régime de l'anarchie centralisée. » Vallé va répondre, mais Binder lui crie : « Avez-vous demandé la permission au président du conseil? » Il se rassied piqué.

Maurice Colin dépose, à propos du budget de la Justice, un projet de résolution invitant le gouvernement à déférer au conseil suprême de la magistrature les magistrats qui se sont compromis dans les manœuvres de délation. Vallé refuse de faire ce qu'on lui demande. Georges Leygues constate que le pouvoir est passé entre les mains de gens inconnus, sans responsabilité et sans mandat : « les délégués ». « Nous voyons se développer, constate-t-il, un système général de démoralisation et de désorganisation sociale qui, si elle se perpétue, ne peut produire dans le pays que corruption, révolte et dégoût. »

Émile Combes refuse de donner le nom de délateurs à ses mouchards. Les personnes qui le renseignaient par le Grand-Orient étaient très honorables. Carnaud met en cause Ribot qui lance cette apostrophe : « Je ne me mettrais pas dans la situation de donner des instructions aussi honteuses ! Je m'en irais, mais je ne tiendrais pas le langage qui est tenu à la tribune. » Combes soutient que le système imaginé par sa circulaire existait sous Ribot. — « Non, monsieur », répond celui-ci, sèchement.

La motion Colin est repoussée par 276 voix contre 274. « Nous considérons le ministère comme n'existant plus ! » s'écrie Charles Benoist.

Le lendemain, Ribot, interpellant sur la circulaire ministérielle qui prescrit aux préfets d'avoir recours, pour se renseigner, à des délégués administratifs, constate que le cabinet a été condamné par la majorité de la Chambre, attendu que s'il a eu deux voix de majorité, six ou sept ministres ont voté leur propre absolution. Or, il ne s'agissait pas d'un vote politique, mais d'une question de moralité publique. Le ministère qui est là ne représente plus un ministère. « Il est je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans la langue parlementaire... Quant à vos dépouilles, je ne me baisserai pas pour les ramasser. Votre chute ne sera pas la revanche d'un parti. Elle sera la revanche de la conscience publique. »

Avant cette péroraison, le chef des progressistes avait dit, en termes sévères, son fait à l'institution des « délégués administratifs », il avait flétri la théorie de Combes sur la « délation honorable », sur l'obligation pour le préfet de s'entourer d'indicateurs qui le renseignent pour qu'à son tour il renseigne le gouvernement. Ce sera tantôt le maître bottier d'un régiment de Clermont-Ferrand. Ce sera quelque officier ministériel, ce sera je ne sais qui que le préfet n'aura pas choisi comme confident de sa pensée, mais qu'une association secrète lui aura imposé. « Voilà qui est intolérable. » Ribot dit encore : « Le président du conseil a déclaré qu'il ne frapperait aucun délateur, que même il se croyait obligé de les couvrir. Que voulez-vous que je vous demande? Quelle question puis-je vous poser? Je n'en ai plus et je ne puis plus discuter avec vous. Vous êtes encore au-dessous de ce que je pensais de vous. »

Il est difficile d'être plus dur. Cependant M. Millerand va peut-être surpasser Ribot. Les délégués administratifs, il les appelle des « délateurs officieux ».

Ces pratiques innommables, s'écrie-t-il, il ne s'est pas trouvé, je ne dis pas sous la République, mais sous l'Empire, en plein vertige de toute-puissance, dans le silence léthargique de l'opinion, il ne s'est pas trouvé un ministre pour oser les avouer publiquement ! Il a fallu arriver jusqu'au chef d'un gouvernement qui compromettrait la République si la République pouvait avoir rien de commun avec de pareilles mœurs, pour avoir — faut-il dire l'audace ou l'inconscience? — d'ériger de telles pratiques en système de gouvernement.

Dans une précédente séance, le président du conseil avait admis que le rôle de délégué ne pouvait convenir à certains fonctionnaires, tels que les instituteurs et les percepteurs. M. Millerand lui fait remarquer que d'autres catégories de citoyens ne manqueront pas de réclamer à leur tour l'honneur d'une telle exclusion. Pourra-t-on refuser de donner cette satisfaction à des hommes ayant le souci de leur honneur et de l'estime d'autrui? Si bien que lorsqu'on aura éliminé tous les honnêtes gens, « il ne restera plus que ...les autres. » L'ancien ministre du Commerce termine en conviant la Chambre à faire œuvre d'assainissement, à libérer le pays « de la domination la plus abjecte et la plus répugnante que jamais gouvernement ait entrepris de faire peser sur l'honneur et sur les intérêts des citoyens ».

Lorsqu'il descend de la tribune, après cette exécution sans précédent peut-être dans les annales parlementaires, c'est un tonnerre d'applaudissements. Le sort du combisme semble réglé. Pourtant le président du conseil n'a pas l'air accablé d'un homme qui se sent vaincu. Il ouvre son dossier, et le voilà qui se met à lire des papiers. Ce sont des attestations de préfets qui tous lui ont écrit sous des formes diverses : « Votre circulaire n'est que le rappel des instructions que nous avons reçues de vos prédécesseurs. » Il jette sur la Chambre un regard un peu narquois, et il poursuit en scandant ses mots : « Ma circulaire n'est que la reproduction d'un système en vigueur depuis vingt-cinq ans.... Est-ce une comédie ou une pièce sérieuse qui se joue en ce moment? Si je disparais, vous savez ce qui disparaîtra en même temps. » On lui crie : « Les mouchards ! » Il achève par une bravade : « Si la justice de la Chambre me fait défaut, j'en appelle à la justice du pays. »

Mulac déclare que ses amis et lui —il s'agit de quelques hésitants du bloc ministériel — ne peuvent accorder leur vote au ministère que s'il désavoue une fois de plus le système des fiches. Il s'y résigne : « Nous le condamnons pour toujours », déclare-t-il. Il l'emporte donc, d'abord par 291 voix contre 280, puis par 293 voix contre 274, enfin par 295 contre 265.

L'un des « fichards » les plus notoires est le commandant Pasquier. Il régnait sur les prisons militaires de la Seine et résidait au Cherche-Midi. Il a dénoncé jusqu'à 228 officiers et même la femme du président de la République qu'il a traitée de « très cléricale ». Interpellé sur ce cas le 23 décembre, le ministre de la Guerre répond avec embarras que le commandant Pasquier n'a pas été relevé de sa fonction, mais que sa fonction a été supprimée. Berteaux s'excuse de sa faiblesse en expliquant que les fiches du commandant n'ont pas entravé la carrière de ses victimes.

Venant après André, ce ministre fait sur la Chambre une impression relativement bonne. Mais Deschanel lui dit : « Le nouveau ministre de la Guerre, quelles que soient ses intentions, ne pourra rien tant qu'il sera le collègue des auteurs responsables de la situation actuelle. » Sur l'affaire Pasquier, le gouvernement, attendu que Berteaux seul est en cause, l'emporte à une assez grosse majorité.

Chaumié, qui se distingue de ses collègues, n'a pas hésité à frapper l'ex-député Thalamas, professeur au lycée Condorcet, où il faisait à ses élèves des cours scandaleux sur Jeanne d'Arc. Il leur tenait des propos dans ce goût : « Je ne crois pas en votre Dieu, je ne crois pas en ses ministres... Mais laissez-moi donc finir de démolir la légende de Jeanne d'Arc ! » Chaumié a blâmé Thalamas pour avoir manqué de tact et de mesure, et il l'a déplacé. Allard et Sembat l'interpellent. Ils lui reprochent de « livrer l'Université aux Jésuites ». Jaurès prononce un grand discours, mais n'empêche pas la majorité d'approuver Chaumié.

*
* *

L'année 1905 ne s'ouvrit pas sous des auspices favorables. La capitulation de Port-Arthur est du 2 janvier. Battus à Moukden, en pleine révolution intérieure, nos alliés russes étaient par surcroît en conflit avec l'Angleterre depuis l'incident du Dogger-Bank. Grâce aux bons offices de M. Delcassé, une commission, réunie à Hull, s'efforçait d'aplanir le différend qui avait été grave, sans pour cela troubler le moins du monde la sérénité de Combes, tout entier à sa guerre intérieure. En dehors des hommes à système, l'opinion publique se rendait compte que la présence, dans de telles circonstances, de l'homme, du maniaque qui était à la tête du gouvernement, était plus que jamais un « danger national », suivant l'expression de Doumer.

C'est sur ces entrefaites que s'ouvrit, le 11 janvier, la session parlementaire. L'opposition eut l'idée de faire une manifestation antiministérielle, en essayant de renverser le président de la Chambre Henri Brisson, qui était soumis à la réélection. Le choix d'un candidat n'était pas facile. On hésita entre Deschanel, qui avait déjà occupé le fauteuil de 1898 à 1902, et Doumer. On opta finalement pour ce dernier qui, étant d'origine radicale, était susceptible de gagner plus de voix à gauche que Deschanel.

Le calcul n'était pas mauvais puisqu'il réussit. Doumer fut élu par 265 voix contre 240 à Brisson. Le scrutin secret est propice aux lâchages. Les ministériels se consolèrent en maudissant les traîtres et en se flattant de prendre leur revanche au premier scrutin public. Mais l'élection des vice-présidents achève de mettre le désarroi dans le camp minis-

tériel. Le dissident Lockroy, qui a fustigé Pelletan, arrive en tête avec 308 suffrages, alors que le radical-socialiste Dubief n'en obtient que 216 et est battu. Les groupes se réunissent d'urgence. Celui de Jaurès qualifie de « scandaleuse » l'élection de Doumer. Mais à l'union démocratique, Siegfried et Chaumet émettent l'avis que le cabinet doit se retirer.

Combes hésite, dans ces conditions, à affronter de nouveau la lutte. Mais les diverses fractions du bloc exercent sur lui une pression convergente pour le décider à demeurer à son poste. Le 13 janvier, Lhopiteau interpelle au nom des dissidents. Deschanel intervient. Le lendemain, Combes monte à la tribune. Son discours n'a pas, au même degré que les précédents, cet accent agressif qui enchantait ses amis. Il en appelle du scrutin secret du 11 janvier au scrutin public qui va avoir lieu. Il y en a trois. Maurice Colin propose l'ordre du jour pur et simple en y attachant la signification de la défiance. Il est repoussé par 291 voix contre 277. La priorité est ensuite accordée, par 289 voix contre 281, à l'ordre du jour de confiance de Bienvenu-Martin. Enfin cet ordre du jour est adopté au fond par 287 voix contre 281. On remarque que de scrutin en scrutin, la majorité n'a cessé de décroître. De 14 voix dans le premier, elle est tombée à 8, puis à 6. Les ministériels sont visiblement découragés.

Le lendemain, le cabinet était démissionnaire. Quelques jours après, Rouvier succédait à Combes. Mais le combisme n'était mort qu'en apparence : il se survivait à lui-même. La séparation des Églises et de l'État allait être votée. L'enseignement congréganiste allait achever de disparaître. Les successeurs de Combes allaient faire pire que lui avec leur loi dite de dévolution, dépouillant de leurs biens les fabriques paroissiales, et avec les inventaires spoliateurs des Églises. On va voir, par ailleurs, se développer l'internationalisme et l'antimilitarisme. La route où Waldeck-Rousseau s'était engagé, où le combisme avait poussé plus avant devait un jour par une préparation militaire insuffisante, par le champ libre laissé aux plus dangereuses propagandes, par la protection accordée aux éléments de désordre, conduire à l'invasion, à la dévastation de nos plus riches provinces et à la mort d'un million et demi de Français.

LÉOPOLD MARCELLIN.

Les Feux s'éteignent

Les roses du Sahara.

Deux heures du matin sonnaient à la petite gare de Moghrar, lorsque le train d'Aïn-Sefra à Colomb-Béchar s'y arrêta. Une cinquantaine de légionnaires moustachus comme des Vercingétorix, quelques noirs luisants comme des bottes, aux reflets des lanternes, et des « joyeux » maigriots aux physionomies de voyous spirituels, le képi renversé, visière au ciel, s'étaient portés sur le passage du convoi, grande distraction de leur poste solitaire, tous les deux jours.

Un clair de lune d'une luminosité presque comparable à celle de certains jours d'automne en Armorique, éclairait les rouges maisons en pisé de cette oasis. Les voyageurs pouvaient apercevoir sur leurs terrasses à merlons quelques femmes du Ksar qui, dans leurs haïcks, semblaient des fantômes translucides. Ces Sahariennes contemplaient le surprenant spectacle de ce chemin de fer français en leur désert africain.

Tout à coup, une dizaine de cavaliers sortirent de l'ombre bleue de la palmeraie au galop de leurs chevaux. Ils s'interpellaient gaiement :

— Eh ! Domnin, avec ta rage de courir après les fleurs introuvables de l'Erg, tu allais nous faire manquer le passage de Destal.

— Rassure-toi, La Roque, je porte ton fameux bouquet, avertit un lieutenant qui le dressait à bout de bras. Ah ! tu te défies de ma fidélité, eh bien ! reprends-le, ton trésor !

En sautant à bas de son cheval, le capitaine Morel commanda :

— Vous autres, Ringouin, Bomard, Charier, vous ramènerez à petite allure nos bêtes au bordj. Est-ce compris?

Et les ordonnances, sans quitter leurs selles, saisirent les brides qu'on leur tendait.

Aussitôt, en joyeux tumulte, les huit jeunes officiers en garnison à Beni-Ounif de Figuig, à six cents kilomètres dans le sud d'Oran, montèrent à l'assaut du train.

— Destal ! Hep ! lieutenant Destal ! appelaient-ils, montre-toi !... Destal? Il dort ! Parbleu !... Un nouveau marié? Au contraire, quelle honte !... Je n'y vois goutte !... Chef de gare, allumez vos lanternes... Notre Destal est un djinn !... Évaporé comme l'eau d'un oued !

— Non ! mes amis, pas encore ! Par ici !

Un officier aux chasseurs d'Afrique se penchait à la portière ouverte.

— Enfin, toi ! Il existe encore, messieurs !... Nous craignions de ne plus le revoir au Figuig ! Destal nous revient !

Suivant leur degré d'intimité, ses camarades lui serraient les mains ou lui donnaient une affectueuse accolade.

Le lieutenant aux spahis, Domnin de La Roque, un paquet enveloppé d'un petit haïck de coton au poing, lui demanda :

— Présente-nous à Mme Destal?

— Volontiers ! Suivez-moi !

Et les huit amis bondirent en riant dans le compartiment :

— Qui fait le compliment?... Parbleu ! Domnin ! Sois éloquent, La Roque !

...Allons, poète de l'espace, imagine de belles allégories ! Lecteur de Saadi et de Mir Ali Hadid, trouve des comparaisons orientales pour ces jeunes époux !... « C'est le brûlant soleil qui se conjugue avec la douce lune !... Vos yeux sont les arcs dont les regards tuent comme des flèches ! » Qu'Allah t'inspire, La Roque !

Cependant Destal présentait à sa femme, une svelte Parisienne sans beauté, mais mieux que belle, charmante avec son visage spirituel, ses camarades de Beni-Ounif du Figuig. Et le lieutenant Domnin de La Roque, retirant le voile qui protégeait ses fleurs, les tendit à Mme Destal en lui disant :

— Nous nous excusons, madame, de ne pouvoir vous offrir un bouquet moins misérable, mais nos amis ont eu pourtant quelque mérite à récolter ces humbles roses mousseuses. Ils ont bien couru vingt lieues à travers le Sahara pour les réunir. Nos Ksouriens se soucient plus de légumes que de fleurs dans leurs oasis.

— Quelle attention délicieuse, dit Mme Destal en approchant de

son visage le bouquet. Après ce que vous m'avez appris de votre course, il me semble que vous me faites respirer l'infini. Je vous remercie de tout cœur.

Ils applaudirent à des paroles qui leur donnèrent le regret de n'avoir par volé jusqu'à Kenadsa pour ajouter à leur moisson.

Destal avait chuchoté à l'oreille de sa femme :

— Domnin de La Roque doit avoir eu, seul, le mérite de cette idée charmante.

Au coup de sifflet du chef de gare, le train s'était ébranlé. Le capitaine Morel avait encore crié aux ordonnances qui tenaient les chevaux de leurs officiers :

— Revenez par la piste, doucement !

Tourné vers Destal et sa femme, il ajouta :

— Si vous nous le permettez, nous vous accompagnerons jusqu'à votre logis que nous avons installé de notre mieux, c'est-à-dire très mal ! Un vrai gourbi de bédouin.

— Ce sera plus amusant, s'écria gaiement Mme Destal.

Domnin, qui se voulait gracieux, prononça :

— Nous ne pourrons plus croire, madame, depuis votre arrivée, que nous nous trouvons au pays de la poudre, mais bien au pays de la joie.

Vivement le capitaine Morel repartit :

— Et vous y aurez un grand mérite, madame. Voyez donc plutôt cette terre des ris et des jeux !

Les rideaux des glaces écartés, il montrait le Sahara sur lequel le train militaire roulait avec sérénité. Déjà, en ce mois de mai, une faible clarté émanée du ciel nocturne permettait de découvrir un espace blanchâtre, calciné, semé de roches qui semblaient goudronnées. Au loin, des monts secs et livides évoquaient de gigantesques ossements. Pas un arbre, pas une herbe, pas un gourbi, pas un homme, pas une bête depuis une heure de marche. Parfois quelques traces du passage infortuné des caravanes : tibias, bassins, crânes de chameaux ou cippes grossiers annonçant des sépulcres musulmans.

— Beni-Smir, là-bas ! Jolie excursion, fit le capitaine en désignant à l'horizon une montagne carrée, translucide comme un cristal, que le soleil encore ensablé commençait d'éclairer. Soudain les rayons explosèrent avec une violence inimaginable. Ce fut le jour ardent.

— Djenien-Bou-Rezg ! annonça Domnin comme le train stoppait.

— Paysage gracieux comme un chantier de démolition, murmura le capitaine Morel.

Étonnée, Mme Destal considérait la petite gare et son bordj forti-

fié. En cas de rébellion, le convoi rentrait tout entier entre ses murailles crénelées ; et, portes fermées, chef de gare et voyageurs assistés des quelques légionnaires du poste pouvaient se défendre contre les Sahariens.

— Ces révoltes sont-elles fréquentes? demanda la jeune femme inquiète.

— Juste assez pour donner quelque agrément à notre vie monotone, répondit Domnin. L'année dernière trois de nos camarades partis pour la chasse au mouflon à manchette, — nous vous y conduirons, madame, — tombèrent dans une embuscade. Les capitaines de Cressin et Gratien furent tués ; Georget s'échappa afin de nous conter l'histoire. Ces parties sont donc beaucoup plus pleines d'intérêt, ici, qu'en Europe, puisque ce sont les chasseurs qu'on chasse parfois.

— Merci bien ! Vous poursuivrez sans moi vos mouflons, monsieur de La Roque.

Riant de la mine effrayée de sa femme, Destal lui affirma que ces guets-apens étaient très exceptionnels.

— A propos, Destal, savez-vous qu'il est question de désigner votre escadron pour Oudjda? prononce le capitaine.

— Être nommé dans le nord ! Malédiction !

A ce cri ses amis éclatèrent de rire.

— Oudjda, le septentrion, Destal? Essaie donc d'en persuader un habitant de Dunkerque?

— Ah ! vous ne m'empêcherez pas de vous affirmer que le Maroc possède son nord.

De nouveaux rires retentirent.

Enfin Domnin put se faire entendre :

— Ne croyez pas votre mari paradoxal, madame. Il exagère seulement un peu. Je puis vous assurer qu'un Saharien, comme lui, resterait sensible à cette diminution de la luminosité de l'air. Tout est relatif. L'atmosphère de l'Afrique méditerranéenne paraîtrait éclatante à un Flamand. Eh bien ! nous, « Ksouriens », trouvons autant de différence entre le ciel d'Oudjda et celui du Sahara. Et quel changement d'existence ! Là-haut un rappel de la vie de garnison en France ; ici liberté dans l'immensité, initiative, risque, chevauchées intrépides, l'aventure !

— Comme vous semblez aimer votre désert, monsieur de La Roque?

— Eh ! oui, je l'adore, madame.

— Domnin, vous n'êtes pas galant pour un fiancé ! Contentez-vous d'aimer le Sahara et adorez votre fiancée.

A cette repartie de Morel, le sang rougit le visage du lieutenant aux spahis.

Avec un sourire, Mme Destal lui demanda :

— Fiancé? Vraiment? Votre mariage est-il prochain? Vous comptez sans doute demander votre changement?

— Je dois me marier cet automne en Provence et je compte bien ramener ma femme à Beni-Ounif où elle sera ravie de vous connaître, madame.

Mme Destal manifestait sa satisfaction de cette nouvelle, lorsque son mari s'écria :

— Tiens ! J'ai songé à toi, hier matin, La Roque, en voyant afficher à la porte de *l'Écho d'Oran* une dépêche annonçant un tremblement de terre dans ta Provence. Autant qu'il m'en souvient, les secousses furent surtout vives aux environs d'Aix et dans certaines parties des Basses-Alpes.

— Basses-Alpes, répéta Domnin soucieux ! Ma famille habite ce département.

— Voyons ! mon cher, tu ne vas pas t'imaginer un malheur, se récria Destal. On ne signalait dans ces écroulements de villages qu'une douzaine de victimes. Sur une population d'un demi-million de Provençaux, le risque, comme tu le vois, n'est pas grand.

Sur les nouvelles questions sympathiques de Mme Destal, Domnin lui apprend que M. et Mme de La Roque, son père et sa mère, et sa sœur Lazarine, habitent leur vieux castel du Roc, commune de Meyronnes, par mille mètres d'altitude.

— Ces froides montagnes sombres, ces torrents retentissants, la neige et les parfums humides du vieux terroir ligure, tout cela me paraît un autre monde, — un monde presque aussi éloigné de moi que la lune aperçue de ce Sahara, achève-t-il en montrant l'astre qui s'évanouissait dans la montée du soleil.

Après un silence, il reprend :

— Je regrette, Destal, que tu n'aies pas eu l'idée d'acheter un journal.

— Mon ami, ta préoccupation me désole, répond le lieutenant. Quelques méchantes masures jetées bas ! Le beau malheur ! Donne donc des explications à Jeanne sur ce village écarlate, là-bas, parmi ses thuyas et ses dattiers.

— La ravissante petite mosquée blanche, s'exclamait Mme Destal. Et maintenant ce cimetière chrétien submergé par le sable. Comment n'a-t-on pas la charité d'en relever les croix de bois?

— Oui, bientôt la dune enlisera ce cimetière des « roumis », murmura Domnin : tombes de légionnaires français, germains, scandinaves,

russes. C'est le grand oubli apparent et pourtant la submersion des sépultures de ces hommes du septentrion venus, tout de même, apporter quelque chose de supérieur en ce pays de la barbarie incandescente, n'empêchera pas leurs âmes de rayonner.

— Madame, nous arrivons ! Admirez notre capitale de Beni-Ounif, annonça le capitaine Morel en désignant un village africain aux casernes à galeries et masures de pisé à terrasses bombées en demi-cylindres.

La jeune femme aperçut dans l'immense plaine désertique, pétrée et calcinée, où seuls les secs pompons de « l'adjerem » collés à leurs blocs de grès noirs représentaient toute la végétation, la bourgade saharienne où elle allait vivre sous le feu d'un soleil aussi cruel à la vie que le froid et la nuit polaires. Saisie d'une sorte de terreur, elle relevait vers son mari des yeux qui cherchaient secours, lorsqu'elle surprit l'air d'enthousiasme de Domnin.

— Le pays de l'infini, madame ! s'écria-t-il. C'est pourquoi notre Beni-Ounif vous donne l'impression d'une miette de craie qu'un coup de vent soufflerait au hasard de ce Sahara.

Là-bas ce sont les ksours du Figuig. Il n'y a pas vingt ans, on vous y assassinait gentiment. Dernièrement, le comte de Castries, qui fut le premier Français à pénétrer en 1881 dans ces petites villes fortifiées qui évoquent l'Afrique anté-islamique, voulut les revoir. Nous l'avons accompagné jusque sous les remparts de Zenaga dans cette plaine pareille, l'été, à la sole d'un four où ne cuiraient jamais que des pierres. Quand M. de Castries aperçut le Ksar berbère, jadis exploré par lui, il n'eut pas un mot, mais des larmes lui vinrent aux yeux. Et nous rentrâmes au trot de nos chevaux jusqu'à Beni-Ounif. J'envie cet explorateur ; il a connu l'ivresse d'ouvrir le premier des yeux pleins de pensée, parmi des populations dont les prunelles se contentent de refléter seulement l'incandescence du ciel et du sol, comme l'eau de leurs séguias mire les palmes des dattiers. Courir des espaces inconnus des civilisés, poursuivre l'infini et ne jamais l'atteindre, voilà la splendeur de nos vies d'officiers du sud, madame.

— Bravo ! La Roque ! applaudit le capitaine. Madame, nous avions chargé notre ami de vous adresser un compliment en vous offrant notre bouquet d'oasis. Il nous avait déçus. Je vois qu'il avait réservé sa fanfare pour l'arrivée. Comment ne seriez-vous pas maintenant convaincue que vous entrez au paradis terrestre?

Le train arrêté, Morel montrait avec un sourire caustique le désert tragique ; au-dessus de son sol fauve, déjà chauffé à blanc, l'air vibrait et brûlait les yeux et les lèvres.

Sur le quai, ce dimanche matin, les quatre jeunes enfants du chef

de gare, en habits de fête à petites cravates roses comme dans un village de France, contemplaient avec leurs naïfs yeux bleus le spectacle de ce train descendu de la Méditerranée jusqu'au cœur du Sahara. Quelques légionnaires barbus aux masques de vieux philosophes, une cinquantaine de hartanis d'un noir de fonte, anciens esclaves, des joyeux devenus pain d'épice au feu du ciel et une douzaine d'officiers assistèrent au débarquement des nouveaux mariés. Les voix de cette petite foule restaient des chuchotements sans résonance dans l'immensité de cette atlantique de sable.

Après avoir pris congé de Destal et de sa femme, que le capitaine Morel et ses autres camarades devaient accompagner à leur logis, Domnin courut au bordj afin de savoir s'il ne lui était pas arrivé de dépêches en son absence. Traversant la galerie à colonnades sur laquelle ouvraient les chambres des officiers, il pénétra dans la sienne. Elle rappelait un campement de bédouin avec ses tissus berbères géométriques, ses couvertures arabes rayées et ses nattes des Beni-Snassen rehaussées de laines éclatantes. Sur le haut coffre peinturluré qui lui servait à la fois de table, de banc et d'armoire, n'apercevant aucune enveloppe, il en ouvrit la serrure. Sa clef, en tournant, fit sonner le timbre placé dans l'intérieur du coffre, afin, à la manière arabe, d'amuser l'oreille des femmes à chaque ouverture du meuble. Il retira la photographie d'une svelte jeune fille vêtue d'un costume de tennis : Éliette Terville, sa fiancée. Glissant cette image dans l'encadrement de sa glace, il lui sourit et songea que, dans quelques mois, comme Destal, il reviendrait de France avec sa femme à Beni-Ounif.

Domnin, s'apercevant ensuite dans son miroir, se jugea sans indulgence : à vingt-huit ans, son visage trop étroit et maigre gardait toute la densité de la jeunesse ; pas un pli, pas une ride, un bronze lisse où s'inscrivait la résolution. Des cheveux châtains, rebelles au peigne, montaient en brosse sur un front droit, pas très élevé, aux arcades sourcilières solides au-dessus d'yeux gris-verts de goéland. Un grand nez sensuel et spirituel, le nez qu'on voit aux personnages peints par Chardin ; une large bouche sur le menton court au maxillaire vigoureusement dessiné. L'expression volontaire révélait l'homme né chef. L'armée avait attiré Domnin de La Roque pour la possibilité d'obéissance des inférieurs aux ordres de leur supérieur, plus intelligent, plus instruit, plus perspicace. En somme, l'ordre voulu et réalisé dans un temps où il est si difficile de l'obtenir.

Une bouffée de sang empourpra Domnin. Il venait de songer au tremblement de terre annoncé par Destal. Il évoquait le manoir du Roc, son père, sa mère et sa sœur Lazarine, isolés, là-bas, sur leur

montagne ténébreuse parmi le fracas des torrents. Le cœur serré, il leva une main d'un geste vague et sortit.

Tous ses camarades, absents, devaient s'être réunis à la maison des Destal, grand événement du jour à Beni-Ounif. Il sautait deux à deux les marches du bordj déserté, quand un spahi au profil de bélier, Ahmed Smâa, son ordonnance, courut à sa poursuite en lui tendant un billet bleu :

— Une dépêche pour toi, mon lieutenant.

Angoissé, La Roque considéra le télégramme comme si la suscription du télégraphiste militaire pouvait le renseigner sur son contenu. Avant de l'ouvrir, il regagna sa chambre. Il lut alors :

« Tremblement de terre. Le Roc en partie éboulé. Père écrasé. Obsèques mercredi. Mère malade. T'attends. Lazarine. »

Devenu blême, Domnin, bras croisés, réfléchit. Quelques larmes s'égouttèrent à la pensée de la mort horrible de son père. Quoiqu'il sût pouvoir compter en ce désastre sur son énergique sœur Lazarine, il décida de reprendre ce soir même le train qui, remontant de Colomb-Béchar, l'amènerait à Oran. Mais là-bas trouverait-il un paquebot? Avec des yeux troublés, il feuilleta l'indicateur et calcula qu'il lui resterait deux heures pour prendre le transatlantique. Un retard était à craindre.

Ses paupières essuyées, assis sur son lit de camp, il attendit quelques instants. Puis, relevé, s'approchant de sa glace, il contempla l'image charmante d'Éliette Terville, songea qu'il la rencontrerait sans doute à Nice, serra la photographie dans son portefeuille, se considéra ensuite sévèrement, et satisfait de la froideur de son expression, sortit. En passant devant le poste de garde, il rendit un salut correct au maréchal des logis de planton et se rendit chez le commandant.

— Eh bien ! mon pauvre La Roque, partez, lui dit son chef, après avoir compati au malheur de son lieutenant. Tâchez d'être revenu pour faire colonne aux monts d'Ahaggar. Comme vous avez autant le sens du Sahara qu'un Touareg, j'ai besoin de vous. Au revoir, mon cher ami.

...Cette même nuit, dans le wagon qui le ramenait vers Oran, l'imagination enfiévrée de Domnin lui représenta, pêle-mêle, les tableaux de désolation du Roc : son père broyé dans les ruines de son manoir et les visions prodigieuses des monts Ahaggar de lapis, d'émeraude ou de topaze, suivant les couleurs des sables soulevés au loin par le vent. Tour à tour Domnin s'aperçut agenouillé dans la boue glacée du cimetière de Meyronnes, ou bien chargeant à la tête de ses spahis d'écarlate un rezzou de pillards. Le visage dans son mouchoir, il pleura de ces étranges confusions, nées de l'énervement de son demi-

sommeil, après la fatigue d'une précédente nuit passée à la poursuite d'un bouquet de pimprenelles, d'oasis en oasis, afin de l'offrir à une jeune femme.

Le Roc.

Livide de fatigue et d'inquiétudes, après cinq jours d'un voyage plein de déceptions, Domnin observait avec des yeux mornes les paysages alpestres du chemin de fer de Nice à Digne. Oui, toutes les misères. Il arriverait au Roc avec deux jours de retard, sans avoir pu accompagner son père au petit cimetière de Meyronnes. Premier ennui à l'arrivée d'Oran, trois heures de retard, et le paquebot parti. Aussitôt Domnin sautait dans le train d'Alger, mais devait attendre un jour le Touache. A Nice, malgré deux dépêches lancées, il n'avait pas trouvé Éliette en gare. Lui fallait-il croire à une intention de Mme Terville encore obstinée dans sa résistance? Il était d'ailleurs possible qu'il les retrouvât au Roc où elles s'étaient sans doute rendues pour les obsèques de son père? Irrité de ces contretemps qui ajoutaient à sa douleur, Domnin avait tout ensemble envie de pleurer et de vitupérer la stupidité des éléments et des gens. En cet état d'âme, il considérait les Basses-Alpes, surpris de redécouvrir son pays natal. Il possédait maintenant les points de comparaison qui lui manquaient jadis : sa connaissance de l'Afrique brillante, colorée et séductrice même en ses immensités infertiles.

Et tandis que le train départemental s'époumonait à gravir les rampes de la Tinée et du Var, Domnin considérait, sur leurs hauteurs dénudées, les masures du même ton verdâtre ou brunâtre que la montagne dont elles semblaient les verrues. Presque toutes abandonnées, ces maisons avaient clos leurs volets comme des paupières. Certaines, plus dramatiques, à travers leurs carreaux brisés, laissaient s'envoler hiboux ou chauves-souris, leurs seuls hôtes. Successivement le lieutenant remarqua sept à huit hameaux plantés sur des hauteurs cruelles dont presque tous les logis lézardés s'étalaient dans leur décomposition comme des cadavres. Pourtant, dans un jardinet accroché comme une caisse à fleurs à sa falaise ocrée, un cottage rose à persiennes vert pomme riait parmi ses pommiers en fleurs.

Dans les gares silencieuses, aussitôt la locomotive arrêtée, quelques paysans, Ligures crapoussins à faces de Mogols et jambes arquées, leurs pétases de laine jusqu'aux yeux et de grands parapluies bleus sous l'aisselle, regardaient, presque muets, comme si l'habitude des longs silences auxquels ils étaient obligés sur leurs Alpes austères

leur ôtait le goût de la parole. Derrière eux quelques bœufs aux croupes osseuses, harnachés de « bardas », devaient faire office de porteurs, faute de mulets. Et le train démarrait à gros essoufflements et grognements afin de s'élever encore et toujours vers les Alpes qui haussaient sans cesse leurs vastes épaules couvertes d'écharpes de brume.

A Digne, la voiture publique pour Meyronnes partie, les voituriers refusèrent de tenter le voyage avant le lendemain matin. Ils trouvaient la partie trop risquée, la nuit, sur des routes peut-être coupées par les torrents à la suite de la récente fonte des neiges et du tremblement de terre. Peiné, Domnin courut au télégraphe afin de prévenir Lazarine de son arrivée encore différée. L'employé l'avertit que sa dépêche n'atteindrait Meyronnes que dans la soirée du lendemain, car la commune n'ayant qu'un facteur-receveur postier, l'express du chef-lieu de canton devait parcourir dix-huit kilomètres en montagne.

« Ah çà ! pensa l'officier décontenancé, suis-je en France? Notre bled est mieux outillé ! Je ne me souvenais pas de ces inconvénients. »

Hanté par la douleur d'avoir perdu son père dont le souvenir lui revenait plus vif dans ce département où les La Roque, jadis vassaux des Castellane, se succédaient depuis dix siècles au moins sur leur domaine, il ne put guère reposer. Et comme en un film, dans son insomnie, les lamentables visions des Basses-Alpes se déroulèrent à nouveau devant ses yeux, avec de brusques coupures pendant lesquelles l'Afrique des blanches medinas, des palmeraies et des sables dorés flamboyait soudain.

...A cinq heures du matin, par ce clair jour de mai, son cocher prend le départ avec une sage lenteur.

— Té ! quarante kilomètres en montagne, marmonne cet homme. Il faut ménager mes bêtes ! J'ai entendu parler de votre château ! Les secousses furent vives de votre côté. Ah ! ce pauvre M. de La Roque, votre père ! Pas de chance ! Peut-être trop brave? Quel malheur !

— Marchez donc ! Fouettez vos chevaux, commanda Domnin pâli.

Son ton fut si sec que le voiturier, un Provençal de l'espèce indiscrète et bon enfant, voulut protester, n'en fit rien, réfléchit, considéra son impérieux voyageur et songea : « Cet officier me prend-il pour son ordonnance? »

Il finit par cingler ses bêtes d'un air grognon..

Et la minable victoria s'éleva comme à regret dans les gorges

noirâtres des monts ravinés par les torrents dont les cascades emplissaient l'espace de leurs grondements nostalgiques. A peine, de loin en loin, une masure couleur de pain bis apparaissait-elle. Aucun habitant ne se montrait à son seuil, aucun mouton, chien ou bœuf ne marchait dans son enclos. Des blocs erratiques, sinistres voyageurs roulés par les eaux, encombraient les herbages des étroites vallées. En avançant vers Meyronnes, les montagnes égueulées et édentées donnaient l'impression de vieilles choses usées, finies, râpées, dont la vie s'était retirée. Et, en effet, presque tous les villages, aux logis crevés de plaies, aux toitures ensellées comme des échines de bêtes bonnes pour l'équarrissage, étaient abandonnés de leurs habitants. Un gypaète au vol mou, cherchant du ciel quelque charogne, tournait en hélice montante et jetait de temps à autre un cri d'amère déception.

« Dans quel état vais-je trouver ma mère? pensait Domnin affligé. Malade? Vague renseignement! Pauvre Lazarine, j'aurais voulu pouvoir l'assister dans ces terribles journées! Et j'arrive bien tard! Ah! Beni-Ounif me semble loin du Roc à tous les points de vue! »

Le lieutenant examinait avec des yeux de plus en plus surpris ce pays de sa très ancienne famille, étonné de lui trouver le visage navrant d'un moribond.

Les larmes lui revinrent aux yeux en se rappelant que le Roc ne serait plus jamais l'accueillante maison paternelle.

— Votre château! Ça doit être cette tour noire, là-bas, avertit le voiturier du ton maussade d'un homme déçu.

Sur un haut plateau qu'étayait une falaise aux puissants arcs-boutants, se dressait une construction trapue, sans souci d'élégance. Seul le besoin de la défense à l'époque terrible de l'invasion sarrasine avait suscité ce castel aux fortifications en pentagone, à l'orée d'une forêt aujourd'hui presque anéantie et à l'intersection de trois vallées ravagées par les crues des torrents. Au ciel d'un jaune sulfureux, une compagnie de noirs chocards croassait en virant sur leurs ailes et les échos répercutaient leurs âpres clameurs de faim. Domnin examina très ardemment le Roc, qu'il s'était imaginé pulvérisé à la suite du tremblement de terre. Le manoir restait debout. Par quel malheureux hasard son père avait-il été tué?

Brusquement le voiturier arrêta ses chevaux mousseux de fatigue. Retourné vers l'officier qui n'avait d'attention que pour sa demeure paternelle, il l'avertit :

— Hé! mon lieutenant, on ne passera pas! Non! Pas moyen de passer! Ah! si j'avais su!

— Qu'y a-t-il?

— Eh bien, il y a que ce torrent, qui vient de chez vous, là-haut, a coupé le chemin. Tenez ! Descendez vos yeux ! Vous retrouverez la caillasse d'empierrement cinq cents mètres plus bas. Ah ! le gentil ravin ! Hein ! Si je vous avais écouté hier, partis de nuit, nous serions morts au jour d'aujourd'hui !

Descendu, Domnin fut humilié de constater le chemin du Roc en pareil état, et convint de son impraticabilité.

— Des fois, ça pourrait bien être le tremblement de terre qui aurait changé le lit de la Fouillouse, grommelait le conducteur. N'empêche que le trou reste de conséquence. Rien à faire !

Impatienté Domnin pria le cocher d'attacher ses chevaux à l'un des pins plantés sur les écharpes du chemin, et de lui porter sa cantine au Roc, en passant par le sentier des piétons qu'il indiqua de la main.

— Ah ! pensez-vous, mon officier? Allez chercher un portefaix ! Moi, je suis voiturier.

Le front rougi de contrariété, le lieutenant reprit :

— Mais je vous paierai ce service. Allons ! vivement !

— Vous croyez-vous encore à la caserne, monsieur de La Roque? Moi, je suis un homme libre !

Furieux, Domnin jette au cocher la somme convenue sur sa banquette, saisit sa cantine, la pose sur le talus herbeux en attendant qu'un domestique puisse venir la prendre, et gravit le sentier.

Ses épaules haussées avec superbe, le conducteur gronde en ramassant l'argent :

— Ça se croit peut-être encore à la féodalité, ces La Roque ! M'étonne qu'ils trouvent du monde pour les servir, ces gens-là.

De la noblesse ! Qu'est-ce que ça signifie au temps de maintenant, sans le sou en poche ! Tu as vu si je me laissais commander?...

Domnin escaladait une rampe plantée de pins cembros aux branches en candélabres. Son père les avait semés et ce souvenir l'attendrit. Puis une méchante prairie envahie par les saxifrages et les bugranes, traversée, il aperçut la porte fortifiée du Roc. Une inscription encastrée à la base de ce castel, plusieurs fois reconstruit, donnait la date de 879 pour sa première érection. Alors le royaume de Provence était gouverné par Rodolphe, roi de la Bourgogne Transjurane. Le Roc, comme tant d'autres forteresses en ce neuvième siècle, avait été élevé pour arrêter les hordes sarrasines qui avaient déjà ruiné Manosque, Castellane, Riez, Digne, Sisteron. La féodalité était née en Haute-Provence du besoin de trouver des chefs pour lutter contre les Maures à l'assaut de l'Europe.

— Je m'attendais à trouver notre maison éboulée, songeait-il

en l'observant passionnément. Sa façade ne semble pas avoir souffert.

Une porte cintrée était ouverte au milieu de la tour carrée centrale. Jadis un pont-levis la défendait, mais les douves avaient été comblées. A droite et à gauche, les murailles à mâchicoulis étaient flanquées de tourelles à leurs extrémités. Ces remparts en grès noir abritaient une cour intérieure.

« Notre castel fut construit comme un bordj africain. Les mêmes besoins de protection suscitèrent une même architecture guerrière. Seulement, là-bas, tout est clair ! Ici, sombre comme une plaque de foyer exposée aux fumées. »

La vue du Roc ravivait sa douleur. Il traversa lentement le tunnel d'entrée jadis partagé par deux portes ferrées à glissières. De tristes souvenirs l'accablaient.

« Depuis ma sortie de Saint-Cyr, je n'ai pas séjourné au Roc deux mois en sept ans ! J'ai vraiment négligé ma famille ! »

Dans la cour, il fut surpris de n'entendre aucun bruit, de n'apercevoir ni domestique, ni journalier.

« Lazarine n'a pas reçu ma dépêche de Digne, songea-t-il contrarié. Elle ne m'attend pas. Sans doute se trouve-t-elle près de ma mère, peut-être très malade? »

Angoissé, il pénétra dans la vaste cuisine voûtée, jadis salle des gardes. Dans le silence profond de ses épaisses murailles à petites baies à meneaux, seul le battement de l'horloge à gaine retentissait.

« Comme cette vieille demeure désertée me paraît lugubre ! Que sont devenues les servantes? »

S'avançant dans le vestibule, il frappa un huis en ogive afin d'attirer l'attention. Aucune réponse. Il appela. Le long couloir prolongea le son de sa voix qui se mourut après une vibration de plus en plus assourdie.

« Si ma mère est alitée, je ne comprends pas cet abandon? »

Il gravit alors le large escalier de mélèze à balustres carrés. Son poids faisait gémir si péniblement les marches, qu'il s'arrêta.

« Même les choses se plaignent ! Et quelle odeur de caveau ! »

Il atteignit au palier qui craquait sous ses semelles avec le pétillement des branches brisées. Il marcha doucement vers la chambre de sa mère. Il hésitait à son seuil, lorsqu'il entendit parler.

« Lazarine se trouve au chevet de notre malade? »

Il frappa, en s'annonçant. La voix se tut. Après une certaine attente, anxieux, il cria :

— C'est moi, Domnin !

— Entrez !

Il se dirigeait vers le lit à baldaquin, aux rideaux mi-clos, lorsque la portière en voile de Gênes d'un cabinet voisin fut soulevée. Une dame au teint ambré, grand nez à la Bourbon, cheveux blancs rejetés en arrière d'un front bombé, larges yeux de velours noir sous des sourcils en arc et bouche ondulée, s'approcha de lui d'un air glorieux :

— Enfin, toi, mon enfant ! Comme tu t'es fait attendre?

Stupéfait de l'expression de sa mère, il répondit, en refrénant son désir de se jeter dans des bras qu'on ne lui ouvrait d'ailleurs pas :

— Mes dépêches ont dû vous expliquer les raisons de mon retard. J'en suis infiniment affligé, pauvre chère maman.

Il s'attendait à recevoir une affectueuse et douloureuse étreinte, lorsque Mme de La Roque reprit avec un visage radieux :

— Ne t'excuse pas ! Oh ! certainement, Domnin, tu m'as fait attendre ton arrivée, mais puisque tu viens me délivrer, je te pardonne.

— Délivrer ! Qu'y a-t-il? De quoi vous plaignez-vous? Je vous croyais malade?... Lazarine ne se trouve-t-elle pas au Roc, demanda-t-il, effrayé?

Marie de La Roque prononça sèchement :

— Ne me parle pas de Lazarine, impitoyable pour moi. Cette misérable geôlière, ma fille? Allons donc ! Ainsi ne me torture pas avec le souvenir des hypocrites qui me tiennent prisonnière depuis tant d'années. Tu ne peux t'imaginer ce que j'ai souffert dans cet abominable cachot ! Enfin tu viens me chercher et me libérer, tout est bien. Embrasse-moi !

Elle saisit joyeusement son fils et après lui avoir donné un baiser, elle lui dit à l'oreille avec un sourire :

— Jure-moi, Domnin, que tu ne veux pas me conduire dans une autre prison? Les hommes abusent les femmes. Leur galanterie n'a qu'un but : les duper pour les entraîner dans quelque retraite abominable sans souci de leur agonie future ! As-tu l'intention de me rendre ma liberté?... Eh bien ! qu'attends-tu? Tu te tais. Pourquoi cette stupéfaction? Pressons-nous ! Ces maudits geôliers seraient bien capables de nous surprendre et il ne faut pas qu'ils nous rattrapent. J'ai entendu rouler ta voiture... Fort bien ! Chut ! Tais-toi... Non ! c'est le vent dans les chéneaux ! Examinons plutôt si nos espions ne rôdent pas sous ma fenêtre?... Jolie vue ! Vois donc !

Elle obligea son fils à considérer le noir panorama des montagnes plissées, fissurées, culbutées, redressées, renversées par les affaissements et les mouvements sismiques. En bas, à trois cents mètres

de profondeur, le ruban verdâtre, pointillé de jaune, d'une vallée engravée par les déjections des torrents. Au ciel, parmi les nuées effilochées, un milan royal apparaît ou disparaît dans l'épaisseur humide de leurs noires vapeurs.

Mme de La Roque, penchée, appela :

— Oh ! hep ! là-bas ! Voiturier?

Après quelques secondes, un lointain écho rendit un cri mourant :

— Oooh !... là... bas !... Oi...tu...rier !

Marie de La Roque reprit fiévreusement :

— Ton cocher nous attend, Domnin ! Tu viens d'entendre sa réponse. Parfait ! En route... Ah ! mon chapeau !... Une mante ! Quelques secondes et je suis à toi...

Marie courut à son cabinet de toilette dont la cantonnière retomba derrière elle. Presque en même temps, la porte sur le vestibule ouverte, une grande et maigre femme noire pénétrait dans la chambre.

— Comment, toi, Domnin? Je t'attendais hier ! Oh ! mon frère... J'aurais voulu t'éviter cette douleur... mais comment t'expliquer par le télégraphe que notre mère... Hélas ! à la suite de son épouvantable effroi ! Ce tremblement de terre secoua le Roc en pleine nuit et nous fûmes jetés à bas de nos lits. Notre père qui gardait son sang-froid, voulant descendre dans la cour afin de se rendre compte de l'état extérieur des murailles, fut écrasé par la chute d'une lucarne. Quand je vins annoncer ce malheur à notre mère, elle déraisonnait ! Ce fut horrible !

Le frère et la sœur s'étreignirent avec désespoir.

Coiffée et couverte d'un manteau, Mme de La Roque rentrait dans sa chambre, exaltée à la pensée de son évasion. Ses larges yeux noirs s'écarquillèrent avec horreur :

— Ah ! traître ! Tu t'entendais avec Lazarine pour me transférer dans une autre geôle ! Lâche ! Fourbe ! Non ! je ne te suivrai pas. Tu me traînerais plutôt ! Va-t'en ! Je te résisterai ! Non ! Non ! N'insiste pas !

Et la démente s'enfuit dans son cabinet de toilette en poussant des cris de terreur.

Le frère et la sœur pleurèrent silencieusement. Lazarine reprit à voix basse :

— Depuis un an déjà, l'état d'esprit de notre mère m'inquiétait. Elle demeurait hagarde pendant des heures, et ses réponses ne concordaient plus avec les questions posées. Ah ! sans doute, notre pauvre père fut un peu responsable de ces hallucinations par son attitude. Il vivait séparé de notre mère. Toujours seule, celle-ci, peu à peu, se crut persécutée. Ce n'était qu'indifférence !

— Comment ai-je pu trouver ma mère seule au Roc, Lazarine? Quelle imprudence!

— Comment pourrais-je assurer la surveillance constante de notre pauvre malade?

— Une domestique de confiance?

— Où la prendrais-je, dans ces campagnes? Et pas une femme de la ville n'accepterait cet exil et pareille garde... D'ailleurs,comment paierais-je des gages très élevés en de telles circonstances?

Le lieutenant considéra sa sœur avec une pénible stupéfaction. Quelle nouvelle misère lui révélait-elle? Et seulement alors il découvrit en sa réalité Lazarine, qu'il n'avait pas revue depuis trois ans.

...Née douze ans avant lui, les fatigues et les soucis accusaient durement sa quarantième année. De haute taille, presque trop grande pour une femme, Lazarine, maigre et noueuse, les hanches minces et la poitrine plate, évoquait en sa robe-sac, noire et toute unie, un prêtre campagnard. Ses fortes mains, corroyées, étaient couvertes d'un noir réseau de rides entre-croisées et les doigts, aux durs travaux des champs, s'étaient épatés. Tordus à la diable comme un nœud de paille, ses cheveux étaient fixés par une épingle sur la nuque. Rien n'indiquait les soins du corps habituels à une femme de naissance. Des brodequins d'homme la chaussaient. Et pourtant la race s'affirmait chez Lazarine. Ses yeux d'un gris bleu d'ardoise, son front droit, son menton court mais volontaire, indiquaient la résolution et la décision d'un chef.

Domnin, qui n'avait pas abandonné les doigts de sa sœur, les baisa très affectueusement. Sa bouche éprouva la sécheresse de leur épiderme et s'en affligea. Tout à coup lui revint le souvenir des amours malheureuses de Lazarine.

Jadis demandée en mariage par Louis d'Espagnac, ce magistrat avait été stupéfait des exigences de Mlle de La Roque, mettant comme condition à cette union leur séjour au Roc. Elle voulait que d'Espagnac prît la direction du domaine. Le substitut, alléguant son incompétence en agriculture autant d'ailleurs que son regret à quitter son aimable ville d'Aix, avait essayé au contraire de convaincre Lazarine de l'agrément qu'elle trouverait à l'y suivre. Encore qu'elle aimât son ami d'enfance, la jeune fille s'était refusée à déserter le Roc. Louis d'Espagnac, navré, avait répliqué que, fidèle à Lazarine, il attendrait... et quinze années s'étaient écoulées.

Domnin songeait qu'il n'avait jamais rendu à sa sœur l'hommage mérité par sa vaillance. Lazarine ne s'était-elle pas sacrifiée en prenant la direction du domaine héréditaire, quand il l'avait abandonné lui-même afin d'entrer à Saint-Cyr?

Examinant sa sœur dont l'allure rustique l'étonnait, il pensa :

« Peut-être ses goûts intimes prédestinaient-ils Lazarine au renoncement qui me semble si méritoire? Sa passion pour cette vieille demeure et les gains qu'on retire de la culture de notre propriété m'étonnèrent toujours. Mon affection pour le Roc fut beaucoup plus calme. Sans doute, j'y suis attaché, en n'ignorant pas que je lui dois mon nom ; mais sans dispositions pour l'agriculture et épris comme les jeunes gens de ma génération de mouvement, j'aurais trouvé ce pays bien étroit pour mon action. Enfin, et surtout, il me semble que cela ne m'aurait jamais amusé de gagner de l'argent pour l'économiser. »

Lazarine rompit l'étreinte de son frère en lui disant :

— Descendons au salon. J'ai tant de choses à t'apprendre !

Ils entendirent leur mère marcher dans son cabinet de toilette. Peut-être allait-elle reparaître? Affligé, Domnin répondit :

— Comme tu voudras... puis je te demanderai de m'accompagner sur la tombe de notre père.

Elle inclina tristement la tête. Ils descendirent l'escalier de bois qui craquait sous leurs pas. Des lézardes crevaient les murailles du plafond au rez-de-chaussée. L'officier les indiqua du doigt.

— Ceci n'est pas grand'chose, dit Mlle de La Roque. Je vais te montrer des dégâts qui m'inquiètent davantage !...

Elle le fit sortir par un portillon ouvrant sur un jardin intérieur et il découvrit la chapelle à moitié éboulée. Par une plaie béante au mur de son abside, l'autel s'apercevait ; les enfeus des anciens seigneurs de La Roque avaient perdu les trèfles ajourés de leurs voussures.

Son visage froncé par une désolation infinie, Lazarine conduisit son frère jusqu'aux communs, en vis-à-vis de la chapelle. Une seule haute lucarne à tympan était demeurée en place sur ce long bâtiment de grès noir.

— C'est ici que notre pauvre père fut tué !

Sur le sol pavé de la cour s'entassaient les pesantes pierres de taille échappées à la façade ruinée et Domnin les examinait avec horreur. Un bloc triangulaire, mouluré à gorge profonde et boudin, portait encore les traces d'un lavage. Il comprit. Des larmes embuèrent ses yeux, tandis que sa sœur racontait d'une voix sourde :

— Notre père fut admirable de sang-froid. Alors que serviteurs et journaliers, gens du commun sans force morale, épouvantés par la première secousse qui dura près de vingt secondes, tournaient comme des volailles pourchassées, mon père nous commandait de rester au milieu des chambres et non pas contre leurs murs. Le sisme terminé, il descendit dans cette cour afin de juger de l'état de la chapelle qui

s'était éboulée avec le fracas du tonnerre. Il voulait empêcher Honoré, notre valet, de remonter à sa mansarde afin d'y prendre ses économies, quand le deuxième mouvement sismique, plus violent encore, fit tomber sur lui cette lucarne de pierre. Lorsque j'arrivai à son secours, il était mort. Je me trouvais seule. Nos domestiques ou tâcherons galopaient affolés par la montagne. Il me fallut du temps et beaucoup d'efforts pour dégager, avec une barre à mine, notre pauvre père, laminé ! Hideux souvenir !

Douloureusement impressionné, Domnin murmura :

— Ne pouvais-tu trouver une aide chez des voisins?

Lazarine lui montra d'un large geste les montagnes inhabitées où grondait un torrent invisible, et dit fortement :

— En ce pays, il faut être à soi-même son propre secours.

Après un silence, elle ajouta, plus bas :

— Quand je remontai à la chambre de notre mère pour l'avertir du malheur qui nous atteignait, je la trouvai enveloppée de couvertures, assise au milieu de sa chambre. Sans me laisser parler, elle me gronda :

— Le malheur, c'est de m'avoir emprisonnée ! Je vous déteste tous ! Cette catastrophe arrive en expiation de vos iniquités ! Soyez châtiés ! châtiés !

Croyant d'abord à un cauchemar, j'essayai de la calmer. Hélas ! L'esprit chez elle était aussi lézardé que ces murailles. Je dus donc, seule, remonter entre mes bras les débris de notre infortuné père et les mettre dans un linceul ! Épouvantables soins ! Il pouvait être deux heures de la nuit. Au matin seulement, nos domestiques et les journaliers, rassurés par la tranquillité de l'espace, rentrèrent au Roc. J'envoyai prévenir l'abbé Lemaure à Meyronnes et le médecin. Ils ne purent arriver que dans la soirée. J'avais donc commencé à veiller, seule encore, le corps de père, quand notre mère vêtue d'une robe de soie rose décolletée, ancienne toilette de bal qui devait remonter à son mariage, très poudrée et un éventail de nacre à la main, s'avança dans la chambre mortuaire. Après une salutation, elle dit au pauvre mort d'un air de reproche :

— Le ciel m'est témoin de ce que j'ai souffert. Non ! Non ! je n'ai pas à gémir sur votre volonté, Seigneur ! Secourez son âme, ô saints de Dieu ! Venez à sa rencontre ! Que la lumière éternelle éclaire enfin cette âme de nuit !

Pour faire cesser ce pénible scandale, je suppliai notre mère de se retirer dans son appartement. Après une révérence terrible d'ironie, elle s'en revint vers sa chambre en s'éventant d'un air pompeux.

Atterré, le lieutenant dit :

— Tu m'apprends des choses effroyables, Lazarine. Maintenant, que comptes-tu faire? Quels services puis-je te rendre?

Mlle de La Roque regarda gravement son frère :

— Viens au salon. Domnin. Je t'apprendrai mes projets. Puis, aussitôt après le déjeuner, nous partirons pour Meyronnes afin que tu puisses prier sur la tombe de père. Sept kilomètres nous en séparent, si tu te souviens bien. Nous irons en carriole à mulet, mon seul équipage. Il a fallu vendre landau et chevaux.

Il suivit Lazarine dans la pièce qu'elle appelait, ambitieusement, le salon : vaste salle humide avec une odeur de pommes fermentées, celles qu'elle tenait serrées dans les placards. Jamais ciré, son parquet filandreux râpait aux semelles. Une vingtaine de sièges du premier Empire, en acajou massif, recouverts de velours frappé orange, étaient rangés en corbeille parfaite autour d'un foyer aux bûches enveloppées de toiles d'araignée. Lazarine ayant poussé les volets ajourés de petits cœurs, il parut évident à Domnin que les glaces ternies, les tables poussiéreuses, un secrétaire à cylindre blanchi par de minuscules champignons, n'étaient jamais essuyés. On respirait une atmosphère de cellier en cette pièce glacée. Parmi quelques portraits d'ancêtres suspendus aux panneaux, une peinture représentait une belle Orientale en costume barbaresque à blouza et seroual : Khadidja-Marguerite, esclave mahométane, devenue comtesse Raymond de La Roque, en 1631, après son rachat et son baptême.

— Eh bien ! assieds-toi, dit rudement Lazarine étonnée de l'expression contrainte de son frère.

Elle se jeta elle-même sur un canapé. Une boue de plusieurs jours, car elle était sèche, souillait ses brodequins d'homme et le bas de sa jupe. Renversée sur le dossier, elle avait croisé, en un geste de travailleur au repos, ses grands bras qu'on devinait musclés.

Domnin, en officier de cavalerie, élégant par principe, souffrit de constater l'indifférence de sa sœur pour la propreté de son costume. Jamais il ne se l'était imaginée sous cette apparence de cultivateur. Ces trois dernières années de lutte contre la terre et les gens l'avaient transformée. Soucieux de sa tenue, marque d'aristocratie humaine suivant son sentiment, le lieutenant s'apercevait avec regret de la rusticité de sa sœur. Buste osseux, teint brûlé, cou rugueux, pieds plats et corps sans délicatesse ni flexibilité, l'avaient transformée en paysanne. Mais il ne put s'empêcher d'admirer l'énergie de sa physionomie. Rien, ni êtres, ni éléments, ne pouvait faire obstacle aux décisions mûrement ruminées de Lazarine. Au moment où sa sœur commençait à s'expliquer, une servante naine, petite Ligure au large bassin, courtes jambes arquées et face camarde d'un rouge de radis,

s'en vint demander à mademoiselle la clef du placard aux provisions. Sortant son trousseau de sa poche, Lazarine dégagea la clef utile et la remit d'un air soupçonneux à la cuisinière, en prononçant :

— Tu me la rapporteras à l'instant !

La servante s'éloigna d'une marche de crabe en basculant à chaque enjambée. Alors Lazarine parla :

— Avant de t'apprendre mes projets, Domnin, il me faut te mettre au courant de la situation. Mon père nous lègue, à toi et à moi, en indivis, le Roc et ses neuf cents hectares de bonnes et surtout mauvaises terres, au moins en l'état actuel. Plus tard, tu sauras pourquoi. Notre mère, sa vie durant, garde la jouissance du manoir.

Comme son frère avait seulement incliné le front avec une certaine indifférence dans son approbation, un peu surprise en son amour de propriétaire, Lazarine reprit d'une voix passionnée :

— Malheureusement le Roc est grevé d'hypothèques qui remontent à une vingtaine d'années, c'est-à-dire longtemps avant que je ne pusse m'occuper de la gestion de ce domaine. Jadis notre pauvre père, un peu trop généreux, s'endettait. Il était de ces gentilshommes qui n'admettent pas leur appauvrissement dans une société où triomphent seuls les mercantis. Il voulut se procurer les moyens de défendre sa situation. Ses procédés financiers hâtèrent au contraire notre ruine. Enfin, découragé par ses fâcheuses spéculations, il me laissa la charge d'essayer le sauvetage du Roc menacé de saisie et de mise en vente, à vil prix, naturellement, par nos créanciers. Voilà dix années que je dirige les cultures. Ma prise de possession coïncida malheureusement avec la dépopulation de ce canton. Nouveau désastre. Nos Basses-Alpes qui comptèrent trois cent mille habitants n'en ont guère plus de quatre-vingt-dix mille en ce moment. Dans notre commune de Meyronnes, sept paysans sur dix ont fui leurs terres. Les lâches !

Les yeux ardoisés de Lazarine exprimaient une horreur qui eût paru presque comique à Domnin si les révélations de sa sœur n'eussent pas ajouté à son affliction. Sur un temps de pause, Mlle de La Roque, penchée, les coudes appuyés aux genoux, continua :

— Père ne voulant plus même discuter achats ou ventes, donner ses ordres et réclamer son dû, il me fallut m'improviser chef d'une exploitation rurale difficile par les lieux, les circonstances, le manque de main-d'œuvre ; enfin surtout la menace des créanciers qui n'attendaient qu'un défaut de paiement à échéance pour s'emparer du Roc. Longue et dure bataille. Les tâcherons, quand ils s'aperçurent que ce domaine était gouverné par une femme, commencèrent à ne plus obéir et à piller céréales et fourrages ! Mes domestiques eux-

mêmes, chargés de conduire moutons ou bœufs aux foires, me volèrent sur les prix qu'ils touchaient. Les fournisseurs de semences et d'engrais m'abusèrent sur la qualité de leurs graines. Comme par hasard, charrues et faucheuses perdaient boulons, socs ou lames, et le travail était arrêté. Toutes ces malices étaient bonnes pour la « demoiselle » qui voulait sauver sa famille, son bien et son nom de la débâcle. J'ai fait, en ce temps-là, de singulières réflexions sur nos ennemis de l'intérieur. Nous en discuterons plus tard, mon cher lieutenant. Mais le jour où je fus capable de vérifier le travail de mes journaliers et d'apurer les comptes des fournisseurs, changement de ton. A des tâcherons qui s'introduisaient la nuit au grenier pour me voler mon blé, j'allais, revolver au poing, leur crier que je leur brûlerais la cervelle s'ils ne me rendaient pas le froment pillé. Et ils le rapportèrent. Un laboureur à qui je faisais observer qu'il me trahissait par son travail honteux, m'ayant manqué de respect, je lui cassais son aiguillon sur la face. Ce citoyen conscient me fit d'ailleurs condamner à cent francs d'indemnité par le juge de paix du canton, mais depuis ce jour mes valets furent au moins polis et poussèrent des sillons droits. Et lassée d'être grugée par les journaliers, et voyant tous mes avertissements vains, je leur donnai quelques bons soufflets à l'ancienne mode. Ma réputation terrible s'établit. On me déteste, mais l'on me respecte et l'on besogne chez moi. Puisqu'il paraît qu'il y a deux humanités, une petite élite et un immense troupeau vorace et stupide qui réclame bergers, fouets et chiens, je donne à chacun suivant son mérite. J'ai donc combattu, mon frère, et me suis peut-être endurcie. Au moins, j'ai pu sauver le Roc des « mercantis » qui, presque chaque mois encore, s'en viennent de Marseille ou de Grenoble, mis en appétit par nos neuf cents hectares et ce vieux castel qui donnerait du ton au plus vil des entremetteurs. Mais à te l'avouer, Domnin, depuis la déplorable mort de père et cette catastrophe ruineuse pour nous, je me sens débordée par les événements. Et comme, maintenant, il ne me restera plus seulement le sourire de notre mère pour me fortifier, lorsque je rentrerai des champs, mais la haine de cette pauvre malade, c'est trop de souffrance !

A ces derniers mots, Mlle de La Roque appuya des regards véhéments sur son frère.

Domnin, après avoir rendu justice à l'héroïsme de sa sœur, reconnut qu'il n'avait plus aucun droit sur le Roc. Le domaine défendu par elle lui appartiendrait entièrement. Il était tout disposé à reconnaître cet abandon.

Elle l'avait écouté froidement, sans le remercier. Enfin, elle déclara :

— Je ne réclame pas cet acte de générosité. Je te répète seulement

que la gestion de cette propriété, dans les circonstances présentes, excède mes forces.

— Lazarine, reprit-il, puisque le Roc reste ton bien, tu as la possibilité de le céder.

— Vendre le Roc ! s'écria-t-elle.

Elle avait bondi. Il la vit debout, devant lui, et elle lui parut très grande et redoutable. Sans perdre son sang-froid, le lieutenant repartit avec une douce fermeté :

— Comment saurais-tu m'en vouloir de te donner un conseil qui s'impose? De ton propre aveu, la lutte dépasse tes moyens. Tu as été admirable de vaillance, ma grande sœur ; mais aujourd'hui l'abandon du Roc, afin d'obtenir la vie meilleure que tu mérites, me paraît la sagesse.

Ses bras violemment croisés, Lazarine reprit avec une âpreté extraordinaire :

— Quel genre d'homme es-tu devenu? Tu fais bon marché de ton nom. Si je te comprends bien, tu me proposes de troquer ce Roc, notre propriété depuis un millier d'années, afin de pouvoir mener la gracieuse existence d'un petit retraité en ville. Noble idéal ! Tu vendrais le passé et l'avenir, cette terre que nous avons civilisée, les tombes de nos aïeux ensevelis dans ce manoir où notre père vient de mourir bravement, pour te délivrer de tout souci et devenir semblable au million de petits rentiers qui végètent égoïstement en province sur leur pincée d'écus, et dont la France se meurt. Mon cher ami, tes « fantasias » d'Africain t'auraient-elles fait perdre la conscience? D'ailleurs ton projet est irréalisable. Dans ce pays dépeuplé où l'hectare est racheté soixante-dix francs par l'État, tu ne trouverais peut-être, en ce moment, qu'une centaine de mille francs du Roc, juste de quoi rembourser nos prêteurs. Donc, la misère noire !

La main à plat et coupant l'air du geste de faux qui lui était familier, Lazarine conclut :

— Assez discuté pour l'instant. Allons déjeuner. Tu dois mourir de faim ! Puis je t'accompagnerai au cimetière de Meyronnes et j'espère que la vue du tombeau de notre pauvre père t'inspirera de salutaires réflexions.

Ils pénétrèrent dans une salle à manger meublée de bahuts antiques et d'une lourde table de la Renaissance à pieds de lions, devant laquelle dix générations de La Roque s'étaient assises. Sarah, la petite servante ligure qui fonçait sur les assiettes comme un sanglier sur un chasseur, leur servit une assez grossière nourriture.

— Et notre mère, demanda Domnin? Veux-tu que j'aille la chercher?

— Elle mange dans sa chambre... Depuis trois ans déjà, elle en avait pris l'habitude, malgré mes tentatives pour la retenir ici... Ah ! tu ne sais pas toutes mes peines ! Depuis longtemps notre père et elle s'évitaient... sans raisons... au moins les motifs de leur désaccord me sont encore inconnus. Goûts divergents ! Aussi maman ne descendait que l'après-midi au jardin. Par contre elle veillait très avant dans la nuit : vaines lectures et broderies. Une frénésie d'écritures, surtout ! A qui s'adressait-elle. Jamais elle n'envoya rien de cette correspondance dérisoire. L'hypocondrie la minait sourdement et cette catastrophe eut un retentissement terrible dans sa tête affaiblie.

Ils continuaient leur déjeuner en silence, lorsque Domnin, consterné, relevant les yeux sur sa sœur qui mangeait solidement, demanda :

— Le dérangement d'esprit de maman ne serait-il pas dû à l'excès de sa solitude?

— Qui l'empêchait de se mêler à nos travaux, à nos préoccupations? répliqua Lazarine. Souvent je la suppliais de m'accompagner aux champs. Elle m'alléguait son horreur de la campagne. Après quarante ans de séjour au Roc, elle vivait encore de ses souvenirs de jeune fille à Marseille dont elle regrettait le fracas ! Ses seuls moments de satisfaction relative, c'était pendant nos battages du blé. Le bruit de la locomobile et les cris de la vingtaine de nos travailleurs la mettaient dans une sorte d'extase. Au lendemain de ce grand mouvement annuel, elle retombait à son atonie, indifférente à nos soucis ou à nos réussites. Nous entretenait-elle, c'était toujours afin de critiquer le Roc, sa maison moisie, ses montagnes de désespoir. Notre père, attaché à ce domaine qu'il n'avait jamais éprouvé le besoin de quitter, finit par se lasser de cette humeur. Cependant il eut le tort de trop s'isoler lui-même. Ces dernières années, avec l'âge, sa retraite devint presque aussi absolue que celle de notre mère. Découragé de ses tentatives culturales, presque toujours sans résultats heureux, il avait fini par se confiner dans sa bibliothèque dont il ne sortait plus guère que pour les repas. La lecture de Virgile ou de Théocrite avait fait de lui l'esprit le plus chimérique. Il vivait avec les laboureurs ou les bergers poétiques de l'antiquité. Pendant ce temps, je devais prendre toutes les responsabilités et batailler contre les coquins qui voulaient nous gruger. Néanmoins la présence secrète de mon père me restait d'un certain secours, car je pouvais donner des ordres au nom de M. Bernard, et répondre aux rustres qui voulaient abuser de mon ignorance : « M. Bernard se refuse à vous accorder ce que vous réclamez ! M. Bernard ne cédera pas son troupeau à moins de telle somme ! M. Bernard commande le labour du champ rouge ! »

Il ne paraissait jamais, et, peut-être parce qu'il restait invisible,

sa présence occulte impressionnait davantage nos Bas-Alpins. Maintenant, j'ai perdu cette aide. S'ils méconnaissent mon autorité, je suis perdue.

Son couvert brusquement posé dans son assiette, Lazarine s'était levée. Tous ses gestes prouvaient chez elle une rude volonté. En son élégance de race, l'officier souffrait de l'allure « hommasse » de sa sœur.

— Viens, Domnin ! Partons.

La tour carrée du Roc traversée, elle le fit monter dans une méchante carriole traînée par un mulet et prit, avec les guides, un gros fouet à torons bon pour réveiller la peau coriace des ânes.

— Voilà le seul équipage qui nous reste, Domnin. Par économie, j'ai vendu notre dernier cheval, d'ailleurs presque inutile depuis la retraite de père et la réclusion de maman. Ce mulet me sert aux labours et hersages, sans cela, je m'en serais débarrassée.

Ils commencèrent à rouler sur des sentiers qui rappelaient à l'officier les pistes africaines. Pas un être ne s'apercevait sur ces montagnes dépouillées de leur terre par les érosions et qui semblaient d'immenses pièces anatomiques, cartilagineuses. A leurs crêtes aiguës les nuées se partageaient en lambeaux mous qui retombaient au sol ou s'évaporaient. Pas d'autres voix que celle du torrent de la Fouillouse, invisible en son ravin brunâtre, et dont le grondement nostalgique emplissait l'espace. Ils passèrent ensuite devant quelques bastides abandonnées, certaines déjà ruinées et habitacles des rapaces qui s'élevaient à travers le squelette de leurs solives. Des noms revinrent à la mémoire de Domnin :

— Le bûcheron Lignac n'occupait-il pas cette masure?

— Parti depuis quatre ans ! Portier d'hôtel à Cannes. Plus d'arbres ici ! Tous abattus.

— Les Mangurou et leurs enfants peuplaient bien cette maison de schiste?

— Partis pour Marseille : cuisinier, receveur de tramway, douanier !

— Et leur terre?

— L'État n'en a pas même voulu faire l'acquisition pour le reboisement. Regarde : une broussaille de genévriers, trolles et sauges.

— Alors, ils ont tout perdu?

— Oui, ils ont mieux aimé tout perdre ! Leurs meubles sont même restés à pourrir.

— Quelle déroute !

— A qui la faute?

Mlle de La Roque considère d'un air sévère son frère, puis rosse de son gros fouet son mulet somnolent.

A mesure qu'ils avancent, la rumeur de la Fouillouse s'éteignant, le silence devient presque absolu, à peine troublé par le faible grésillement des carabes et des buprestes qui courent dans les herbes. Le cirque des monts osseux s'élargit encore autour d'un haut plateau planté d'amandiers. Au-dessous, les collines régulières forment une suite de houles bleuâtres.

— Meyronnes ! Nous allons y entrer par son adret (1).

A l'avertissement de sa sœur, l'officier considère une rampe au sol de poudingue ravagé par les ruissellements, sorte de paysage lunaire à cuvettes rocheuses produites par les tourbillons d'eau. Toute cette montagne semble un énorme entassement de tibias et rotules qu'un ciment cristallin coagule. Au sommet de la côte, les ruines du château féodal de Meyronnes dressent vers le ciel deux grands bras de pierre dans un geste de détresse.

Domnin se souvient qu'en son enfance son grand-père racontait avoir fréquenté chez le dernier comte de Meyronnes, vieux hibou solitaire. Depuis cinquante ans, c'est la mort, et ce château du dixième siècle qui appartenait à l'histoire de Provence par sa vaillante défense de la province n'est plus qu'un abject amas de moellons verdis.

Le cœur serré, il réfléchit que ce sort funeste menace le Roc. N'en a-t-il pas conseillé l'abandon à sa sœur?

Il considère pensivement les ornières suivies par leur carriole qui deviennent profondes au point que Lazarine doit carreyer pour soulager le mulet. Domnin dit alors :

— Il n'est peut-être point passé une seule voiture sur ce chemin de tout cet hiver.

Maussade, sa sœur répond :

— C'est bien possible. Pas un des habitants du bourg, à ma connaissance, ne possède d'équipage, puisqu'il n'y demeure plus un seul cultivateur.

— Et combien reste-t-il de villageois à Meyronnes?

— Dix dans le bourg ! Il y a cent ans : six cents ! Au dix-septième siècle, huit cent cinquante. Notre commune elle-même est tombée à deux cent quarante âmes.

Lazarine donne un coup de fouet à son mulet qui s'était arrêté au moment de gravir la rue.

A droite, à gauche, des façades inanimées. Sur une placette, une enseigne rouge : le Bar de la Révolution. Au seuil de ce café, un limonadier obèse, cireux et chauve, au ventre en bosse de polichinelle, ses poings gras aux hanches, son pantalon en accordéon sur

(1) Le versant sud d'une montagne.

des savates d'un vert épinard à pompons écarlates. Cet homme, dont les yeux semblent deux œufs brouillés par la maladie de foie qui le ravage, considère avec insolence M. de La Roque et sa sœur. Retourné vers le fond de son café, il appelle :

— Ohé ! Maurelière ! Alcouffe ! Oïlle ! Oïlle !

Deux jeunes gens de l'espèce noiraude, cheveux et yeux d'ébène dans un teint au caramel, s'avancent, leurs cartes à jouer aux doigts, des cigarettes mortes à la commissure des lèvres. Ils ricanent à la vue de la carriole.

— Qu'ont-ils, demande Domnin?

— Je leur parais probablement très drôle.

— Veux-tu que j'aille les corriger?

— Garde-t'en bien ! Il ne resterait pas un habitant à Meyronnes.

— Tu plaisantes !

— Je n'en ai nulle envie. Ces garçons, fils de petits propriétaires, une fois partis, il n'y aurait plus dans ce village que les huit fonctionnaires : l'abbé Lemaure, notre curé, le buraliste, l'instituteur et l'institutrice, deux gardes forestiers, un garde champêtre, le cantonnier et Ribouchon, le cafetier. Les six cents villageois, artisans et marchands d'autrefois, disparus, ces buveurs d'absinthe de contrebande sont donc les deux seuls habitants véritables de Meyronnes. Chaque soir ce village s'anime un peu par l'arrivée des paysans des environs qui viennent, leur courte journée de travail terminée, acheter leur tabac, boire, jouer à la manille et régénérer la France ; car, en Latins, ils ont tous le goût du Forum et de la politique.

...La grand'rue montait en spirale dans ce bourg construit sur une colline en pain de sucre. Tout au sommet, les ruines du vieux château semblaient faire des signes à l'horizon. Un peu au-dessous, l'église romane était accolée à une tour d'horloge dont la salle basse servait de mairie. Deux heures grognèrent sourdement à la cloche suspendue à son essieu de chêne. Les sons moururent avec une lenteur angoissante dans l'atmosphère inerte. Le cadran étant tombé, on voyait le marteau frapper l'airain, et leur ouïe seule pouvait renseigner les habitants.

Le mulet attaché à la grille qui précédait le porche de l'église, Lazarine conduisit son frère jusqu'à la fosse de Bernard de La Roque. La pierre tombale, commandée, n'ayant encore pu être mise en place, Domnin, agenouillé sur la marne blanchâtre, s'absorba dans une douloureuse contemplation. Il avait sincèrement aimé son père, encore que celui-ci n'eût jamais eu pour lui qu'une bonté passive. Ce gentilhomme lymphatique avait traversé la vie sans s'intéresser beaucoup à sa famille et à ses affaires. Ses lourdes paupières demi-

tombées sur des pruncIles de cendre, il avait plutôt rêvé sa vie qu'il ne l'avait vraiment vécue. Incapable d'une mauvaise action, il n'avait également pas été capable d'une action généreuse. Sans égoïsme, il n'avait pas su porter un intérêt actif à son entourage. Pendant des mois, on lui voyait un même livre aux mains et l'on ne savait s'il prenait goût à son auteur ou s'il ne fallait voir chez lui qu'une contenance, comme le bréviaire aux doigts de certains prêtres en promenade. Cependant Domnin évoquait l'expression de son père lorsqu'il l'avait vu reparaître pour la première fois au Roc en son uniforme de spahi. Il avait embrassé son fils d'une étreinte si longue que Domnin avait éprouvé la sensation que son père, bouleversé par une émotion profonde, ne pouvait pas prononcer les paroles qui l'étouffaient. Un peu plus tard, sans quitter des yeux Domnin, il lui avait posé quelques questions. Il cherchait à se représenter l'existence d'un officier saharien, lui qui n'avait pas quitté ses Basses-Alpes depuis quarante années.

A ce point de sa méditation, Domnin fut troublé par de singuliers doutes? Son père n'aurait-il point regretté de s'être enseveli, par tradition, dans son domaine héréditaire? Avait-il eu, trop tard, conscience de l'erreur irréparable qui avait fait de lui une sorte de fantôme inutile aux autres et à lui même? S'il était arrivé à cette conclusion, la misanthropie de ses dernières années s'expliquait !

Enfin Domnin se releva, les yeux pleins de larmes, en pensant que cette fosse aux mottes poisseuses recouvrait le corps de son père horriblement broyé pour avoir voulu sauver ses domestiques du danger dont leur affolement les menaçait. A son tour, Lazarine, sa prière achevée, les doigts encore entrelacés à hauteur de sa taille, promenait autour d'elle un regard profond.

Ce cimetière avait jadis été créé à l'ombre du château fort et autour de sa petite église, en forme de gros bateau renversé. Un cirque de montagnes cadavéreuses, rosâtres, verdâtres, violâtres, montrant parfois leurs côtes, leurs bassins et comme leurs crânes, véritable pays de la soif dans une région de pluies abondantes mais précipitées en torrents momentanés et ravageurs, s'apercevait de cette hauteur de Meyronnes.

La pente du cimetière était si forte que beaucoup de pierres tombales avaient glissé sur la boue du sol détrempé, dans une confusion désastreuse. Entraînées elles-mêmes, les croix de fer ou de bois, penchées, rappelaient une escadrille dans la tempête.

— Rentrons ! Mes occupations m'y obligent, murmura Lazarine.

Et comme un soldat fait le salut militaire, elle se signa, sourcils froncés, d'un air redoutable qui semblait dire :

« Aussi vrai que Dieu me voit, comptez sur moi, mon père, pour défendre votre souvenir et le Roc. »

Ils redescendirent la bourgade par son ubac (1). La rue sinueuse plongeait en casse-cou. Par précaution, Domnin et Lazarine marchèrent devant leur carriole, laissant le mulet déchargé libre de choisir sa voie sur la chaussée crevée de trous. Sur ce côté de l'ubac, Meyronnes, grignoté des pluies ou défoncé par les coups de mistral, n'était plus qu'un village ruineux de la nuance des feuillées pourries. Comme des ailes brisées, les volets pendaient à leurs paumelles ; les portes s'étaient renversées sur leurs pentures rouillées. Sous des hangars, quelques charrettes, brancards en l'air, charançonnées, tombaient en poudre ; suspendus à des chevalets, colliers, licous et attelles moisis se balançaient au vent. Pas un villageois n'apparaissait.

« Ah çà ! pensait l'officier, une invasion ennemie ne produirait pas d'effets plus désastreux ! A la suite de quelle folie collective ces paysans ont-ils abandonné mobiliers et équipages? »

A la sortie de Meyronnes, le paysage reparut, livide, avec une sorte de système veineux violâtre produit par les filons des roches cristallines. Chaque été les survivants du bourg devaient descendre deux cents mètres pour rencontrer la première source. Cette aridité, en un pays souvent trempé, rappelait au lieutenant certains aspects des massifs sahariens. Mais là-bas un ciel incandescent flamboyait sur leurs monts, lapis ou rubis, tandis qu'ici des nuages mous se roulaient en boule pour aller crever au loin, sur les cimes des Alpes qui semblaient de plomb ou d'étain. Et sur leurs rampes déboisées l'eau bondissait, malfaisante. Après chaque averse, de la terre, devenue boue, avait encore coulé dans les vallées.

Comme Lazarine et Domnin, remontés en voiture, essayaient de faire trotter leur mulet sur le chemin engravé par les cailloux tombés des falaises, un paysan surgit d'un ravin qu'il escaladait alertement, bâton au poing et fusil à la bretelle. Un feutre dentelé sur ses côtés par un usage immodéré coiffait sa tête dorée comme une courge dont elle avait la forme. Sous d'épais sourcils en brosses à dent, luisaient des yeux de caniche tombant vers les joues. Des moustaches en crins de cheval cachaient les lèvres de ce montagnard vêtu d'une veste en cheviote bleue devenue purée de pois chiches. Ses culottes argileuses étaient recouvertes jusqu'aux genoux par des guêtres en peau de porc. Ses godillots semblaient avoir roussi au feu de sa marche, car cet homme s'avançait au pas redoublé, tapant du fer

(1) Le versant nord d'une montagne.

de ses talons les rocs et tournant sa canne. Un chien roux à mine de renard lui sautait aux jambes.

— Té ! Mademoiselle de La Roque ! s'exclama-t-il ! Ah ! « povre » de vous ! Le malheur vous est venu comme la foudre tombe ! Ça m'a peiné, parce que vous avez toujours été bien complaisante.

— Merci, Marius Ganagoble.

Et tournée vers son frère, Lazarine le lui présenta :

— Le plus grand braconnier de ce pays, un vrai païen !

— Dieu garde ! monsieur Domnin. Oh ! je vous reconnais bien, malgré le temps passé. Païen ! si l'on peut dire? Je vais chaque aube à la messe des lièvres, et c'est prier l'Être suprême que de prendre joie aux amusements qu'il nous prépara en ce monde. Hein ! pauvre monsieur, vous avez trouvé du changement à Meyronnes? Moi, je l'aime mieux de cette sorte ! Tous ces paysans recoquillés dans leurs maisons m'assommaient. Les voilà soufflés par le vent comme des graines de pissenlit ! Tout va bien. Avant longtemps ce pays m'appartiendra. Beau terrain de chasse ! Pas d'écriteaux : Défense de ceci ! Défense de cela ! Plus de propriétaires ! Tenez ! monsieur Domnin, poussez vos yeux face à vous. Eh bien ! en cette direction, sur vingt kilomètres, pas un logis occupé, pas un berger, pas un mouton, pas un chemin entretenu ! Il n'y a plus que les gypaètes ou les milans du ciel à me disputer mon gibier. Ah ! cela devient un quartier bien plaisant pour les hommes de mon goût. Liberté ! Liberté ! Plus de laboureurs à vous tracasser ! Plus de prairies qu'on ne peut fouler ! Un vrai désert où les gens de mon espèce galopent sans souci des barrières et des lois ! Liberté ! Liberté ! Au diable villes et règlements ! Je suis mon maître ; je vais et je trotte ; je ne dois à personne de ce monde, pas plus d'impôts que de fermages ! Rien de pareil à notre Haute-Provence ! Ah ! le bon pays !... Brave mademoiselle, comme vos raves attirent les lièvres, j'irai encore tirer quelques coups de fusil chez vous ; mais part à deux ; comme de juste, j'entretiendrai votre garde-manger. Adieu, monsieur Domnin ! J'avais bien du goût pour M. Bernard de La Roque, un cher monsieur qui ne m'a jamais cherché noise. J'en reste bien en peine. Courage !

Et sa canne en tourbillon au bout du bras, l'air allègre, Marius Ganagoble rentra dans Meyronnes où il allait ravitailler sa pipe.

— De quoi vit cet homme? demanda l'officier.

Sa sœur lui répondit :

— Quand on lui pose cette question, il vous dit : je vis de l'air ! A la vérité il pille, non seulement le gibier, mais les truffes dans nos bois de chênes.

Du siège de la carriole, Domnin suivit longtemps du regard le bra-

connier tellement était grand le contraste entre le paysage tragique et cet Alpin débordant de vie.

Il en fit la réflexion à Lazarine qui, soucieuse, lui répondit :

— Tous nos Provençaux aiment la gaieté. Mais si Ganagoble trouve son bonheur dans la solitude, nos autres paysans quittent au contraire ces montagnes parce qu'ils n'y peuvent pas facilement se trouver en société afin d'y rire et chanter.

Ils roulèrent ensuite, silencieusement, pendant près d'une heure. De temps à autre, Domnin découvrait un petit champ aux terres en pente soutenues par des remparts de pierres sèches. A mi-hauteur d'une colline argileuse en forte rampe, un homme, pieds nus, à longs cheveux et longue barbe embrouillés, face hâve et paupières rouges, fouissait avec une extraordinaire énergie le sol.

— Dans quel but, questionna Domnin surpris?

— Tu vois Colcruis, le fou de solitude. Il habite par quinze cents mètres d'altitude une hutte de sa construction dans un désert rocheux, afin de n'avoir pas de voisins aussi loin qu'il peut apercevoir autour de lui. Et puis, de temps à autre, il descend creuser une fosse ! Le trou fait, il s'y couche en psalmodiant l'office des morts. C'est un pauvre diable inoffensif !... Hé ! là-bas ! Colcruis?

Au cri de Mlle de La Roque, le misérable abandonnant sa houe bondit à sauts de lapin sur la pente de la montagne et disparut derrière un buisson de lavande.

— Cet infortuné ne peut plus supporter le son d'une voix humaine, ajouta Lazarine. Abandonné de sa femme et de ses enfants, depuis dix-huit ans, il en veut à tous les hommes de son malheur. Jadis bon cultivateur, Colcruis aimait son petit bien, mais sa famille l'ayant mis en demeure de tout céder ou d'être délaissé, il en perdit la tête.

...Au sommet de la rampe en lacet, la tour carrée du Roc profile sa silhouette rébarbative sur le ciel aux nuées si basses qu'elles plafonnent à hauteur des toitures en tuiles romaines.

Le tunnel de la grosse tour de défense traversée par la carriole, dans la cour, un septuagénaire aux yeux larmoyants vint prendre le mulet qu'il emmena en basculant sur ses jambes panardes.

— C'est Vincent, mon domestique, un fidèle Alpin, annonça Lazarine.

L'officier considéra avec pitié ce lamentable vétéran.

— Eh bien ! Qu'attends-tu? reprit sa sœur. Rentrons. Tu me donnes la singulière impression d'être étranger à ton vieux Roc natal. Il faut que tu renoues connaissance ! Viens !

CHARLES GÉNIAUX.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

FORCE ET FAIBLESSE DE L'EMPIRE BRITANNIQUE

On aurait tort de croire à la diversité de l'Histoire. En d'autres termes, on aurait tort de croire que ce qui s'est passé une fois ne se passe pas toujours, sous une forme ou sous une autre, sous un nom ou sous un autre nom. Par exemple, on a tort de croire que l'ère des migrations est terminée. En réalité, les migrations humaines sont de tous les temps. C'est par une sorte d'artifice qu'on isole les invasions barbares. Sans doute ces invasions ont produit en Europe des conséquences qui durent encore. Elles durent tellement que la migration se continue même après le moment où les manuels les considèrent comme finies.

Le colonialisme contemporain, qui, dans son fond, ne diffère pas beaucoup du mouvement des croisades, lequel touche de près à l'expansion franque inaugurée par Charlemagne, autant dire par Clovis, représente ni plus ni moins que la migration des peuples la plus colossale dont l'histoire fasse encore mention. Les expéditions des fabuleux « peuples de la mer » ou des vikings déjà historiques pâlissent devant les déplacements démographiques qui ont pour moteur, depuis la fin du quinzième siècle, l'instinct colonial et l'esprit impérialiste : Espagnols, Portugais, Hollandais, Français, Anglais se sont précipités à la fois sur tous les coins de la planète et ont imposé leur sang, leurs mœurs, ou leurs lois aussi bien aux deux Amériques qu'à l'Afrique, à l'Océanie ou à l'Inde. Ce mouvement

se poursuit encore sous nos yeux: n'est-ce pas d'hier que date l'assujettissement du Maroc, de la Libye, de l'Irak?

Parmi les artisans de cette gigantesque absorption, auprès de laquelle les exploits des Goths, des Suèves, des Burgondes, des Lombards ou des Vandales font quasi piètre figure, le peuple anglais se tient au premier rang : « Que serait le monde sans l'*Empire britannique?* se demande M. Demangeon dans l'introduction de l'excellent ouvrage qu'il a consacré à cette étude. Pas d'océan sans rivage britannique, pas de continent sans peuple britannique, pas de circulation sans les moyens de communications britanniques. Sans l'Empire, nous aurions une autre répartition des races humaines : il a modifié l'ère d'extension des Nègres, des Indiens, des Blancs. Vers les autres races, le front européen est un front anglo-saxon : vers les Jaunes en Océanie, dans l'Amérique du Nord, dans une partie de l'Asie des moussons ; vers les Noirs dans l'Amérique du Nord et l'Afrique du Sud. Sans l'Empire, la carte politique du monde se dessinerait sur un autre plan : c'est un fait d'importance universelle que des nations anglo-saxonnes vivent dans les deux continents de l'hémisphère boréal et dans deux des trois continents de l'hémisphère austral. »

Considéré du dedans, l'Empire ne fournit pas une image moins saisissante : « Pas de famille en Grande-Bretagne qui n'ait un fils au delà des mers ; pas de journal qui ne renseigne ses lecteurs sur les événements des régions lointaines de l'Empire ; pas de foyer qui ne consomme quelque produit de l'Empire ; pas de carrière qui n'ait un débouché dans les colonies ; pas d'industrie qui ne travaille pour un marché colonial ; pas de grand port qui ne trafique avec une possession de Sa Majesté ; pas de rentier, ni de capitaliste qui n'ait en son portefeuille des valeurs coloniales ; pas de sécurité pour le pays si la route des colonies n'est pas ouverte et si la flotte n'y est pas libre ; pas de guerre qui n'ait agrandi l'Empire et qui ne l'ait défendu. L'Empire est une notion familière à tout individu ; pour l'État, il est l'intérêt national et cet intérêt se prolonge véritablement sur toute la terre. Sans ses possessions extérieures, le Royaume-Uni n'est qu'un petit archipel au large des côtes de l'Europe ; par elles, il devient un pôle de l'humanité. »

Chose curieuse, c'est tout récemment que l'Empire britannique, en formation depuis la fin du seizième siècle, a pris conscience de lui-même et s'est donné une devanture. Chose non moins remarquable, et qui vaut d'être signalée pour les applications infinies qu'on en peut faire (par exemple au phénomène grandissant de la *bourgeoisie*), c'est par la négation de sa possibilité, de son opportunité,

de sa nécessité, de sa vitalité en un mot, que l'idée d'Empire, et d'Empire consciemment voulu, agrandi et organisé, s'est fait jour dans la pensée et dans la volonté britanniques. Jusque vers 1860, beaucoup d'Anglais, impressionnés par la révolte des cipayes, par la sécession des États-Unis et des colonies espagnoles, pensaient, avec Turgot, « qu'une colonie, devenue adulte, se détache de la mère patrie comme un fruit mûr d'un arbre ». Les conflits internes et externes dont les possessions britanniques étaient l'occasion inclinaient au pessimisme les meilleurs esprits : « Ce sera, déclarait John Bright vers 1857, un jour bienheureux que celui où l'Angleterre ne possédera plus un acre de terrain sur le sol asiatique. » On se disait que l'Empire coûterait bientôt plus cher à défendre qu'il ne vaudrait jamais. En 1863, Goldwin Smith y voyait un fardeau pour la métropole.

Comment ce découragement s'est-il mué en un formidable activisme? M. Demangeon, qui en énumère quelques raisons (facilité plus grande des communications, nécessité pour le mercantilisme britannique de s'assurer des marchés exclusifs, besoin pour les colonies de défendre leur « nationalité » contre des voisins puissants ou prolifiques) ne les énumère pas toutes. Il passe sous silence l'esprit de tradition, qui, dans l'espèce, consista à ne rien vouloir « savoir », à ne rien vouloir « lâcher » ; et cette volonté de puissance et d'agression, les organes s'en trouvent encore à la Chambre des Lords et à l'Amirauté. Si le pouvoir avait été aux mains d'intellectuels, d'idéologues, démesurément sensibles à des anticipations, à des hypothèses, à des frissons de sensibilité, peut-être cet Empire britannique, cette *Greater Britain*, dont sir Charles Dilke publiait le tableau en 1868, au moment même où elle prenait le dessus de ses contradicteurs, n'aurait-il jamais vu le jour.

Il ne se manifeste qu'avec une certaine prudence, par des agglomérations successives, dont la première, le Canada, fut contemporaine de nos pères et dont la dernière, le Sud-Africain, s'est accomplie sous nos propres yeux, sans idée préconçue, sans souci d'uniformité, uniquement jaloux de lier fortement par la flotte et par le commerce — le reste venant par surcroît — l'incroyable collection de fleuves, de ports, de montagnes, de côtes, de plaines, de forêts, de soleils et de brouillards que les pirates et les *merchantsmen* avaient rassemblés depuis Drake et Sébastien Cabot. Rien n'a été fait jusqu'ici pour atténuer les disparates de forme ou de couleur qui surprennent l'observateur, même prévenu, qui le considère. Pour ne parler que du droit, à Québec « la jurisprudence repose sur la vieille loi française, la coutume de Paris ; à Maurice, le Code Napoléon est en vigueur. On voit appliquer le droit hollandais à la Guyane, au Cap,

dans le Natal, dans l'Orange et le Transvaal, à Ceylan ; le droit espagnol à la Trinité, le droit sicilien à Malte ; en face de la *Common Law* anglaise, le droit romain conserve encore un domaine en pays britannique ». Cet amour du spécial, quand le spécial a reçu la patine des siècles ou relève des préférences locales, conduit souvent à des impasses, comme en Australie, où chaque colonie continue à construire ses voies ferrées avec un écartement différent, ce qui n'embarrasse pas peu la circulation générale, mais il contribue surtout à cimenter une union fondée sur le besoin d'être chacun son maître dans son rayon déterminé par la coutume et le sentiment. Il convient de voir là un principe d'agglutination propre à fédérer non seulement des peuples frères, doués de cette même et commune aspiration, mais aussi des nations disparates. En fait, les excès du mercantilisme ne sont point parvenus à neutraliser jusqu'à présent les bons effets de ce trait de caractère national.

S'il fallait le caractériser, le mot qui conviendrait le mieux serait *empirisme*. La courte histoire de l'Empire en exhibe déjà autant que l'histoire déjà longue du royaume. Plus encore qu'à Londres et sur le sol anglais, l'empirisme — on dirait un jeu de mots fait exprès — convient à la prodigieuse disparité de l'Empire. « Il possède des terres dans toutes les zones du globe, des peuples de toute race, de toute religion, de toute civilisation. Géographiquement dispersé, il contient, par la force même des choses, des tendances centrifuges. Ses Dominions eux-mêmes n'ont pas seulement un statut politique qui équivaut pratiquement à l'indépendance ; mais, dans le milieu où les engage leur position, ils possèdent des intérêts qui ne sont pas ceux de l'Empire. » En quoi consiste donc l'unité impériale? Si elle existe, comment la traduire? Comment la faire durer? Sous l'union réalisée, des divergences s'affirmaient. On fit alors ce qu'on fait toujours en pareil cas : on réunit une conférence. C'était en 1887. L'expérience n'avait pas trop mal réussi. On la renouvela en 1894, en 1897, en 1902, en 1907, en 1911, toujours à Londres, sauf en 1894 (Ottawa).

Dans ces conférences, dites d'abord coloniales, puis impériales, deux tendances se firent jour immédiatement : ferme volonté des colonies de ne pas aliéner leur indépendance, désir sincère de s'entendre avec la métropole sur certaines questions d'intérêt commun. A plusieurs reprises, la proposition d'un conseil d'État impérial permanent ou d'un Parlement de la défense impériale fut repoussée comme gênante pour la libre allure des Dominions. De même, pour l'armée et la flotte, on préféra pourvoir à sa défense particulière par ses propres moyens plutôt que de contribuer à la défense générale pour un prorata. Néanmoins on réalisa, et d'assez près, la liaison de ces organes de

défense. En 1885, des contingents de la Nouvelle-Galles du Sud, du Canada, participent à l'expédition du Soudan ; en 1889, les colonies australiennes viennent combattre contre les Boërs ; en 1900, un corps australien opère en Chine contre les Boxers. Ni union réglementée, ni dispersion égoïste, mais coordination de particularismes vivaces, à la faveur de quoi se forme l'habitude de combattre ensemble, l'habitude, clef d'or de tous les particularismes. Cette habitude s'extériorisa du reste par des mots et par des organes : en 1907, l'état-major général britannique devient l'état-major général impérial. L'Australie en 1909 la Nouvelle-Zélande en 1910, l'Afrique du Sud en 1912, adoptent, sous l'impulsion de lord Kitchener, le service militaire obligatoire. On échange des missions d'officiers. On se prépare à la Grande guerre.

Elle éclate au moment propice pour resserrer l'organisation en instance. Aucun secours ne fut *demandé* aux Dominions : leur aide spontanée fut *acceptée*. Ce que fut cette aide, certains chiffres le disent mieux que tout : Canada et Australie enregistrèrent plus de pertes que les États-Unis. Du fait de la guerre, la dette fédérale australienne passa de 2 livres à 62, par tête d'habitant.

Sur le terrain spécifiquement politique, une fermentation extraordinaire se produisait en même temps : un principe que l'Angleterre n'avait jamais admis, contre lequel même elle s'était insurgée avec violence, en interdisant par exemple au Queensland l'annexion de la Nouvelle-Guinée, on en contrecarrant dans le Pacifique méridional les ambitions australiennes, celui du contrôle de la politique extérieure par les Dominions, finit par être accepté.

Cette date de mars 1917, où s'accomplit cette révolution, mérite d'être retenue. Elle est le point de départ d'une série nouvelle de phénomènes impériaux tendant à une concentration des forces et à un renforcement des liens. M. Demangeon reconnaît qu'ils sont « ténus et légers ». Le premier, le plus respecté aussi, est la monarchie. Le roi incarne l'unité. Sans lui, de l'aveu explicite ou implicite de tous, l'Empire serait impossible. C'est son existence qui permet, dans chaque colonie, l'installation d'un gouverneur général, qui remplit tant mal que bien le rôle de souverain constitutionnel local, dont l'autorité purement nominale avive pourtant l'idée générale de l'union.

Un autre lien, c'est le *Comité judiciaire du Conseil privé* qui remplit l'office pour tout l'Empire de la Cour d'appel suprême. Inutile de dire que certaines colonies mettent en question la compétence de cette cour, dont la réalité se confond de plus en plus avec une tradition plus célébrée que respectée.

Restent diverses conventions postales, commerciales, et c'est tout.

On comprend que les chercheurs des constitutions impériales ne chôment guère depuis cinquante ans. En somme il s'agit de créer un État, besogne d'autant plus difficile et plus paradoxale que cet État existe déjà ! Jusqu'à quel point existe-t-il? « Nous sommes, déclarait en 1917 le général Smuts que les initiatives ne gênent pas et qui prendrait volontiers le rôle de grand conseiller de l'Empire, nous sommes un système de nations. Nous ne sommes pas un État, mais une communauté d'États et de nations. Nous sommes un système d'États, et non pas un système immuable, mais un système en mouvement qui évolue en s'avançant toujours vers de nouvelles destinées. » Paroles confuses, paroles pompeuses dont l'énoncé ne simplifie pas le problème. Depuis 1917, les conférences, à la faveur des nécessités de la guerre et de la paix, sont devenues annuelles, mais, tous les ans, on part, vainement du reste, à la recherche ne serait-ce que d'une formule permettant de faciliter le travail qui s'offre aux premiers ministres rassemblés. La présence, dans la salle des délibérations, de délégués comme celui de l'Inde, mandaté par un conglomérat de fonctionnaires et d'élus, n'est guère faite pour accélérer une gestation dont les divers éléments s'agitent encore

Dans une ténébreuse et profonde unité,

dont la croyance est plus ferme que les traits n'en sont perceptibles.

En somme, l'Empire, c'est surtout la flotte. En dehors de cette cause et de ce noyau de sa puissance, en dehors de la monarchie — on me dira que c'est déjà beaucoup et c'est en effet déjà beaucoup — on rencontre plus de motifs de chicane ou de division que de terrains de rassemblement. La guerre, qui fut un agent de cohésion extraordinaire pour les Dominions, la guerre est finie. Est-ce que la dure paix qui la suit ne fera pas tort aux réalisations de la guerre? On pourrait soutenir que si l'Angleterre s'est acharnée à faire de la Société des Nations la « chose » que l'on connaît, si elle s'est notamment ingéniée à y conquérir autant de voix qu'il y a de personnes morales dans l'Empire, c'est à cause de la faiblesse même et du relâchement de cet Empire, qui a voulu se trouver à Genève un succédané, un bras séculier plus fort, plus imposant pour le moins.

Il serait aussi puéril d'insister sur les phénomènes de dislocation dont il est le théâtre que de prophétiser ses apothéoses finales. On dit qu'il traverse une crise. C'est un mot qu'on prononce maintenant dès qu'une difficulté se présente. En réalité, il est encore bien tôt pour se prononcer sur l'expérience inaugurée en 1917. Le relief que, grâce à elle, le général Smuts essaie de donner à sa personnalité, ne doit pourtant pas passer inaperçu. Qu'arriverait-il si un véri-

table conducteur de peuples s'élevait du sein des Dominions et mettait en minorité la politique de Westminster?

Si l'union n'a pu prendre un corps définitif, soyez sûr que c'est à cause de cette crainte. On redoute à Londres, sans jamais le dire, une conquête de la métropole par les coloniaux. A Genève, cette crainte-là n'est plus de mise. C'est pourquoi il y a bien des chances pour que les conférences impériales agitent plus de questions qu'elles n'en résoudront.

René Johannet.

Le régime des Capitulations en Égypte.

Le traité de Lausanne a supprimé les Capitulations en territoire ottoman et cela sonne le glas de l'influence morale et du prestige de la France en Asie Mineure.

Le gouvernement égyptien se prépare-t-il à imiter celui d'Angora et même à aller plus loin, à dénoncer de sa propre autorité un régime dotant d'importants privilèges et d'utiles garanties les Européens établis dans la vallée du Nil? Certains incidents récents semblent indiquer que, dans ce but, une offensive méthodique est commencée. Les faits auxquels je me réfère mettent en cause les communautés, les « nations » de France, de Russie, d'Allemagne.

Il y a quelques mois un notable égyptien fut assassiné à Alexandrie. L'auteur supposé du meurtre, un Allemand, put quitter le pays. Arrêté aux Indes, cet individu, nommé Karl Lothmann, a été ramené en Égypte et traduit devant la justice égyptienne. Si un fait pareil s'était produit avant la guerre, c'est la juridiction consulaire qui eût été saisie. Le gouvernement égyptien se borna à faire savoir au ministre d'Allemagne qu'un de ses ressortissants était accusé d'un crime et à l'inviter à se faire représenter devant le tribunal pour y suivre les débats.

Le ministre d'Allemagne s'empressa de répondre qu'il n'en ferait rien. Car, si l'accusé était allemand, le gouvernement égyptien ne pouvait intervenir que dans les conditions prévues par les Capitulations, et s'il ne l'était pas, le ministre allemand n'avait rien à voir dans l'affaire. A cela les autorités locales répliquèrent que, en fait, l'Allemagne avait abandonné ses droits sur les Capitulations en Égypte. Le traité de Versailles stipule que, à cet égard, l'Allemagne doit céder ses droits à l'Angleterre. Quelle est la valeur de cette cession? Les deux pouvoirs ayant traité naguère des Capitulations étaient le sultan de Turquie et l'empereur d'Allemagne. Dans quelle mesure l'Égypte est-elle substituée à la Turquie pour modifier ces conventions?

Autre complication : en vertu d'une clause du même traité de

Versailles, il est établi que les Allemands inculpés de crimes en Égypte ne seront plus justiciables de leur consulat, mais seront traduits devant un tribunal spécial *anglais*, et que ce tribunal sera institué par une proclamation du sultan d'Égypte. Or, cette proclamation n'a jamais été faite par le sultan — aujourd'hui le roi. — Le gouvernement d'Égypte déduit de l'omission de cette formalité que les Allemands accusés de crimes sont devenus tout simplement justiciables des tribunaux égyptiens.

Une autre circonstance dénote l'attitude du gouvernement royal à l'égard de l'Allemagne. Le 10 septembre, le ministre plénipotentiaire du Reich au Caire, Herr Martens, se rendit auprès du président du conseil pour lui demander l'autorisation de rouvrir l'école allemande fermée depuis la guerre. Yeha Ibrahim Pacha lui fit savoir que le gouvernement ne s'opposerait pas à la réouverture de cette école, mais à la condition qu'elle fût soumise à toutes les prescriptions de la loi égyptienne. En d'autres termes, le régime des Capitulations serait intégralement aboli, en ce qui concerne l'Allemagne.

Je veux bien que le traité de Versailles ait prévu cette abolition pour les États ennemis, mais ce régime ne saurait être modifié pour les puissances neutres et alliées tant que de nouveaux accords internationaux n'auront pas été conclus.

Du côté de la Russie, la question des relations diplomatiques et consulaires se présente sous un aspect tout spécial et fort curieux.

Le ministre du temps du tsar, M. Alexis Smyrnoff, homme fort aimable et lettré, actuellement doyen du corps diplomatique, est toujours en fonctions. L'Égypte n'a pas reconnu la République des Soviets et celle-ci n'a pas donné de pouvoirs à M. Smyrnoff. Cependant ce dernier a continué d'agir comme le gardien des intérêts russes en Égypte. Ne recevant plus d'appointements ni de subsides de Petrograd, le pauvre diplomate aurait pu se trouver dans l'embarras. Le gouvernement égyptien, estimant que les conventions conclues avec le tsar en matière de Capitulations étaient encore en vigueur, résolut le problème en accordant au représentant de la Russie une allocation mensuelle de 400 livres égyptiennes. Lorsque de nombreux réfugiés de Crimée vinrent débarquer à Alexandrie, je crois même que des sommes importantes furent aussi versées au consulat russe pour venir en aide à ces malheureux.

Or, voici qu'une partie de la presse égyptienne réclame aujourd'hui la suppression du traitement de M. Smyrnoff, et par conséquent la fin de son mandat. Ce serait une façon peu élégante, mais efficace, de supprimer les droits capitulaires de la Russie. L'occasion serait ainsi offerte aux Anglais d'assumer la protection des sujets russes en Égypte, qui sont plus de trois mille.

Le dernier incident est encore plus caractéristique et vise directement la France. Un journal dirigé par un citoyen français, *l'Egypte*, ayant publié des articles jugés déplaisants par les autorités, la police,

sur ordre donné par le premier ministre, opéra une perquisition dans les bureaux et à l'imprimerie du journal. Or, en pareil cas, pour faire une visite domiciliaire, il eût fallu une réquisition du tribunal mixte et l'assistance du consulat français.

Non content d'employer cette procédure illégale, le gouvernement égyptien a supprimé le journal *l'Égypte*, en s'appuyant sur un article de la loi sur la presse récemment promulguée ; mais les puissances capitulaires n'ont pas reconnu cette loi et entendent conserver jusqu'à nouvel ordre les droits qu'ils tiennent des traités et la police de leurs nationaux.

Jusqu'ici, les Égyptiens ont toujours respecté leurs obligations internationales, au premier rang desquelles figurent les Capitulations. Dans leurs revendications pour la liberté et l'indépendance absolue, les leaders nationalistes n'ont jamais réclamé l'abolition de ces conventions qui ont si longtemps maintenu dans les pays d'Orient le prestige, l'autorité morale des nations de l'Europe et spécialement de la France. Mais derrière le gouvernement égyptien se dresse toujours celui de l'Angleterre. Le ministère de Yeha Ibrahim, dépendant d'un souverain qui doit son trône aux Anglais plus encore qu'à sa naissance, en l'absence d'une représentation quelconque de l'Égypte (puisque le pays n'a pas de Parlement et possède une Constitution et une loi électorale imposées par décret), n'a pu agir qu'à l'instigation de la Résidence britannique. Et ce n'est pas d'hier que le *Foreign-Office* poursuit l'abrogation du régime capitulaire en Égypte. Les premiers jalons de cette campagne furent posés dans les accords franco-anglais du 8 avril 1904 où il était écrit que la France ne chercherait pas à entraver l'action de l'Angleterre sur les rives du Nil « en demandant qu'un terme fût fixé à l'occupation britannique *ou de toute autre manière* ».

Lorsque l'Égypte, devenue réellement indépendante et pourvue d'un régime politique normal, se trouvera gênée par certains dispositifs des Capitulations — et je reconnais qu'il en est qui sont désuets et abusifs — son gouvernement n'aura qu'à entamer, avec les puissances bénéficiaires, des négociations en vue d'accords nouveaux sauvegardant à la fois son autorité locale et les intérêts légitimes des étrangers. Mais, d'ici là, les nationalistes égyptiens doivent s'unir aux représentants des États européens pour exiger qu'aucune atteinte ne soit portée aux Capitulations.

Nous espérons fermement que, averti par ces coups de sonde insidieusement donnés à l'instigation de la Résidence britannique, le gouvernement français saura montrer l'énergie nécessaire au maintien des droits et des privilèges que nous tenons des traités.

Roger Lambelin.

LES LETTRES

MADEMOISELLE DE LA FERTÉ

Tous les admirateurs de Pierre Benoit auront lu avec joie *Mademoiselle de La Ferté.* Alors que ses romans antérieurs présentaient des intrigues sensiblement parallèles et des procédés de composition à peu près superposables, cette œuvre récente apporte assez d'éléments neufs pour donner à moitié raison à ses amis quand ils prétendaient que, délaissant enfin les sentiers trop marqués par les empreintes de ses pas, le jeune auteur allait une belle nuit lever sa tente et que nous serions bien étonnés de le rencontrer, lors d'un prochain livre, dans une contrée entièrement inconnue. L'augure nous en plaisait. Il n'est point si aisé cependant de changer tout à coup de manière, et nous assistons en réalité à un déménagement par étapes : à l'horizon fument encore les feux du campement de naguère.

Comment, au surplus, ne pas regretter un peu ces rivages familiers où la ronde des belles héroïnes mystérieuses vient de s'enrichir d'une amazone dont la grâce est aussi captivante et redoutable que celle de ses cinq devancières? Aurore de Lautenbourg, la reine Anthinea, Allegria la Basquaise, la touchante Annabel et l'énigmatique Antiope doivent accueillir aujourd'hui Anne de La Ferté. Cette sœur nouvelle arbore à son prénom l'initiale fatidique ; nous la voyons aux prises avec une autre jeune femme aussi belle et plus tendre et qui sera brisée ; un jésuite sera l'instrument de ses desseins ; Gambetta, en marge de son histoire, jouera à la cantonade son

petit rôle obligé. Il n'est pas, pour rapprocher davantage encore ce dernier ouvrage de tous ceux qui l'ont précédé, jusqu'à l'habituelle accusation de plagiat, qui n'ait été, cette fois aussi, et fort imprudemment, lancée.

Qu'on y prenne bien garde toutefois, il ne s'agit plus ici d'une fiction purement romanesque et d'aventure. A peine avons-nous commencé de la parcourir, que nous sommes saisis par son accent âpre, tendu, sans concession à la sentimentalité du lecteur. En vingt pages, la vie du comte de La Ferté est ramassée dans une étonnante exposition à la Balzac. Aucun nom ne nous fournit un rapprochement meilleur. Tout le premier quart de volume demeure digne de ce grand modèle. Non seulement l'auteur de *l'Atlantide* n'avait jamais jusqu'alors conduit avec autant de maîtrise et de sûreté un récit plus serré, mais il ne nous avait jamais à ce point paru préoccupé de la signification de son œuvre. Des formules précises résument à chaque page les intentions et les idées sociales du romancier. Écoutez-le juger d'un mot un de ses personnages : « Pour tout dire, il appartenait à cette noblesse libérale qui a trouvé plus commode d'abandonner ses droits que d'exercer les devoirs dont ils étaient la contre-partie. » Plus loin la cruauté d'une autre remarque ne doit pas davantage nous paraître fortuite : « Ceux qui, ayant une âme d'une certaine qualité, veulent se donner pour toujours le mépris, le dégoût de l'argent, ceux-là n'ont qu'à assister, je pense, à cette cérémonie de famille qui s'appelle l'ouverture d'un testament. » Ainsi, tout au long de ce livre rapide et dense, à côté de la fable qu'il développe, court dans la trame un enseignement amer. Cette sombre fresque de la vie provinciale peut, au reste, pour une bonne part, être considérée comme une illustration de la tragédie bourgeoise de l'argent. L'auteur de *la Comédie humaine*, véritable créateur du roman moderne, avait abordé l'étude de ces problèmes et je crois bien qu'il s'en était excusé dans les mêmes termes, ou à peu près, que l'auteur de *Mademoiselle de La Ferté* : « Il est difficile de faire le récit exact d'un drame de notre époque sans qu'à chaque pas intervienne la question d'argent. »

Ce n'est pas seulement parce que le début et la fin ce ce livre roulent avec austérité sur des chiffres, parce qu'il est mêlé de réflexions sociales, que l'on peut parler de l'influence de Balzac. Sa peinture du pays landais et de la petite ville de Dax a ce même relief et cette vérité en profondeur qui rendent inoubliables les descriptions d'Alençon, d'Issoudun ou de Guérande que nous devons au merveilleux moraliste des *Scènes de la vie de province*.

Pierre Benoit, lui-même, a peut-être craint que son noir roman

ne rappelât trop le sombre génie de *la Cousine Bette*, ou bien son naturel aventureux n'a pu se contenir trop longtemps ; toujours est-il qu'à mesure que l'action se précise nous reconnaissons davantage le narrateur qui nous était familier. Il ne faut pas du reste pousser la lectu re très loin pour le retrouver, et cela, dès le premier coup de théâtre : « Au printemps de 1881, Jacques de Saint-Selve était en effet marié, mais il n'avait pas épousé Mlle de La Ferté. »

Ce revirement imprévu du récit où nous étions engagés, cette catastrophe initiale vont conduire tout le drame. Car si Jacques Saint-Selve épouse en Haïti la facile créole Galswinthe Russel, ce n'est qu'après s'être fiancé, malgré l'opposition de sa famille, avec sa cousine Anne de la Ferté. Comment celle-ci se comportera-t-elle vis-à-vis de sa rivale le jour où la fatalité les mettra en présence? Voilà l'endroit culminant du récit. Galswinthe de Saint-Selve est restée veuve après quelques mois de mariage et elle vient à son tour dans les Landes soigner une phtisie commençante. Ces deux jeunes femmes que tout devrait séparer deviennent des amies passionnées, et Galswinthe en mourant laisse à Anne sa fortune entière. Ce levier doré permettra à Mlle de La Ferté de poursuivre sa vengeance et de ruiner sans aucune pitié les parents de Jacques de Saint-Selve.

Ce résumé déroule le fil des événements, mais il n'en indique pas les nuances, le souple agencement, la passionnante gradation. Est-il besoin d'insister encore sur le talent du conteur? Je demeure persuadé qu'il faut remonter à Mérimée pour rencontrer dans nos lettres son égal. Volontairement sobre de détails, il les choisit si bien que quelques lignes lui suffisent pour situer une scène ou caractériser quelques comparses. Les personnages épisodiques surtout sont dessinés avec une scrupuleuse fidélité pour s'opposer avec plus de force aux grands héros de l'aventure, le romancier ne dédaignant pas d'user parfois envers ceux-ci d'une libre fantaisie. Leur propre vraisemblance augmente d'autre part la vraisemblance totale du récit.

Les quatre figures de prêtres qui jouent un rôle de second plan dans *Mademoiselle de La Ferté* ont ainsi des traits fortement marqués et d'une très nette individualité. Qu'on relise à ce point de vue la description d'un déjeuner à la cure de Dax. Sous le rapport de l'exactitude et de l'art, ces pages sont d'une parfaite réussite. Nous croyons entendre les intonations, saisir chaque geste, suivre sur chaque physionomie le progrès de la discussion. Ce long entretien semble d'abord assez inutile au progrès de l'intrigue mais un détail en apparence insignifiant va cependant suffire à nous aiguiller sur une piste différente et renouveler notre intérêt. Tout

s'enchaîne, les rencontres les plus futiles ont des répercussions inattendues et amènent parfois de formidables bouleversements. Il faut aussi quelques paliers au cours d'une aussi terrible action. Les médecins surtout semblent chargés dans ce roman d'une sorte de délassement comique ; tout au plus pourrait-on objecter que les intentions caricaturales de l'auteur ont dépassé la mesure. Benoit, qui manie d'ordinaire avec tant de dextérité l'allusion et le transparent silence, a ici trop appuyé. Combien plus pathétique et suffisamment révélateur nous semble le départ du malheureux prêtre, effrayé de ce que la confession de Galswinthe vient de lui découvrir.

Le caractère d'Anne de la Ferté nous paraît, par contre, d'un relief saisissant et d'une sobriété parfaite. Sans rien sacrifier de son réalisme, son portraitiste en a marqué avec vigueur la farouche unité et l'indomptable logique. Mme de La Ferté, sa mère, pouvait seule s'étonner que de l'homme *sociable* et *mondain* que fut son mari ait pu lui naître une fille si sauvage. La prodigalité et le désordre de l'un expliquent la stricte économie et la ponctualité de l'autre. L'enfant s'est créé par réaction une âme différente de celle de ses parents, tandis que sa triste jeunesse devait lui rendre possible, sans l'ombre appréciable d'une défaillance, toute sa vie recluse. Anne révèle une de ces natures secrètes qui tirent parti de toutes les circonstances et semblent conduire le temps lui-même. Elles sont passives en apparence, mais leur adresse diabolique utilise tout ce qui passe à leur portée avec cette persévérance des rapaces aux aguets, dont elles ont la froide atrocité. Ainsi nous apparaît Mlle de La Ferté qui dans son cœur silencieux et sa mémoire implacable ne berce plus que l'espoir de sa vengeance. La douleur et la grâce abandonnées la peuvent-elles attendrir un instant? Est-elle encore capable d'amour? Il ne nous est point interdit de l'imaginer. Nous n'avons cependant pour asseoir notre jugement que des apparences souvent mensongères et le funeste résultat d'une œuvre de mort.

Pierre Benoit, pour nous éclairer, ne suit jamais fil à fil la trame des faits. Dans la chaîne continue des événements, il n'indique que ce qui en émerge. Le travail obscur des sentiments, cette progression sans arrêt, avec ses flux, ses reflux, — ordinaire préoccupation des psychologues, — ne semblent point le retenir. Il lui suffit de marquer seulement les limites atteintes par le flot. Puis il attend une autre crue. C'est à nous qu'il appartient de reconstruire le travail obscur qui remplit l'intervalle. Pour cela, les repères ne manqueront point aux observateurs attentifs ; à eux de ne pas laisser passer le mot habilement placé, l'indication brève, la réflexion rapide qui doit

les y aider. N'est-ce point ainsi au surplus que dans la vie réelle nous apparaissent nos semblables? De leurs réactions visibles seules nous sommes les témoins ; nous ne les connaissons que du dehors et ce n'est que par un raisonnement tout intuitif que nous cherchons à expliquer les mobiles de leurs actes.

Faut-il encore poursuivre l'analyse de l'écrivain et rechercher les traits plaisants par lesquels il esquive une description, rappelle un événement passé ou noue une transition? Jamais il n'entend perdre son droit de n'être pas dupe, de nous montrer sa culture, et parfois de nous mystifier un peu. Le sujet de ce dernier ouvrage semble cependant l'avoir jalousement porté à plus de gravité que d'ordinaire. Et jamais de sombres éclairs tragiques ne se sont avec plus de bonheur mêlés aux évocations d'une terre âprement décrite.

Au jeune monstre féminin, qui cache sous une apparence charmante son âme terrible, ne pouvaient convenir que ces landes tour à tour d'une douceur délicieuse ou d'une mortelle perfidie. Après avoir décrit, dans ses livres précédents, une principauté rhénane, le Sahara, l'Espagne, les États-Unis et l'Irlande, tous pays où il n'avait jamais mis le pied, quelle complaisance Benoit n'apporte-t-il pas aujourd'hui à décrire ces paysages qui lui avaient dicté déjà ses meilleurs vers :

Tu nous diras le chant qui berça ton enfance,
La dune avec les pins où mugit l'Océan...

Ayant vécu lui-même en cette contrée silencieuse, il y conduisit son héros Vignerte qui, avant de chasser les grives avec la grande-duchesse Aurore, aimait dans une solitude quasi absolue tirer les râles de genêts sur les eaux grises des étangs. Parmi ces mêmes marais nous rencontrons Jacques de Saint-Selve, derrière Pyrame l'épagneul blanc, et accompagné d'Anne de La Ferté qui lui porte ses cartouches. Ensuite une seule silhouette errante se profilera sur cet horizon désolé jusqu'au jour où deux frêles jeunes femmes se plairont à évoquer le passé en parcourant ces plaines fangeuses, vertes sous le ciel tendre d'avril, sombres sous la rouille d'automne, argentées sous la lune des nuits immobiles. Anne et Galswinthe conduisent ainsi leurs rêveries et leurs confidences, oubliant les dangers de la flore marécageuse et du brouillard, ou paraissant les oublier.

Fusion molle de l'eau et de la terre, humus spongieux né de la stratification successive des saisons, bizarre atmosphère sylvestre faite à la fois de pureté et de pourriture, sol qui ploie sous le pied, qui gémit, dans lequel on sent pleurer l'eau, étangs bourbeux où les foulques croisent les an-

guilles, et par-dessus toutes ces choses, ne les découvrant une heure que pour les ensevelir ensuite plus profondément, le brouillard, ce brouillard des marais et des eaux, qui se traîne par lambeaux, flotte, se déchire, s'agglomère... Ici, rien n'a changé. Les choses sont restées les mêmes que du temps où deux jeunes femmes fantasques murmuraient auprès de ces ondes croupissantes leurs confidences mystérieuses. De même que le carton des cartouches de Jacques de Saint-Selve, on pourrait à certains endroits où elles s'assirent retrouver un peigne d'écaille ayant appartenu à l'une de ces passionnées. Nul détail des lieux où elles s'affrontèrent n'est du domaine de la fantaisie. Le sentier qui mène à la Crouts est toujours encombré du sable dans lequel s'enchevêtrèrent jadis leurs pas. Le jardin, derrière la maison, a encore les tournesols qui accrochaient aux premiers feux du jour leurs regards harassés. Les pins qu'elles connurent adultes ne sont pas tous remplacés par d'autres plus jeunes. Dans les pots bistrés accrochés à leurs flancs, ils pleurent encore leurs larmes transparentes et blondes. Et qu'importe que ce ne soit plus les mêmes sarcelles qui gémissent sur l'étang prochain, si ces gémissements sont les mêmes que ceux qui, la nuit, dans les bras de Mlle de La Ferté, faisaient tressaillir d'épouvante une Galswinthe déjà visitée par la mort.

On trouverait aisément dans ce beau livre plus de dix descriptions de cette qualité ; toutes réalisent une aussi heureuse union entre le drame et son décor ; et c'est à nos yeux le constant mérite de Pierre Benoit ; *Mademoiselle de La Ferté* en témoigne avec une perfection qu'il n'avait pas atteinte jusqu'alors : partout chez lui le poète rejoint le conteur.

Henri Martineau.

L'HISTOIRE

MADAME DE LA SABLIÈRE

Le nom de Mme de La Sablière est immortellement lié à celui de La Fontaine. La fable *les Deux Rats, le Renard et l'Œuf*, celle du *Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat*, et surtout l'admirable discours en vers lu par le poète le jour de sa réception à l'Académie,

> *Désormais que ma Muse, aussi bien que mes jours,*
> *Touche de son déclin l'inévitable cours...*

ont rendu impérissable la gracieuse mémoire de la bienfaitrice et de l'inspiratrice. Cependant, en dehors de l'hospitalité large, complète, sans restriction, ni gêne, ni obligation aucune, si généreusement accordée au « bonhomme », la vie de Mme de La Sablière s'estompe un peu dans la brume du souvenir. Elle méritait d'être tirée de l'oubli, car elle fut infiniment touchante, et le volume si documenté que lui a consacré M. Menjot d'Elbenne sera lu avec l'intérêt le plus vif.

Marguerite Hessein, bourgeoise et protestante d'origine, mariée à quinze ans à un autre protestant, Antoine de Rambouillet, sieur de La Sablière, connut successivement toutes les joies, tous les attraits et toutes les déceptions du monde. Son jeune mari, très lettré, tournant le madrigal à ravir, mais d'âme cupide, véritable traitant sous des dehors de poète, la força bientôt, pour assouvir de sordides intérêts, à renoncer à la communauté et à demander la séparation.

Devenue libre, contre son gré, et avec une suffisante fortune, elle reçut dans son hôtel tous les beaux esprits, tous les hommes distingués, toutes les femmes savantes, spirituelles et aimables, de son temps. L'aristocratie de naissance se mêlait chez elle à l'aristocratie de

l'intelligence. Sobieski, roi de Pologne, Lauzun, Foix, Rochefort, Brancas, La Fare, Mmes de La Suze, de Gramont, de Lambert, de Sévigné, la reine Christine de Suède, Ninon de Lenclos et son amie Mme Scarron (la future Maintenon) s'y rencontraient avec La Fontaine, Perrault, Chaulieu, Pellisson, Conrart, Tallemant des Réaux, etc. De 1669 à 1680, c'est une véritable royauté de l'esprit qu'exerce l'exquise maîtresse de maison. Cette jolie jeune femme blonde, petite, mais parfaitement bien faite — Mme de Sévigné l'appelle la « belle Sablière » — n'avait pas que les grâces du corps et l'agrément banal de la conversation. Le poids de la science qu'emmagasinait cette mignonne tête encadrée de boucles frivoles a presque de quoi effrayer. Toute jeune, elle avait appris le grec et le latin ; elle lisait saint Augustin dans le texte ; elle suivait toutes les controverses de la théologie de son temps ; les mathématiques n'avaient pas de secret pour elle. Son oncle, le médecin Antoine Menjot, l'avait mise en rapports avec les plus grands savants de l'époque, les Bernier, les Cassini, etc. Elle connaissait tout ce qu'un homme pouvait alors connaître en fait de physique, d'astronomie et même d'anatomie. C'est elle que Boileau a raillée dans sa *Satire sur les femmes :*

Qui s'offrira d'abord? Bon, c'est cette savante
Qu'estime Roberval et que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni?
C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini,
Un astrolabe en main, elle a, dans sa gouttière,
A suivre Jupiter passé la nuit entière.
Gardons de la troubler. La science, je croi,
Aura pour l'occuper ce jour plus d'un emploi.
D'un nouveau microscope on doit, en sa présence,
Tantôt chez Dalencé faire l'expérience;
Puis d'une femme morte avec son embryon
Il faut chez du Vernay voir la dissection.
Rien n'échappe aux regards de notre curieuse...

Boileau, dans ce portrait satirique, assouvissait une vieille rancune qui ne l'honore guère. Mme de La Sablière l'avait pris en flagrant délit d'ignorance. Il avait écrit, dans sa cinquième épître :

Que l'astrolabe en main, un autre aille chercher
Si le soleil est fixe, ou tourne sur son axe,
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe.

Mme de La Sablière eut la bonté de lui dire — c'est Louis Racine qui parle — que lorsqu' « on se mêloit de faire des satires, il falloit connoître les matières dont on parloit, que ceux qui tiennent le

soleil fixe et immuable sont les mêmes qui soutiennent qu'il tourne sur son axe et que ce ne sont point des opinions différentes. Elle ajouta qu'un astrolabe, sorte de planisphère destiné à prendre la hauteur des astres, n'était d'aucune utilité pour découvrir si le soleil est fixe ou tourne sur son axe, et que parallaxe est un substantif féminin ». C'est une leçon que Boileau ne lui pardonna pas, et ce petit trait montre tout ce qu'il y avait de mesquin dans ce caractère par ailleurs si estimable : « Despréaux, a dit Voltaire, tirant la moralité de cette anecdote, eût mieux fait d'apprendre au moins la sphère que de vouloir se moquer d'une dame respectable, qui savait ce qu'il ignorait. »

Femme savante donc, mais savante avec charme et sans le moindre pédantisme, Mme de La Sablière vivait entourée de tous les plaisirs que peut donner l'esprit. Sa grâce recevait en même temps les plus délicats hommages. Cependant jusqu'à trente-six ans, nul ne put se flatter d'avoir fait battre son cœur. Mais à cet âge fatal, l'Iris de La Fontaine, qui « avait banni tout soupçon d'amour », succomba tout à coup à la tendresse que sut lui inspirer un brillant cavalier, homme d'esprit et poète lui aussi à ses heures, mais de cœur médiocre et pour tout dire assez vil, le marquis de La Fare. Il l'aima certes, de son côté, mais la fidélité n'était pas son fait, et comme il l'a avoué lui-même, dans une petite pièce de vers aussi bien tournée dans la forme que cynique dans le fond, après « Vénus Uranie », il voulut connaître l'autre Vénus. La « tourterelle Sablière » — l'expression est de Mme de Sévigné — fut bientôt réduite à roucouler seule. D'après la célèbre épistolière, La Fare ne l'aurait abandonnée que pour le jeu : « C'est pour cette prostituée de bassette qu'il a quitté cette religieuse adoration. » Mais il n'y avait pas que la bassette (le baccara d'alors), il y avait la Champmeslé, et aussi une certaine Louison — et probablement beaucoup d'autres encore.

Ce que Mme de La Sablière souffrit, on peut le deviner dans cette phrase amère qu'elle écrivit plus tard : « Il n'y a point de créature qui ne devienne le supplice du cœur qui cherche son repos en elle. » Sans bruit, sans esclandre, elle rompit avec l'infidèle, et c'est à la religion qu'elle alla désormais demander le courage de vivre. Ce n'était pas là une résolution sans exemple, surtout en ce temps-là. Entre tant d'autres, Mme de Sablé, inspiratrice de La Rochefoucauld, comme Mme de La Sablière l'était de La Fontaine, s'était, elle aussi, retirée du monde et enfermée dans un couvent. Ce qu'il y eut de remarquable dans le cas de Mme de La Sablière, c'est que, née protestante, elle se convertit au catholicisme. Coup de la grâce sans doute, on ne peut le nier, puisqu'elle l'a déclaré elle-même. Elle a écrit à Rancé

qu'elle avait été envoyée vers lui « par un miracle aussi sensible pour elle que celui de saint Paul ». Mais aussi, chez cette femme intelligente et prodigieusement instruite, effet latent d'une longue réflexion. Dans cet esprit qui, « né du firmament », suivant La Fontaine, avait « beauté d'homme avec grâces de femme », les mérites respectifs des deux religions avaient été sans doute soigneusement pesés. Antoine Menjot, son oncle, lui avait fait suivre la controverse entre protestants et catholiques. C'était lui qui suscitait les réponses de Claude aux ouvrages d'Arnauld et de Nicole. Contrairement à son attente, ce ne fut pas pour la « religion prétendue réformée » que sa nièce se prononça.

C'est, paraît-il, au Père Rapin, « jésuite au cœur droit et sincère, poli dans le commerce des grands, » que revient l'honneur pour ainsi dire matériel de cette flatteuse conversion, mais c'est un autre homme, c'est le fondateur de la Trappe, le fameux abbé de Rancé, qui fut le véritable directeur de cette noble conscience. Qui eût été plus capable de la comprendre que celui qui, en quittant le monde, avait écrit ces mots désabusés : « Je cherchois un bonheur imaginaire qu'on ne rencontre jamais dans la possession des créatures »?

Ne songeant plus qu'à la pénitence, Mme de La Sablière choisit pour son lot de soigner les malades et les infirmes et se retira aux Incurables. La Fontaine, resté seul dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré, retomba peu à peu dans ses habitudes de laisser-aller et de désordre. Après les effroyables bombances du Temple et du château d'Anet, la Champmeslé et la plus que galante Mme Ulrich se disputaient ce vieil enfant qui, suivant l'expression de Jules Lemaître, « n'avait pas plus de dignité qu'un vieux faune ». Mme de La Sablière chercha en vain à l'attirer à la Trappe : La Fontaine trappiste, quelle gageure ! Elle constata son échec en quelques lignes un peu dépitées : « Les hommes prennent tout ce qui regarde leur fin comme une fable ; il y a des esprits sur lesquels les réalités coulent sans s'arrêter ni pénétrer. » Le « fablier » resta donc quelque temps encore, livré à lui-même, mais une nuit qu'il rentrait de chez Mme Ulrich, il trouva dans le vestibule de l'hôtel de la rue Saint-Honoré sa bienfaitrice, qui lui reprocha le scandale de sa conduite et le menaça, s'il continuait, de « porter un cilice et de se donner la discipline à cause de lui ! » Cette menace bouleversa tellement La Fontaine qu'il en versa des larmes. Deux ans plus tard, c'était lui qui, s'il faut en croire la tradition, portait un cilice. Le poète fut converti par l'abbé Pouget, vicaire de Saint-Roch. Il tomba malade au mois de décembre 1692 ; quand il se releva, sa bienfaitrice était morte.

Les trois dernières années de la vie de Mme de La Sablière n'avaient

été qu'une longue expiation. A ses tortures morales étaient venues s'ajouter les affreuses souffrances physiques d'un cancer au sein. Il nous reste un précieux témoignage de ses luttes et de son martyre. C'est la correspondance que durant toute cette période elle échange avec Rancé. Par une curieuse rencontre, une des trois copies manuscrites qui en avaient été tirées échut, il y a un demi-siècle, au plus érudit, au plus spirituel, mais certainement au moins ascétique des écrivains, à M. Anatole France. C'est dans la « Vie littéraire » du *Temps* que parurent pour la première fois les plus belles de ces lettres, et c'est en ces termes émus que le sceptique et voluptueux éditeur célébra la pénitente de Rancé : « Heureuse ! oh ! oui, bien heureuse dans les tortures et les dégoûts d'un mal dévorant, de déployer une âme angélique ! On peut dire de celle qui a écrit cette admirable lettre comme d'Élisabeth Ranquet, que « marchant sur la terre, elle était dans les cieux ». Avec moins d'éloquence, Mme de La Sablière avait elle-même écrit : « Je suis plus heureuse que je ne saurais jamais vous le dire, je suis avec Dieu et les souffrances que je regarde comme des marques continuelles de sa bonté envers moi. » Son long et amoureux supplice se termina enfin le 6 janvier 1693. Ainsi mourut une des femmes les plus aimables et les plus spirituelles d'un siècle qui en a tant compté, l'inspiratrice délicate et charmante de La Fontaine et de Perrault.

S'il est difficile de trop louer la patience et, pourrait-on dire, la longue dévotion que M. Menjot d'Elbenne a mise à rassembler les éléments si nombreux, si divers, et parfois si épars de cette émouvante biographie, il est impossible de ne pas faire des réserves sur un chapitre qu'il a cru devoir consacrer à un sujet très controversé, la révocation de l'Édit de Nantes. Il n'y a pas dissimulé sa sympathie pour les « vaillants huguenots » dont certains sacrifièrent leurs intérêts à leur croyances. C'est assez dire dans quel esprit il juge cet acte si discuté de la politique de Louis XIV. Certes, chacun réprouve les violences et les persécutions en matière de foi. La persuasion seule peut changer les âmes. Fénelon, chargé de convertir les paysans égarés du Poitou et de la Saintonge, disait que « les peuples nourris dans l'hérésie ne se gagnent que par la parole ». Et il ajoutait : « Il faut tendre à faire trouver aux peuples autant de douceur à rester dans le royaume que de péril à entreprendre d'en sortir. »

Mais ce que l'on ignore, ou plutôt ce que trop souvent on ne se soucie pas d'apprendre, c'est que la révocation de l'Édit de Nante ne fut que l'acte final d'une longue série d'efforts entièrement pacifiques. Louis XIV qui, de l'avis même d'un exalté comme Jurieu, était « un prince naturellement débonnaire et clément », n'avait,

avant d'employer la force, négligé aucune des ressources que suggèrent la patience et la douceur. M. Menjot d'Elbenne reconnaît qu'avant d'en arriver aux dragonnades, le roi usa de « moyens plus cléments ». Jurieu est plus explicite. Dans son *Préservatif contre le changement de religion* paru en 1681, quatre ans avant la révocation de l'Édit de Nantes, il déclare qu'on travaillait depuis vingt ans, et avec le plus grand succès, à faire rentrer les protestants dans le giron de l'Église. Un grand effort de prédication, une œuvre de controverse et de propagande dirigée par Bossuet en personne, avaient déjà produit des résultats considérables. Jurieu constate amèrement que beaucoup de ses coreligionnaires se sont laissé séduire. On fera, en effet, difficilement croire que c'est aux dragonnades qu'est due la conversion d'un homme comme Turenne. Pour ménager les amours-propres et éviter ce qu'il y a toujours d'un peu humiliant dans une abjuration, on avait sincèrement cherché une formule pour réunir les deux cultes. Mais les sectaires opiniâtres comme Jurieu et les fanatiques de sa trempe, qui s'étaient, d'ores et déjà, réfugiés à l'étranger, combattirent avec une sauvage énergie toutes ces tentatives, qu'ils représentèrent comme des pièges. « Tous ceux, écrivait Jurieu, qui donneront dans ce piège et qui se réuniront sur ce pied-là, sont des traîtres et des misérables. » Le seul « pied » qui leur eût convenu, c'eût été l'adhésion de l'Église à tous les principes, c'est-à-dire à toutes les négations et à toutes les suppressions arbitraires de la Réforme. Cependant, la violence répugnait si fort à Louis XIV que longtemps il ne chercha à attirer les protestants que par des bienfaits et des récompenses. Il donnait des pensions à ceux qui se convertissaient. Mme de La Sablière, entre autres, en reçut une de deux mille livres. On ne peut se dissimuler, d'ailleurs, que là était le vice de la méthode : ni l'intérêt ni la peur ne font des conversions véritables. Mais il n'en est que plus difficile de nier l'esprit de longanimité et de bonté qui anima tout d'abord le roi.

Restaient les irréductibles, ceux que ni la persuasion, ni les bons procédés, n'avaient pu ramener. Comment Louis XIV devait-il les considérer et quelle attitude à leur égard devait-il prendre? Observons-le, il ne s'agissait pas seulement de sectateurs d'une religion différente, mais d'hommes en conflit latent et perpétuel avec les lois et les autorités du royaume. La Réforme a toujours tendu à la révolution. Dès l'origine, en Dauphiné, elle armait les paysans de la Bièvre et de la Valloire contre les prêtres et les nobles ; en Gascogne, elle les excitait à ne pas payer les droits féodaux. Ce caractère de rébellion politique et sociale, elle ne l'avait pas perdu, bien que sous Louis XIV elle l'eût un peu dissimulé. Bossuet l'a montré de la

manière la plus évidente, dans ses prophétiques *Avertissements aux protestants*, notamment dans le cinquième, où il prouve, par les écrits mêmes de Jurieu, que les « prétendus réformés » sont partisans déclarés de la guerre civile. Les protestants devaient donc représenter aux yeux du politique le plus froid et le plus dégagé de toute passion confessionnelle, un véritable péril intérieur. Et ce péril s'aggravait du fait qu'ils cherchaient sans cesse des appuis à l'étranger. Dans sa préface aux *Préjugés légitimes contre le papisme*, qu'il dédiait à l'électeur de Brandebourg, futur roi de Prusse, Jurieu s'efforça de mettre en marche les princes protestants, leur déclarait qu'ils « n'avoient pas seulement à combattre pour les autels, mais pour la liberté et la vie ». L'apôtre de la douceur, Fénelon lui-même, reconnaissait que les huguenots formaient « un terrible levain dans une nation » et, dès sa mission de Saintonge, il avisait Seignelay, fils du grand Colbert, des encouragements et des excitations continuelles qu'ils recevaient de l'étranger : « Ils sont persuadés, dit-il, qu'on verra bientôt quelque grande révolution et que le grand armement des Hollandais est destiné à venir le délivrer. »

Quand il s'apitoie sur le maréchal de Schomberg réduit à s'expatrier, M. Menjot d'Elbenne tombe mal. Ce général de valeur (bien que l'on crût jusqu'ici que la victoire des Dunes avait été remportée par Turenne et celle de Villaviciosa par Vendôme) ne pouvait en réalité s'expatrier, car il n'était pas Français : il était né en Allemagne. Et quand, de Portugal, il se rendit à Berlin pour y exercer le commandement en chef de l'armée prussienne, il dut avoir l'impression d'un retour bien plutôt que celle d'un exil. Il servit du reste la coalition avec plus de zèle encore qu'il n'avait servi Louis XIV : ce fut lui qui organisa la fameuse expédition qui mit sur le trône d'Angleterre Guillaume d'Orange, le plus implacable de nos ennemis. La seule énumération des titres de ce puissant personnage telle qu'on peut la lire en tête du traité de la *Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, à lui dédié par le pasteur Abadie, ne permet pas même de soupçonner que ce général ait jamais été des nôtres : « A très haut et très puissant seigneur Frédéric (*sic*), duc de Schomberg, marquis de Harwick, comte du Saint-Empire, Brentfort, Coubert et Mertola, baron de Tey, grand de Portugal, chevalier de la Jarretière, général de l'armée et grand-maistre de l'artillerie de Sa Majesté britannique, général en chef de l'armée de S. S. E. de Brandenbourg, et son statthalter en Prusse. »

Tels sont quelques-uns des faits qu'il faut avoir présents à l'esprit, si l'on prétend juger avec équité la politique du grand roi.

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. LOUIS MARIN

Si, d'aventure, M. Raoul Péret n'était plus président de la Chambre — mais pourquoi ce charmant homme ne serait-il plus président de la Chambre? — il est à peu près certain que M. Louis Martin, premier vice-président de l'Assemblée, dirigerait définitivement les débats parlementaires. Cette désignation aurait d'ailleurs l'avantage de préciser la majorité : si l'Entente avait, dès l'abord, désigné le président, bien des équivoques eussent été, dès le début, dissipées.

M. Louis Marin préside parfaitement, et il a surpris, par sa maîtrise au fauteuil, ceux qui, rendant hommage à la diversité de son labeur et à la puissante originalité de son talent, doutaient qu'il eût, en même temps et au même degré, le calme sang-froid qui convient à un arbitre des débats. Il ne faudrait point, d'ailleurs, penser que M. Louis Marin eût pu devoir à sa position politique et à des raisons de tactique parlementaire, un poste éminent qu'il devrait surtout à ses qualités. Il est aimé dans tous les partis, et il est, de tous les orateurs de la Chambre, celui qu'on voit le plus souvent recueillir, après d'ardentes interventions, l'unanime suffrage de ses collègues, exprimé avec enthousiasme sur les bancs les plus opposés. En principe, ce n'est point un éloge que de dire d'un homme politique qu'il est applaudi par ses adversaires : on sait quelle étrange spécialité, par exemple, M. Sangnier et M. Lemire se sont fait de cette attitude. Mais tel n'est point le cas de M. Louis Marin. S'il est applaudi par les adversaires de ses idées politiques, c'est par le seul ascendant de sa sincérité, de sa bonne foi, de son courage, c'est sans

leur rien céder, et c'est surtout sans cesser d'être, au même moment, certain du suffrage de ses amis.

M. Louis Marin est un vieux parlementaire : il y a près de vingt ans qu'il a succédé, dans la première circonscription de Nancy (Nomény-Pont-à-Mousson) au libéral Jules Brice. Il a marqué tout de suite sa place à la Chambre, et occupé de hautes fonctions à la commission des finances, dont il fut, notamment, rapporteur général. Il est même le seul des anciens titulaires de ce poste qui n'ait point été ministre. M. Louis Marin, à dire le vrai, serait un ministre redoutable, avec lequel il faudrait s'attendre à de puissantes et décisives réformes. Ce travailleur infatigable est un ennemi juré de l'oisiveté, et l'on sait la campagne farouche qu'il a menée pour les économies.

La personnalité très forte et très originale de M. Louis Marin tranche assez nettement sur la grisaille habituelle des travées de la Chambre. Le trait dominant de son génie propre fut toujours l'activité. Apôtre de l'expansion coloniale, explorateur lui-même, créateur du Collège des sciences sociales, toujours soucieux de vie, de mouvement, d'innovations curieuses et fécondes, il eut cependant l'adresse et la patience d'attendre, après son entrée au Parlement, et de ne point s'affirmer prématurément : on sait quelle fut sa récompense.

Il s'est signalé par un trait qui marque sa furieuse indépendance et son intransigeante clairvoyance : il a voté contre le traité de Versailles. Presque seul, il a eu le courage de se séparer de ses amis, et de dire combien ce traité lui paraissait gros de menaces et de complications, combien aussi il lui était impossible, au nom des populations lorraines qu'il représentait, de l'accepter. Il est donc de ceux qui, appelés un jour à prononcer un grave arrêt sur les destinées de leur pays, ont pris une responsabilité et ont eu, par la suite, la mélancolique et douloureuse fortune de voir les faits justifier leur clairvoyance. Nombreux sont ceux qui, alors, en 1919, pensèrent comme M. Louis Marin, nombreux aussi sont ceux qui le dirent. Presque seul, il eut le courage de conformer ses actes à sa pensée. Trait inouï dans les fastes parlementaires, et qui laisse prévoir ce qu'on peut attendre, le cas échéant, de M. Louis Marin.

M. Clemenceau fut étrangement surpris de ce vote, et il passa sa mauvaise humeur sur M. Lebrun. M. Lebrun était ministre de M. Clemenceau et député de Meurthe-et-Moselle, comme M. Louis Marin. Or, à quelques jours du scrutin, M. Lebrun, s'approchant de son redoutable patron, au cours d'une inauguration, sollicita l'autorisation de quitter la cérémonie pour une tournée électorale. Le Tigre, alors, l'apostropha rudement, lui signifia qu'il était inadmissible de faire liste, étant ministre, avec un député qui avait voté contre le ministère (curieux précédent, soit dit entre parenthèses, pour les co-listiers radicaux-socialistes

de M. Sarraut, de M. Vidal et de M. Paul Laffont). Bref, il lui donna à choisir, et sur l'heure, entre sa candidature en Meurthe-et-Moselle et son poste de ministre. M. Lebrun n'hésita pas, à l'encontre de ses habitudes : il laissa là son maroquin que recueillit M. Tardieu, et rejoignit M. Louis Marin. Je ne suis point surpris que M. Clemenceau, en cette affaire, en ait plus voulu à M. Lebrun qu'à M. Louis Marin lui-même. Or, il faut dire que M. Marin et M. Lebrun ne s'aiment point du tout. Ou plutôt que M. Louis Marin tient M. Lebrun pour un mauvais esprit, et de conviction faible et partant, dangereux aussi. M. Marin, qui ne transige pas avec les principes, considère M. Lebrun comme un fauteur timide du bloc des gauches, capable des pires concessions à la démagogie. Et nul n'ignore qu'en Meurthe-et-Moselle la lutte est engagée entre ces deux personnalités qui représentent deux tendances si diverses. Il n'en est que plus piquant que M. Lebrun ait rendu son portefeuille pour l'amour de M. Marin. C'est qu'il savait bien que, sans l'agrément de M. Marin, il n'avait aucune chance d'être réélu, tout ministre qu'il était.

Voici donc M. Marin rentré au Parlement, après les élections du 16 *novembre* 1919. *Il revenait, dans la nouvelle Chambre, à son poste de rapporteur général. Mais il ne tarda point à être élu vice-président. Et M. Poincaré lui confia la présidence d'une commission extra-parlementaire destinée à rechercher les économies administratives. Les commissions! N'est-ce point un des procédés classiques pour étouffer les questions? Peut-être, sauf quand elles sont présidées par M. Marin. La sienne paraît avoir rallié à ses vues le ministre des finances, et je serais surpris qu'elle n'aboutît pas à un résultat. M. Marin préside aussi la Commission des marchés. Ce n'est point sa faute si cette commission n'a pas les pouvoirs judiciaires et ne peut prononcer de sanctions. En tout cas, quelques interventions de son président, au nom de cette commission, ont été unanimement acclamées et ont ému la conscience publique.*

On est plus surpris, assurément, que M. Louis Marin ait été l'adversaire du décret Bérard. Il a combattu, du moins, la réforme de l'enseignement secondaire sans bassesse et sans cet insupportable esprit primaire, si déplaisant chez de nombreux orateurs. Mais l'élève de Bonvalot est resté fidèle à la doctrine, — très fausse sur ce point — du comité Dupleix, et l'amoureux fervent de la vieille tradition lorraine croit dur comme fer que les vieux imagiers ont plus de valeur éducative et artistique que Phidias. Bien entendu, nous n'allons point dans cet article, entreprendre une controverse avec M. Marin. Orateur fiévreux, passionné, au débit tumultueux et pressé, jetant les idées à poignée au cours de ses interventions, parfois difficile à suivre, il donne bien à la

tribune l'impression de ce qu'il est : un esprit ardent et juste, que nul effort ne rebute, que nulle entreprise ne décourage, chez qui bouillonnent sans cesse des pensées intéressantes et multiples, intransigeantes et courageuses, un esprit original, large, puissant, à qui il ne manque peut-être, pour être tout à fait des premiers, qu'une plus rigoureuse discipline, — une discipline classique, précisément.

Ceux qui connaissent M. Louis Marin, indépendant, célibataire, ayant gardé dans l'âge mûr les habitudes de sa jeunesse studieuse, jusque son logis du quartier latin, encombré de livres, de papiers, de documents, et accessible à tous, et à toute heure; ceux qui ont été ses interlocuteurs, parfois décontenancés ou surpris, toujours passionnément intéressés ou émus, ceux-là comprennent combien le moindre frein lui est insupportable, même dans l'effort intellectuel. Mais ils comprennent aussi ce qu'une jeunesse si persistante comporte — pour longtemps — de sève vigoureuse et féconde. Et ils savent — et nous savons tous — qu'il s'écoulera encore des années avant que M. Louis Marin ait dit son dernier mot.

***

M. Marchand, M. Brieux, M. Shaw et M. Hamp.

Le petit théâtre de la Potinière a monté une comédie de M. Léopold Marchand, *la Femme du jour*, qui a failli être fort bonne. M. Marchand a trouvé une idée satirique audacieuse, comme doivent être toutes les idées satiriques, mais qui pouvait lui permettre de nous donner un portrait d'un type éternel à la nuance du jour, quelque chose comme la dernière incarnation de Macette.

Dans l'hôtel d'une grande courtisane, le chœur des créanciers se lamente parce que la dame de ces lieux est partie pour filer le parfait amour en négligeant de solder ses factures. Alors une sorte d'homme d'affaires véreux, qui est le type le mieux réussi de la pièce, a une idée, une idée singulière, mais juste : en pareil cas, dit-il, la femme n'est rien, le décor est tout. Plaçons dans ce cadre somptueux une autre courtisane ; pourvu qu'elle ne soit pas stupide, elle fera ses affaires et les nôtres, car elle paiera ses notes. Le moyen est risqué, mais les créanciers n'ont rien à perdre et tout à gagner. On embauche une petite débutante qui a l'air déluré. Cette première idée n'était pas mauvaise. En voici une autre meilleure.

La débutante est une petite femme qui voit grand. Elle sait qu'en notre temps, tous les succès, mettons presque tous les succès, sont dus à la réclame. Elle traitera la galanterie comme une affaire indus-

trielle. Elle embauche un personnel de choix et exploite l'inépuisable crédulité humaine au moyen de procédés américains les plus perfectionnés. Elle n'a pas le sou, elle représente le travail ; les créanciers, eux, représentent le capital : elle monte une société en commandite et nous la retrouvons, au second acte, lancée dans les étoiles et rendant des comptes à ses actionnaires, au cours d'une scène dont le fond comique est excellent : le capital commence par écarter, avec le geste d'Hippocrate repoussant les présents d'Artaxerxès, des bénéfices acquis de pareille façon. Mais comme ces bénéfices sont considérables, peu à peu, la résistance s'amollit et la pudeur succombe. Voilà qui est bien observé, et il est bien vrai que tel, qui ne volerait pas un pain, sentira ses scrupules défaillir quand il s'agira d'une fortune. Le thème de M. Marchand n'était pas tout ce qu'il y a de délicat. Mais il permettait une satire débridée dont l'audace ne nous eût pas déplu, et qui nous eût heureusement changé de l'inévitable aventure sentimentale, où M. Marchand n'a pas su se garder d'aller choir, comme il était, hélas ! à redouter.

Au dernier acte, il nous montre son étonnante industrielle cédant à son tour au tout-puissant amour, et laissant ses créanciers de nouveau fort embarrassés, hormis un seul, qui a compris la leçon, racheté toutes les créances, et qui installe finalement une nouvelle étoile dans le décor magique. Nous étions partis pour la grande satire, nous échouons dans la *Dame aux Camélias*.

J'entends bien que M. Marchand a voulu nous assurer qu'en dépit du progrès, les femmes, et spécialement les femmes perdues, restaient sentimentales, et son dénouement est adroitement conduit. Pourtant, combien j'eusse préféré qu'il osât jusqu'au bout, et que le ton de la charge montât d'acte en acte avec la belle audace dont M. Mazaud a donné dans *Dardamelle* l'exemple et le modèle. M. Marchand a sacrifié au succès. Je le regrette et me permets de lui conseiller, une autre fois, de jouer la difficulté : c'est à ce prix qu'on gagne les grandes parties.

*
* *

La jeune héroïne de M. Brieux n'est pas, elle, *la Femme du jour*. On a même envie de l'appeler la femme de trente ans, en ce sens qu'elle date d'un bon tiers de siècle, pour le moins. M. Brieux est, comme tant d'autres, et seulement un peu plus que tant d'autres, rempli de bonnes intentions. Il écrit, depuis les environs de 1890, des pièces à idées. Ses idées datent de cette époque où la récolte des idées n'avait pas été fameuse. M. Brieux constate que la France se dépeuple et il en conclut qu'il faut faire des enfants. Bon, voilà un sujet important, bien que le théâtre ne soit pas du tout la place d'en discuter. Mais enfin, quel remède va nous proposer le docteur ès sciences sociales? Tenons-nous bien : encourager les filles-mères.

Voilà qui est neuf et ingénieux, et décisif. Voilà ce que M. Brieux appelle une idée.

Contre-partie de cette innocence, cet homme candide et sensible ne laisse pas de toucher juste quand, au lieu de faire débiter à ses personnages des idées de ce calibre, il les regarde vivre tout simplement. A ces moments-là, quand il n'est pas encombré par son appareil à démonstrations pour l'école du soir, il est ému et il sait émouvoir. Il y a du moins, dans cette pièce vieillotte, deux scènes vraies, touchantes, presque belles : quand la jeune fille conduite par les idées de M. Brieux quitte douloureusement les siens pour aller « vivre sa vie » ; et quand, après la faute, sa brave femme de mère, au lieu de la maudire, lui ouvre les bras. A ces moments-là, on sent que M. Brieux est un brave homme et l'on n'aurait pas le courage de le railler, si les braves gens n'étaient pas les plus redoutables de tous quand ils manient les idées fausses. Le monde, dit Chesterton, est plein de vérités devenues folles. Il eût mieux valu, surtout pour lui, que M. Brieux n'eût jamais d'idées.

*
* *

On plaisante M. Brieux, mais on a pour lui de la tendresse. On ne saurait en dire autant de M. Shaw. Les légendes ont la vie dure : la petite bande des gobe-lune a entendu dire une fois par un jobard que M. Shaw était le Molière anglais. Cette réputation résistera même à *Pygmalion :* rien ne prouve mieux la vitalité des légendes. Comme l'a remarqué M. Anatole France, elles sont d'autant plus difficiles à combattre qu'elles ont moins de fondement. Dans ces conditions, la légende de M. Bernard Shaw est immortelle.

Pygmalion est intitulé comédie en cinq actes. Si les Anglais s'y amusent, c'est que nous n'avons pas, comme dit Musset, le cerveau fait de même. Le premier acte dure cinq minutes, il rassemble sous une arcade d'une place publique, pendant une averse, une fille des rues et deux personnages qui ne se sont jamais vus, et qui s'abordent parce qu'ils sont les deux premiers spécialistes du monde en matière de phonétique. Après quoi, chacun s'en va de son côté. Cela pour bien marquer cette forte nouveauté que le hasard mène le monde. C'est l'acte d'exposition.

Au second acte, les deux spécialistes de la phonétique ont décidé de vivre ensemble pour poursuivre leurs recherches, et la fille des rues vient leur demander des leçons d'articulation. Le plus jeune des deux savants parie avec l'aîné qu'en quelques mois, grâce à sa méthode, il arrivera à perfectionner la diction de cette fille de telle sorte qu'on la prendra pour une duchesse. (M. Shaw, comme tout anarchiste qui se respecte, est ébloui quand il parle d'une duchesse.)

Au troisième acte, nous sommes à mi-chemin de l'expérience, la

fille des rues a acquis une parfaite élocution, elle prononce comme une duchesse — pour parler comme M. Shaw — mais elle pense encore comme une fille des rues. Si bien que, dans les salons, elle dit des sottises et des grossièretés, avec une élocution soignée : M. Shaw a fait rire les badauds de la répétition générale en mettant dans la bouche d'une femme des inconvenances. Telles sont les inventions comiques du « Molière anglais ».

Au quatrième acte, la métamorphose est achevée : non seulement la fille des rues a appris à s'exprimer, mais elle est devenue intelligente et sensible, et elle souffre, parce qu'on a fait d'elle une déclassée et parce que son professeur s'obstine à la traiter comme une machine. Les deux derniers actes sont pleins de scènes de violence confuse entre ce Pygmalion et la Galathée qu'il a animée, mais dont M. Shaw ne l'a point fait tomber amoureux, car M. Shaw est un homme qui méprise la banalité. A moins que toutes ces violences ne supposent un amour réciproque, car M. Shaw est également un homme qui méprise la clarté. Commencement morne, retournement au milieu que rien ne justifie, fin incompréhensible, qu'importe : M. Shaw est le Molière anglais.

Il n'est pas nécessaire d'en appeler à Molière : le même sujet a été traité, chez nous, par M. de Curel, dans *la Fille sauvage*. Dans le seul M. de Curel, il y a de quoi tailler deux douzaines de M. Shaw, si tant est que, d'un bon auteur, on puisse tirer plusieurs mauvais. La réputation de M. Shaw est une des plus belles plaisanteries de notre époque. Pour être justes, ajoutons que *Pygmalion* est de loin la plus pitoyable de ses pièces.

*
* *

La pièce de M. Hamp, au théâtre de l'Œuvre, rentre dans la catégorie de ce qu'on pourrait appeler le mélodrame comique. M. Hamp a mis en scène une extraordinaire maison de commerce. Tout le monde y parle la même langue, ampoulée et obscure, et tout le monde y parle tout le temps. Tout le monde y est dévoué jusqu'à la mort à la raison sociale. Et tout le monde y pousse le goût de l'autorité à un tel point que la mère exècre son fils et que le fils veut assassiner successivement les deux fondés de pouvoirs à qui sa mère délègue le gouvernement plutôt qu'à lui. On le comprend sans peine, car c'est un énergumène intolérable. Il crie, il maltraite les gens, et, dans un mouvement de rage, il assassine réellement le fondé de pouvoirs. Cet homme disparu, c'est lui qui va régner. Mais la mère s'y oppose. Elle fait appel à un deuxième serviteur qui, lui aussi place *la Maison avant tout*. Que le fils se montre digne de l'autorité, il est tout prêt à la lui céder. Sinon, il la garde. Le fils, furieux, lève la main pour commettre un deuxième assassinat. Alors le serviteur dévoué reconnaît que le jeune maître est bien né pour régner, puis-

qu'il pousse la passion jusqu'à tuer en série tous ceux qui lui font obstacle. Le patron assassin est digne de la propriété. Car M. Hamp déclare que la proposition de Proudhon : la propriété, c'est le vol, était trop timide. Il peut dire : la propriété, c'est l'assassinat. A l'appui de cette proposition, M. Hamp a accumulé assez de naïvetés pour la rendre inoffensive.

On nous a dit que sa pièce était du théâtre d'avant-garde. Tant mieux. Voici la littérature d'avant-garde qui arrive à la hauteur de l'Ambigu. Excellent signe, que nous saluons avec bien du plaisir.

LUCIEN DUBECH.

Plaidoyer pour la musique de danse.

Les musiciens et les amateurs qui ont souci du jugement public professent l'horreur de la musique que l'on dit légère. Et sans doute ont-ils raison pour tous les outrages que cette musique adresse parfois à ce qu'aime une âme d'artiste : vérité, puissance, poésie. Ils l'exècrent à bon droit pour tout ce qu'elle a de cyniquement faux et de trivial : trivial le sentiment, fausse la grâce, canaille le ton. Le décri où est tombée, auprès de bons esprits, la musique de danse, est tel que l'on ne se risque guère à avouer le plaisir que l'on peut goûter en feuilletant un album de Francis Salabert.

Ce décri n'est que trop justifié par l'étonnante faiblesse des communes musiques de danse. L'insipidité des polkas, des valses et des scottisches a ruiné cette musique comme sont ruinés les monologues et les saynètes, et l'on a toujours dans l'oreille le charivari de l'orchestre qui les joua : fanfares où le trombone est incongru et le piston nauséeux.

Mais les gens sévères ne s'en tiennent pas à cette objection qui ne vaut, somme toute, que pour la réalisation passagère d'une pseudo-esthétique : ils s'attaquent au principe même et dénient à la musique de danse toute part à la joie artistique. C'est que la gent musicale a souvent des œillères. On peut, en littérature, avoir, sans se compromettre, quelque amitié pour Chênedollé et goûter Alphonse Allais. Mais nos gens n'admettent point d'arrière-plans : il y a la « Musique », celle des grands (encore ne s'entend-on pas toujours à leur endroit) et, par delà, un chaos informe où un homme musicalement bien né ne saurait mettre le pied. One-steps? Tangos? Fox-trots? Ouais ! voilà de quoi remplir la hotte.

Pauvres musiques de danse ! Elles sont aussi nécessaires à la vie musicale que, dans la foire littéraire, les personnages de romans qui jouent l'immoralité bonhomme. Leurs allures équivoques, leurs grossières finesses, certains jours, ravissent. A côté de la musique-extase, de la musique-communion, il y a place aussi pour la musique-

divertissement. Plaignons quiconque ne sait pas, quand il faut, passer de Claudel au Lapin agile, et plaignons plus encore quiconque ne sait pas trouver un plaisir humble mais vif aux fredons d'une maxixe ou d'un two-step cuisinés suivant de vieilles formules solides et saupoudrés de vieux sel. Redressez-vous, bonnes gens, ignorants ou naïfs, qui ne voulez être qu'amusés.

Au vrai, la musique de danse est ce que la font les danseurs. Tant que la danse reste danse de caractère, le musicien a conscience de sa tâche : il se tient sur ses gardes et soigne son style. Mais dès que la danse n'est plus qu'une grotesque sauterie, la musique se relâche et s'avachit. Les danses du dix-huitième siècle, les menuets, les gavottes, les passe-pieds, les pavanes, n'admettant point la vulgarité des attitudes, n'ont pas toléré la vulgarité des consonances. Bien plus, les délicats d'entre les délicats ont rajeuni leurs grâces précieuses : c'est Ravel et sa *Pavane*, Debussy et son *Menuet*, Fauré et ses *Masques et Bergamasques*. Même quand elles ont passé dans l'opérette, elles ont gardé cet air de gracilité distinguée qui est leur excuse auprès des censeurs : tels la gavotte du *Petit Duc* et le menuet d'*Orphée aux enfers*.

Las ! Avec la polka et la valse, quel déclin ! Tout homme en veston sait polker. Tout homme en jaquette doit valser. Pour de si piètres danseurs faut-il se mettre en peine? Et les valses de ronronner. L'opérette en s'en emparant, l'opérette viennoise, a lâché les écluses de l'ineptie. Les Gilbert, les Lehar, les Fall ont porté le coup de grâce à la valse d'antan. Il y en a de mauvaises, il y en a de pires. Mais il y en a de bonnes ; et si vous admettez le Rostand des *Musardises*, accueillez de bonne grâce Joyce (Archibald) et sa *Vision de Salomé*.

Mais voilà qu'après ce gâchis ont reparu les danses de caractère ; et, comme jadis, la complexité des pas et des attitudes impose au musicien une dignité renouvelée. Un professionnel de la danse tentait de démontrer récemment que « si les danseurs de tango, l'air sombre et triste, la tête baissée et les yeux fixes, paraissent si absorbés, c'est qu'ils écoutent la musique et la savourent, tout simplement. » Cela est de bon humour. Mais, en vérité, tel tango, qui sort de la veine populaire exotique, mérite les mêmes louanges que telle chanson bretonne ou tel air angevin.

En même temps sont venus les rythmes américains avec leurs contre-temps immuables, leurs syncopes prévues, leurs drolatiques rentrées, et leurs cadences que stéréotypent deux accords consécutifs de septième. Ce fut le triomphe du *Mississipi*, du *Grizzly Bear*, de l'*Alexander Rag-Time*, du *Mysterious Rag* et d'*Hitchy Koo*. Mais l'imitation rythmique était trop aisée pour qu'une bande de plagiaires ne vînt discréditer à son tour un genre dont les débuts n'étaient pas sans malicieuse ironie.

Avec le *paso-doble* et le fox-trot, la musique de danse a reconquis

une originalité. Tel pas double, comme *Cordoba*, tire sa valeur de son étroite parenté avec les chansons populaires espagnoles. Tel fox-trot n'est en principe qu'une polka dont le troisième temps porte un vigoureux accent rythmique : or il y a plus d'esprit, de gaieté narquoise et d'adresse musicale dans les *Smiles* de Lee S. Roberts que dans tel bibelot « délicieux » de Grieg. Le fox-trot a fait son entrée dans la vraie musique : Georges Auric (*Adieu, New-York*), Roger Ducasse (*Epithalame*) ont mis à sa disposition les forces d'un orchestre symphonique. Soyons assurés que Debussy, s'il vivait encore, en eût écrit un et goguenard à souhait, lui qui sut si bien réussir un *cake-walk* dans le *Children's Corner*.

Ce sont des riens, mais de ces riens dont les gens avisés font grand cas en cette vallée de larmes. Qui en saisit la finesse fugitive est d'un plus gentil commerce, et plus éclairé, que qui la dédaigne parce que « ce n'est pas de l'art ».

Musique est une science
Qui veuct qu'on rie et chante et dance
Cure n'a de melancolie.

Ainsi fredonnait, il y a plus de six cents ans, Guillaume de Machault.

André Cœuroy.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Le chaos allemand. — Les pleins pouvoirs de M. Stresemann. — *Le gâchis politique accompagne, en Allemagne, le gâchis financier. Harcelé à droite et à gauche, le gouvernement du Reich oscille entre les divers courants d'opinions et d'intérêts qui le sollicitent.*

Le 1er *octobre, les nationalistes tentent de s'emparer par la force de la forteresse de Kurstin.*

A la réunion des chefs de partis du Reichstag, le docteur Scholtz, populiste du parti Stresemann, pose au chancelier un véritable ultimatum, le sommant de donner un coup de barre à droite et réclamant la participation des nationalistes au pouvoir, le débarquement du socialiste Hilferding, ministre des Finances, la modification de la journée de huit heures (2 *octobre*).

A l'étonnement général, la social-démocratie capitule et donne son assentiment à un remaniement ministériel, en laissant aux ministres socialistes le soin de conserver ou non leurs portefeuilles. MM. Luther et von Raumer donnent leur démission. Le cabinet Stresemann entier en fait autant, mais le président Ebert charge aussitôt M. Stresemann de reformer le nouveau ministère (3 *octobre*).

Constitué définitivement le 6, *le second cabinet Stresemann réussit à réaliser une sorte d'accord des partis sur une formule de compromis qui proclame la nécessité d'heures supplémentaires de travail dans l'intérêt de la patrie.*

Le même jour, M. Stinnes va voir le général Degoutte, à Dusseldorff, et lui soumet un plan de réparations et de reprise du travail dans la Ruhr, en collaboration avec les autorités françaises. Par tous les moyens, on le voit, le Reich tente de se réinstaller dans les territoires occupés.

Le 7 *octobre, dans un discours à Pierrefitte-sur-Aire, M. Poincaré déclare :* « *Quels que soient les hommes qui dirigeront demain les destinées de l'Allemagne, nous entendons rester fidèles à nous-mêmes. Nous serons prêts à écouter des propositions précises, lorsque nous aurons constaté sur place que la résistance a cessé et que les prestations qui nous sont dues reprennent une marche régulière.* »

Le 9, *le gouvernement de Berlin, suivant toujours son idée, propose la réunion dans la Ruhr, d'une commission interalliée chargée de régler les réparations et la reprise du travail.*

D'accord avec le gouvernement belge, M. Poincaré maintient de la manière la plus catégorique le refus de toute immixtion du Reich dans les affaires de la Ruhr. Si le gouvernement allemand a des propositions à faire concernant les réparations, qu'il les adresse à la Commission de l'hôtel Astoria (10 *octobre*).

Le flottement des esprits en Angleterre. — *La conférence des premiers ministres de l'empire britannique se réunit à Londres le* 1er *octobre. Elle doit durer cinq ou six semaines.*

La conférence s'ouvre par un discours de M. Stanley Baldwin constatant que le monde est malade, qu'il n'y a pas de recette pour le guérir, mais qu'une rupture entre l'Angleterre et la France n'avancerait pas le retour à la santé.

Le 5, *un discours de lord Curzon constitue, au contraire, une critique très acerbe de notre politique envers l'Allemagne.*

D'une manière générale, la conférence traduit l'inquiétude et le flottement des esprits dans l'empire. Préoccupé du problème du chômage, le monde britannique se demande s'il n'y a pas lieu d'adopter des directives politiques nouvelles.

Espagne. — *Le procès des assassins de M. Dato, commencé le* 2 *octobre, en conseil de guerre, se termine le* 11 *par la condamnation à mort des deux principaux accusés, Matteu et Nicolau. Les autres sont acquittés.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30007.